N° 532 31e Année. Tome CXLII 15 Août 1920

MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS
1506

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites.

—

PRIX DU NUMÉRO

France*....... 3 fr. 50* | ***Etranger****....... 3 fr. 85*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

HENRI DE RÉGNIER

De l'Académie Française

La Pécheresse, roman. Vol. in-16.....................

ÉMILE VERHAEREN

Toute la Flandre, poèmes. Tome I. Vol. in-16..... 6

FRANCIS JAMMES

Le poète Rustique *roman.* Vol. in-16............ 6 5

GEORGES DUHAMEL

Entretiens dans le Tumulte *Chronique contemporaine, 1918-1919.* Vol. in-16.................................... 6 5

ANDRÉ FONTAINAS

La Vie d'Edgar Poe *avec un portrait en héliogravure.* Vol. in-16......... 7

RACHILDE

Dans le Puits ou la vie inférieure

1915-1917, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Vol. in-18.................................. 6 5

REMY DE GOURMONT

Lettres d'un Satyre Vol. in-16............ 6

A. ZÉRÉGA-FOMBONA

Le Symbolisme français et la Poésie espagnole moderne Vol. in-16. (*Collection les Hommes et les Idées*).... 1 5

Salle Publique

1556

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUARANTE-DEUXIÈME

15 Août - 15 Septembre 1920

8° Z 12830

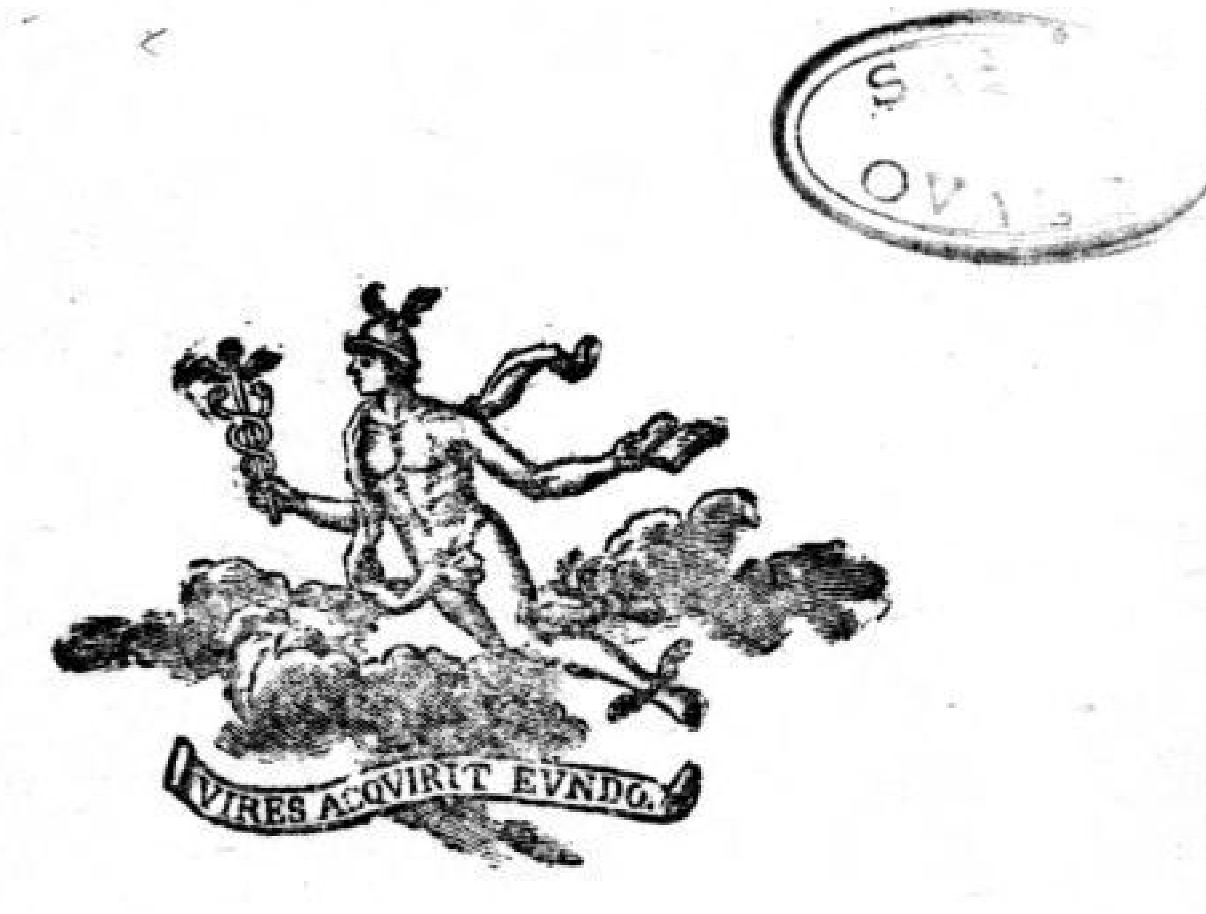
8° U 11750 M

15 Août - 15 Septembre 1920 — Tome CXLII

MERCVRE

DE

FRANCE



cahier VI
8° 405

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX

L'INDIVIDUALISME IRONIQUE
DE
MAURICE BEAUBOURG

—

I

VUE GÉNÉRALE SUR M. MAURICE BEAUBOURG

Je voudrais apprendre un jour que par une sorte de calembour édilitaire, renouvelé d'une décision du Conseil municipal de Paris à propos de la rue des Grandes-Carrières devenue rue Eugène-Carrière, les plaques bleues de la rue Beaubourg s'accroîtront d'un prénom, et désormais désigneront la rue Maurice-Beaubourg. D'abord je goûterais cette manière populaire et traditionnelle, qui fait se souvenir des déesses païennes adaptées au culte chrétien et muées en vierges et saintes. Et puis ce serait un hommage mérité, beaucoup plus que la plupart de ceux de nos contemporains qui lisent n'ont l'air de s'en douter encore ; car il ne me semble pas que la renommée de M. Maurice Beaubourg ait actuellement l'étendue ni l'éclat dont son œuvre est capable de nourrir la légitime ambition.

Si je me permets de parler aussi net, c'est avec le confiant espoir de ne pas détruire une illusion chez un écrivain délicatement sensible, admiré d'une élite qui du moins a su lui donner la conscience de sa haute et rare valeur. D'être le maladroit ami qui manœuvre le pavé de la fable je ne me le pardonnerais pas. J'accuse le public et non l'auteur. Même lorsque je ferai quelques réserves, le lecteur

devra bien entendre : ce sera trop souvent encore la faute du public! Et je m'efforcerai de le prouver.

A quoi l'on devrait peut-être m'objecter que c'est M. Beaubourg qui a commencé. J'en conviens, puisque je reconnais qu'il faut, pour goûter le Beaubourg, certaines qualités du cerveau qui sont surtout développées chez les hommes attachés à leur individualisme. Je suis convaincu, en effet, que la paresse ou la lenteur d'esprit sont incompatibles avec l'équitable et profitable lecture d'une telle œuvre. Il ne faut pas l'épeler, elle serait insipide, monotone, souvent incompréhensible. Mais il faut retrouver l'accent même de celui qui l'écrivit, ou la doter de son propre accent sympathique. Alors elle se révélera toute. Et l'on sera étonné et charmé de la vie qui s'en dégage.

Je suis bien d'avis qu'on doive écrire selon le génie de la langue française, mais enfin chaque écrivain a sa marque personnelle d'expression de sa pensée, et l'accent individuel dans le style est une condition même de sa force et de sa beauté. Si la grammaire était un catéchisme ou un code, si les formes de la langue étaient à jamais arrêtées, en contradiction avec toutes les lois du monde, cela justifierait qu'on fît grief à un homme de parler *sa* langue. Mais c'est hypothèse absurde. Il faut donc que nous parlions à la fois comme tous, pour nous faire comprendre, et comme nous-mêmes, pour que nos idées, ayant pris forme, demeurent exactement nos idées et ne soient pas trahies par l'aspect de leur incarnation. M. Maurice Beaubourg a le très intelligent dégoût d'un langage de confection uniforme et banal. Je l'en félicite.

Mais je ne le félicite pas moins de n'exagérer en rien ce dégoût. Il veut qu'on l'entende de premier abord, et il sait qu'il y a un point critique que Mallarmé, par exemple, et Beaubourg certes fut sous son influence, comme la plupart des artistes de sa génération, a souvent dépassé. Mallarmé est un admirable auteur pour initiés et esprits aptes au second degré. De la langue francaise il fit une sorte de « ma-

thématique spéciale » pour laquelle j'ai la plus profonde estime, et j'aurais grande honte de me moquer si je ne la pénètre pas toujours. Beaubourg a conduit ses études sous Mallarmé, mais il s'est émancipé, et si ses deux premiers livres se ressentent de l'excellente discipline d'un tel maître sévère et précis, son œuvre en général est de cette limpidité à laquelle nous tenons, lecteurs, tout en gardant une saveur originale, à laquelle nous ne tenons pas moins, n'est-ce pas ?

M. Maurice Beaubourg est donc un styliste, mais pas un styliste de cabinet ou de cerveau. Pour lui les mots ne sont pas toujours des signes d'idées, mais le plus souvent les idées mêmes. C'est un point important. Je voudrais qu'on y fît attention. Les écrivains de cette catégorie ont un réalisme de la phrase, qui n'empêche point l'idéalisme de la pensée, mais au contraire lui accorde une base solide et naturelle. Les mots vivent par eux mêmes, ils ont un corps et une âme. Une page de Beaubourg est grouillante comme une place publique.

Remarquez que c'est un homme de métier qui connaît parfaitement le dictionnaire, la syntaxe, les divers modes historiques de la langue française, qui les connaît et qui s'en sert. Sa phrase est très variée. Il sait disposer les propositions autour de la principale comme une experte dame d'atours étalait et drapait l'ample robe de la reine en parade, ou Le Nôtre accommodait la nature. Mais il connaît tout aussi bien l'art de l'impressionnisme en littérature, la petite touche, la phrase courte et bonne, drue et droite, l'effet de certaines appositions, le scintillement des adjectifs. A mon avis, tout écrivain de notre époque qui se priverait d'user à la fois de l'une et l'autre manière en les fondant toutes deux dans son personnel langage et selon son propre génie serait un sot amputé volontaire. Que M. Beaubourg ne soit pas ce sot, mais tout au contraire, voilà un constat qui fait plaisir !

Je ne crois donc pas que le style de M. Beaubourg soi-

un obstacle sérieux à la popularité de son œuvre. En tous cas, c'est le public qui renâclerait et sans autre raison que la nonchalance.

Il y a aussi la question des sujets traités par ce conteur-romancier. Rien n'est moins feuilleton de rois ou de policiers que ses œuvres. Or, par ce genre de lectures, l'homme s'évade de la vie quotidienne ; c'est pour lui un besoin consolateur, apaisant, reposant, et l'on ne saurait absolument l'en blâmer. Il est plus difficile d'amener un gros public à considérer l'ordinaire quotidien comme capable de fournir un autre genre d'évasion : l'évasion en dedans, plus subtile, plus purement intellectuelle, plus cachée que l'évasion en dehors. On croit se purger mieux de ses passions et de ses soucis par la vue d'autrui que par l'examen de la conscience et des gestes d'un quidam qui ressemble à vous-même presque comme s'il était votre image dans la glace. Et cependant les merveilleuses aventures que recèle notre destinée à chaque minute ! M. Beaubourg en a le sens, et c'est rare.

D'ailleurs le public fait son éducation, à laquelle la littérature classique l'a tout de même un peu préparé, puis le romantisme, puis le réalisme. M. Maurice Beaubourg possède ces trois natures : réaliste, romantique et classique ; cela forme un bagage favorable au chemin de l'avenir, favorable et dont plus d'un est bien forcé de se contenter. Mais est-ce suffisant ?

Car, en plus, pour assurer cette gloire à échéance, il est nécessaire d'être précurseur ; il faut donc apporter du neuf. C'est beaucoup plus du domaine de l'instinct que de celui de la volonté. La volonté, en cette matière, s'emploie surtout à fabriquer du vieux neuf. Mais l'instinct, c'est une de toutes les possibilités du monde, une de celles qui sont encore à l'état virginal. La sensibilité originale de M. Beaubourg pose ingénument les problèmes métaphysiques dans l'ordinaire de notre vie, et les résout d'une façon sceptique, amusante, profonde, étonnante, transitoire, et de son

époque. C'est une sensibilité, bien attrayante, d'un bourgeois parisien au début du vingtième siècle ; et ce bourgeois pétille d'intelligent lyrisme.

Cela ne vaut-il pas d'être connu ?

Cela ne l'est point assez, et la communion entre le public et M. Maurice Beaubourg ne s'est jamais suffisamment établie. Ce fut au dam de tous deux : du public, puisqu'il se priva d'une joie ; de Beaubourg car il se sentit méconnu.

Sans doute, il n'est point toujours utile à un écrivain d'obtenir facilement et promptement un succès, lequel a souvent l'effet d'amollir l'œuvre future, de la diluer, de la rendre toujours pareille à elle-même, de ne plus exciter en l'esprit le besoin de nouvelles recherches.

Mais n'est-ce point un grand malheur, et pire, qu'au lieu d'avoir la sérénité que donne le succès et de se sentir la possession de soi-même qui permet les chefs-d'œuvre triomphants après la période héroïque des chefs-d'œuvre tourmentés et militants, l'écrivain ne rencontrant qu'un trop petit nombre d'amis soit amené à s'exaspérer de son injuste insuccès ? D'une part, pour ses fidèles, il n'a point à se soumettre à la nécessité de s'étendre, de grandir, de se clarifier. D'autre part, il s'entête, d'un volontaire et outré entêtement naturel à tout créateur ; et, en proie à une trop excusable rage, il veut imposer sa manière d'expression par l'excès même de ses procédés littéraires.

Or, ce fut le cas de M. Maurice Beaubourg. Pour illustration il n'y a qu'à lire, dans la série des *Colloques des Squares*, non encore réunie en volume, le petit roman intitulé *Les aventures du petit Prince de Roussquiqui et de sa Roussquiquine*, lequel parut aux numéros de mars et avril 1909 du *Mercure de France*. Cette œuvre, dont je suis loin de négliger l'aspect très caractéristique, prend parfois une allure imprévue de caricature « à la manière de » Maurice Beaubourg. C'est une sensation très pénible que de voir un auteur, si maître en ironie soit-il, se jouer et se parodier un peu plus qu'il ne croit lui-même.

D'ailleurs, si M. Beaubourg en était encore à ce *Roussquiqui*, je n'eusse point donné à mon observation une forme aussi péremptoire ; j'aurais réservé l'avenir, me doutant qu'il m'apporterait une rectification. Elle est importante. On l'a connue au même lieu littéraire où Roussquiqui s'était ébattu. C'est une nouvelle d'une trentaine de pages, qui se nomme *la Houdan* et dont le *Mercure de France* s'honora le 16 octobre 1913. Je crois bien, sans idée de hiérarchie critique ni de distribution de places d'honneur, que *la Houdan* est actuellement une œuvre très représentative du meilleur Beaubourg, et digne de prétendre à une place parmi les beaux contes de notre littérature si riche en cette sorte d'ouvrages.

Mais, derrière ce conte, l'ayant enfanté et nourri, une œuvre forte et diverse existe qui fait le régal de quelques-uns. Pas assez nombreux, à mon gré, et je ne cache point mon intention de recruter de nouveaux communiants en Beaubourg. Mais ce ne sera pas du prosélytisme aveugle et tyrannique, et l'on a déjà vu que je ne me suis point privé de dire ce que je pense en mal comme en bien. Je convie seulement les lecteurs à un acte de justice dont ils tireront du bénéfice intellectuel.

II

LE PREMIER LIVRE

En l'an 1890, M. Maurice Beaubourg fut introduit dans les lettres par M. Maurice Barrès.

M. Barrès eut toujours du goût pour la préface, que ce fût à ses propres livres ou à ceux de ses amis, et cela se conçoit facilement dès qu'on connaît un peu cet écrivain : son dogmatisme sensible et intelligent est heureux d'avoir à faire la leçon aux lecteurs sur une œuvre aimée de lui. C'est une manière aussi d'y déposer son seing. Il composa donc un préambule aux *Contes pour les Assassins*, par qui M. Beaubourg tentait la conquête d'un public.

Or, les quelques pages que M. Barrès écrivit pour cet usage étaient alors si prophétiques et elles sont restées à ce point vivaces que l'on pourrait répéter cette préface devant chacun des autres livres de M. Beaubourg, elles s'y accommoderaient quasiment aussi bien. Et cependant il ne faudrait pas croire que c'est du passe-partout. Mais la revendication du droit à l'ironie, qui en est le thème, n'est-ce pas tout et toujours M. Beaubourg?

Jusque dans les détails. Je transcris, par exemple : « Les mille petites phrases d'allure ironique qu'il introduit le plus souvent sous forme de parenthèse dans son récit sont toujours des remarques d'analyste sur la misère des motifs qui nous décident à agir, sur la disproportion ridicule qu'il y a entre nos émotions et leur objet. » La justification d'un procédé essentiel de M. Beaubourg se trouve là énoncée en une si simple formule que le critique futur désespère.

D'ailleurs comment M. Barrès n'eût-il pas été ému d'enthousiasme devant le premier conte pour les assassins qui s'intitule orgueilleusement *Moi ?* Les jeunes gens de lettres de cette époque avaient un goût très affiché pour l'individualisme proclamé jusqu'en ses conséquences les plus hardies. On n'avait point encore découvert que Stendhal était un classique de tradition, et alors on prononçait égoïste, égotisme, avec ferveur et comme mot de reconnaissance. Au milieu de l'engouement populaire pour le socialisme, et parmi la foule des écrivains médiocres et de bonne volonté qui travaillaient dans le réalisme, dupés par le large romantisme à fresque d'Emile Zola et se croyant autant de Flaubert, de Maupassant ou même de Daudet, il était naturel que tout tempérament un peu original créât son originalité, s'en parât, la désignât, la voulût rendre sensible à l'esprit d'autrui. Chacun pour soi et la littérature pour tous, — pour tous ceux du moins qui seraient dignes de comprendre la collection des originaux. Car ce qui fut assez remarquable en ce temps-là, c'est à quel point ces originaux divers ne se heurtaient pas, au contraire, se soute-

naient et s'aidaient. Influence, malgré tout, d'un vague syndicalisme s'insinuant et aidé de notre instinct de société? Ou prévoyance de ce que l'avenir fera d'eux en les rapprochant selon un caractère commun, que nous ne pouvons encore qu'à peine entrevoir, mais que nous pouvons deviner par analogie avec ce que nos pères et nous avons fait pour les siècles précédents : en effet, nous avons créé des auteurs dits « classiques », dont peut-être la seule vraie ressemblance commune consiste dans leur édition en livres de classe... Si, une autre, celle-là indiscutable et suffisante, celle d'être des hommes.

A l'exemple de ces hommes, d'autres exposent ce qu'ils sentent en eux de plus humain : leur Moi. Les rhéteurs parnassiens ont beau hurler qu'ils ne mettront pas à nu leur cœur devant la plèbe et qu'ils ne le donneront pas en jouet à la populace ; — certes, Leconte de Lisle a eu un beau coup de gueule pour le proclamer, mais alors il accomplissait un acte de vivant avant de se geler statue. Serait-ce vivre que de demeurer dans un musée, qu'il soit de peinture, de sculpture, de mobilier, ou de littérature? ou bien dans une prison ou un cloître dont on observerait scrupuleusement les uniformes règlements ?

Mais, objectera-t-on, d'une part, ce serait faire de la littérature une perpétuelle confession, et, d'autre part, comment admettre qu'un homme de lettres, à moins d'être doué de deux vies, puisse à la fois vivre et produire ? L'homme est assez varié pour que sa confession ne lasse point et soit encore ce qui nous touche le plus. Quant au problème de l'ubiquité, je m'incline devant le fait : c'est affaire de miracle personnel.

Tout cela ne justifie-t-il point le *Moi* de M. Maurice Beaubourg lancé comme un symbole ?

Et qu'allons-nous donc faire, sinon analyser ce Moi tout le long des œuvres à personnages multiples? Il y a un mot inoubliable de Flaubert dont on surfait la réputation d'objectivité : Mme Bovary, c'est moi. Avec cette restriction,

n'est-ce pas que la réciproque n'est pas vraie et que Gustave Flaubert ne fut jamais Emma Bovary ? Il y a du mimétisme dans l'écrivain. Et si je ne présente pas ce premier *Moi* comme une photographie de Beaubourg en 1890, il faut s'en réjouir, puisque ce serait celle d'un assassin, mais aussi il faut se méfier, car enfin il n'est point d'observation extérieure qui puisse, sans le secours de notre introspection, fonder une analyse si minutieusement hardie. Et cette méfiance est pour moi le plus bel éloge que je puisse adresser à ce propos à M. Beaubourg.

C'est un beau conte philosophique sous son apparence d'humour et avec cent détails d'un réel vif. Je conseille de lire côte à côte le plus ancien et l'un des plus récents contes de Beaubourg : *Moi* et *La Houdan*. Même sujet, que la victime soit homme ou poule. L'on y saisira la force d'un tempérament intangible qui n'a guère dévié du chemin tracé à l'avance. Un écrivain qui se pose ainsi a toutes les chances d'être un grand écrivain. Voyez Barrès et sa continuité rectiligne. Mais Barrès a eu le public. Puisse Beaubourg l'avoir !

Déjà y éclatent les phrases neuves, celles qui font l'éclair et découvrent un paysage de pensée sinon inconnu, du moins oublié, et qu'on ne savait plus qui était là si proche : « Je frémis du même frisson que les tilleuls du jardin... Sa cervelle eût zigzagué ainsi qu'un grain de poussière sous une chiquenaude... Le besoin si naturel de voir couler le sang de son prochain, inhérent à chaque individu et refoulé chez mes aïeux pendant les générations successives. »

Ne vous effrayez pas. *Moi* n'est qu'un assassin raté. Il a projeté, avec des combinaisons que Conan Doyle a vulgarisées depuis, mais qui sont de l'excellent Edgar Poe, d'assassiner un peu comme si, à la foire, en jouant au jeu de massacre, on s'apercevait subitement que c'est un jeu symbolique de la vie et de la mort des hommes. Les assassins, c'est nous tous, meurtriers à chaque heure mais sans franchise envers nous-mêmes. Vous jugez à quel point ce *Moi* est

plein d'imprévu. C'est une direction logique de la pensée d'un individu qui prend conscience de son instinct nécessaire d'assassin. Logique étonnante, car elle mène par un chemin qui constamment déroute à cause de son aspect illogique; et cependant un peu plus loin on s'aperçoit que c'est sûrement le bon... puis on reperd pied et on le retrouve. Méthode qu'on ne saurait qualifier qu'en jouant sur les mots ingénieux et ingénu.

Ce conteur pour assassins n'est-il point une façon de réincarnation du merveilleux et ample Tribulat Bonhomet? Comme M. Beaubourg adolescent de lettres a dû être possédé de ce Villiers de l'Isle-Adam, si étrange bonhomme, et parfois assez souvent l'un des parfaits écrivains de langue française! Cette ironie, nous ne devons point la laisser péricliter, et s'il n'y a qu'une élite pour la maintenir, maintenons-la. D'ailleurs nous pourrons toujours la vivifier aux sources populaires. Mais ne manquons point l'occasion de lui accorder sa noblesse littéraire.

III

BEAUBOURG NOUVELLISTE PASSIONNÉ ET SYMBOLISTE

Il y a des mots qui donnent de l'émoi physique et non plus seulement intellectuel; ils vous touchent dans votre chair. Le mot « passion » et ses dérivés sont de ceux-là. Ils excitent une curiosité sympathique qui met de la sensualité dans le goût que l'on a d'ouvrir le livre s'ils figurent au titre, ou de lire la phrase si au hasard de l'œil on les a découverts dans une page. Est-on déçu, tant pis. Ne l'est-on pas, on n'aime pas à demi. Voilà pourquoi il n'est peut-être pas si dangereux d'inscrire *Nouvelles passionnées* en titre d'un recueil de contes, quand cette audace risque d'amener à soi des lecteurs charmés à jamais.

M. Beaubourg n'a craint ni les uns, ni les autres; et il a écrit selon sa propre « passion ».

Peut-être fut-il alors influencé excessivement par le con-

temporain mouvement symboliste, et il y a quelque mélancolie aujourd'hui où nous sommes revenus des typographies bizarres, des substantifs parés de majuscules, et des petites phrases balbutiées devant l'infini, à regarder certains feuillets de ce volume d'ailleurs remarquablement présenté en son édition. Oui, nous avons aimé cela, nous en avons joui et nous voilà maintenant froids et dédaigneux. Tristesse devant les bijoux et les étoffes à la mode d'hier, et d'autant plus amère que la mode fut outrée.

Lisez quelques-uns des titres : *les Yeux*, *les Ames de verre*, *la Petite fille aux yeux pervers*, *la Nuit de lumière réelle*, *l'Eau verte et froide*... accessoires qui sentent le moisi, mais qui reprendront de l'aspect quand ils sentiront l'antique. Nous sommes trop près et pas assez loin.

Et tout cela cependant fut de l'émotion. Et tout cela est peuplé de sensations subtiles, rares et précieuses, étranges sans doute, mais dignes d'un intérêt de sensibilité. On a des surprises comme : « Les chairs mises à l'air ressemblent à des fleurs la nuit. » On se livre à des comparaisons mystérieuses ou inattendues : « les lumières tremblotent comme si une haleine invisible soufflait » ; « les sourires qui s'envolent à chaque instant de ma figure de même que des hirondelles d'un buisson de sorbier ». On s'amuse à des gestes : « Il porta le couteau à la hauteur de ses yeux pour voir si le fil en était bien tranchant. Juste sur le fil, cependant, la lune dansait, et il y avait des sursauts de jouissance indicible qui faisaient rouler la grosse tête jaune d'un bout à l'autre de cette lame. » On compatit à l'amant qui monologue désespérément devant *la Sonnette*, laquelle refuse de s'agiter pour annoncer l'arrivée de l'amante en retard. On frissonne encore à écouter l'aveu : « La caresse m'est d'une douceur extrême, d'où qu'elle me vienne, et la caresse du vent, des sons ou des odeurs me navre délicieusement, ainsi que la caresse des yeux de celle que j'aime, et l'autre affolante, des lèvres dont la joie est de m'embrasser le corps » et toute la volupté n'en est ni desséchée, ni rance, me semble-t-il.

Nouvelles, tout cela, non point tant que poèmes en prose.

Et de toute cette gangue rococo et point désagréable à manier, le Beaubourg vigoureux, annoncé par le *Moi* des *Contes pour les Assassins*, le Beaubourg des prochains grands récits de réalisme et d'humour, le Beaubourg original se dégage. Voici l'ironiste qui veille. Une nouvelle adoration littéraire se révèle, éphémère ainsi qu'il sied, celle de Laforgue, pierrot de lune; elle inspire au disciple de nouvelles notes en clef d'ironie. Est-ce que *les Yeux* ne seraient point tout simplement devenus, ne l'étant pas d'origine, une sorte de parodie ironique des proses symboliques? Et jugez à quel point une parodie ironique serait le fin du fin de la parodie, puisque en un sens on pourrait et on devrait la prendre pour une œuvre sérieuse. Ne prétend-on pas qu'il y eut une fois un sonnet de voyelles colorées qui fut une curieuse gaminerie de cet ordre, avant d'être considéré comme un texte sacré? Ici, peut-être, même marche des événements, mais à rebours.

Bien que *les Ames de verre* aient une enseigne fragile et dont on flaire justement le symbolisme, c'est une nouvelle très solidement établie par l'observation du quotidien sous les espèces réalistes. Sans doute, il y règne une assez prenante et irritante obscurité, une hésitation des personnages et des choses qui fait songer que le monde n'est pas si simple et si certain que le romancier réaliste le croit. Mais aussi M. Beaubourg commence à décrire les banlieues où fréquentaient les canotiers de la Seine, du temps où le canot était le seul sport à la mode — temps qui survit esthétiquement en Renoir et en Maupassant. Et il y met une si jolie et si personnelle verve d'humour appuyée sur la réalité qu'il me paraîtrait injuste de l'oublier dans le dossier littéraire des mœurs parisiennes de la fin du XIXe siècle. Qui donc a plus intimement rendu, chez les Parisiens parisiennants, la quête dominicale des plaisirs de la nature, cette nature qu'ils ne peuvent chercher qu'à por-

tée de tramways, pour lors à chevaux, tout au plus à locomotive, et qui leur est le libérateur contraste avec la semaine vécue dans de stricts décors industriels et commerciaux ?

Ainsi *les Ames de verre* nous font prévoir le gamin de Paris original et ému, qui rêvait encore, enchanté et enchaîné par des littératures, et qui désormais va, de plus en plus ranimé, prendre ses coudées franches de plaisante satire et de spontané lyrisme. Mais ce ne sera pas en vain que Beaubourg aura passé par l'école du symbolisme : la bonne leçon demeure, qui le gardera de la vulgarité, de la complaisance à de trop médiocres plaisanteries, du langage lâche, de la banalité en psychologie.

Tout compte fait, si la lecture des *Nouvelles passionnées* ne saurait être recommandée comme début en Beaubourg, je pense très sincèrement qu'un lecteur vraiment épris de cet écrivain ne s'en dispenserait qu'à son détriment personnel. Il y a là un aspect de l'œuvre de M. Maurice Beaubourg tout à fait particulier et à peine discernable ailleurs — sinon dans son théâtre.

Mais tout théâtre dont on ne peut juger à la rampe me paraît assez insipide et, à la lumière du livre, dans l'intimité de soi-même il me semble toujours présenté si artificiellement, car enfin le naturel du théâtre est d'être en action scénique, que, n'ayant encore jamais vu une pièce de M. Maurice Beaubourg, ce que je regrette, je préfère m'abstenir d'en parler.

Cependant *l'Image* serait susceptible de nous arrêter à cause des doctrines qu'expose le héros de la pièce, l'auteur dramatique Marcel Demenière (le même nom, sinon absolument le même personnage, que le héros de la nouvelle *les Ames de verre*) : « Je veux apporter du nouveau... un rude nouveau... je veux exprimer, telle qu'elle m'apparaît, cette vie au-dessus de la vie que j'entrevois, la seule vie réelle, celle qu'au fond de moi je vis. »

Ce « rude nouveau », M. Beaubourg l'a apporté, certes,

et sans doute fut-ce la cause du demi-échec, provisoire, de cet écrivain. La routine chez les esprits se traduit de deux façons : contre le neuf, son ennemi, elle se cabre et c'est la lutte ; ou bien elle passe indifférente en refusant de reconnaître la nouveauté. M. Beaubourg était-il taillé pour lutter ? Je ne sais trop. Mais je sais bien que cette routine ne lui a pas donné l'occasion de rien tenter en ce sens et qu'elle a tout simplement déclaré : Beaubourg, oui, un auteur gai, pas toujours gai. Et elle l'a mis de la bande à... mais paix aux fous du public dont les piteux livres « rigolos » gisent au cimetière des quais attendant le passant pitoyable qui jouera avec eux comme Hamlet avec le crâne d'Yorick. On pense bien que je ne fais allusion ni à Jules Renard, ni à Courteline, ni à Tristan Bernard, ni même à Alphonse Allais, non plus qu'à Pierre Veber, mais à tous ceux qui ont travaillé dans leur manière, en sous ordre, et selon les demandes de la clientèle. Chacun des sus-nommés s'est évadé de la livrée d'auteur gai, et M. Beaubourg aussi. Mais comme il fut le moins suivi, on ne l'ignore encore que trop.

Le public fut d'ailleurs un peu dupe d'une apparence volontairement revêtue. Pour l'avertir, la préface de Barrès aurait dû être rééditée à chaque livre de Beaubourg. M. Alcanter de Brahm n'était peut-être point si mal avisé qu'on le crut quand il voulut créer le point d'ironie, invention pratique pour cerveaux peu prompts à saisir les intentions de l'auteur. Evidemment cela détruisait pour les lettrés le charme de l'ironie, sinon l'ironie même dont la qualité essentielle est d'être surprise en secret par un esprit complice. Mais un colossal point d'ironie devant les contes de Beaubourg, humoriste, n'aurait point été superflu pour la foule : elle aurait peut-être compris quel tempérament vibrait dans ces œuvres aux titres gais et aguichants qui annoncent seulement de plaisantes histoires... mais où l'on entrevoit, dès qu'on s'y arrête, la vie intense, celle qui est l'âme de la vie d'aspect banal que nous vivons

tous les jours et laquelle, en vérité, est la seule vie, celle qu'en réalité nous vivons tous les jours.

M. Beaubourg dédaigna de forcer à l'arrêt, et de prendre les lecteurs à la gorge pour se faire admirer et traiter de profond penseur. Il leur donna des pantins, qui étaient des hommes. Il crut trop facilement que, dès que les pantins seraient entre les mains des lecteurs, ceux-ci retrouveraient l'humanité de ceux-là, et que ceux-là auraient la force de la leur révéler. Il comptait sans l'indolence des gens. Mais non, il était plus averti, il la connaissait d'avance, et s'il leur jeta des hommes dont ils ne firent que des pantins, ce fut par souveraine ironie.

IV

DU BOIS DE BOULOGNE AU BOIS DE VINCENNES

L'apache, que l'on ne nommait point alors de ce vocable significatif, était déjà à la mode. Ne l'est-il point perpétuellement? Il sent si fort l'aventure qu'il n'y a guère d'homme sage, retenu à son rond-de-cuir ou cuvant sa vie lente aux bras d'un fauteuil Voltaire, qui n'ait eu, en pensée, l'envie de troquer son existence contre celle d'un de ces êtres. Et, encore que ce dédoublement de notre individu se traduise rarement avec précision matérielle, il y a un mouvement d'esprit qui le témoigne en nous-mêmes. Avouons donc que nous ne sommes que des timides devant la double vie que nous voudrions mener, que nous devrions mener pour contenter les élans divers et contradictoires de notre nature. D'ailleurs, l'apache est trop simple, en cette hypothèse, s'il ne vit pas aussi une vie de bourgeois.

M. Maurice Beaubourg, amant de la vie muette et secrète, saisit l'attrait d'une telle situation de jouissance et de douleur. Mais il n'en fit pas le sujet d'un roman à thèse non plus qu'il ne se perdit en complications d'événements sensationnels. Il n'y mit qu'une sorte d'humour léger, un peu dédaigneux peut-être. Et il composa *la Saison au Bois de Boulogne* (1896).

Le scénario est la simplicité même : le Gosse-Girond (le nom vaut une définition), un peu las physiquement de sa vie de boulevard extérieur, a besoin de respirer l'air frais et libre des forêts. Le bois de Boulogne, pendant l'été, est une villégiature comme une autre, et assez pittoresque, vu les gens qu'on y rencontre, de passage, et vu aussi le singulier peuple qui y habite dans la belle saison. Il y a dans le Bois une vie mystérieuse et instinctive, une vie Panique, que la police et les habitués connaissent bien, mais dont ces derniers ont de bonnes raisons de ne point se vanter. M. Beaubourg n'en a rien révélé ; et sur ces questions-là l'audace d'un Jean Lorrain reste inégalée. M. Beaubourg les laisse en fond de tableau. Qui se ressemble s'assemble : le Gosse-Girond rencontre une gigolette blonde qui répond au charmant surnom de la Fille-en-Filoselle. La brune Môme-Taciturne, sa maîtresse, retenue à Paris par son travail — prononcez turbin — ne tarde point, sachant cette rencontre, à s'en montrer jalouse, et elle accourt au Bois. Ces dames ont une explication qui tourne à l'aigre, puis au sang, car la brune saigne la blonde, se précipite, dans sa rage, pour tuer le Gosse-Girond, mais sa passion amoureuse est la plus forte, et pour en laisser vivre le bel objet elle s'égorge elle-même.

Quoi, répéterai-je, de plus simple, de plus chanson d'Aristide Bruant interprétée par Yvette Gilbert, l'Yvette à la robe verte et aux gants noirs? Cela est presque daté, n'est-ce pas ?

Par contraste, comme dans *Peints par eux-mêmes*, de Paul Hervieu, paru un peu auparavant, et à l'instar de nombreux romans du XVIII[e] siècle, c'est par lettres entre ces personnages que nous connaissons l'historiette. Or, ces lettres, expédiées du Racing-Club, du Tir aux pigeons, ou de l'Allée des Acacias, ont une allure classique et sentimentale qui hurle d'agréable façon avec les idées des héros et l'observation réaliste de l'auteur. Le procédé est facile, je ne dis pas le contraire, mais il y a la manière. Et c'est cette

manière dont on ne s'avise pas toujours à première vue de goûter la délicatesse et l'ironie.

Que cette manière-là soit chère à M. Beaubourg, il n'en faut point douter, puisqu'il s'en est servi à nouveau, et avec non moins de verve, dans *les Joueurs de Boules de Saint-Mandé* (1899).

Ici nous ne sommes plus dans un monde aussi interlope. Ce n'est pas que le bois de Vincennes ne soit aussi hanté que celui de Boulogne par ceux en qui revivent les dernières Nymphes, les derniers Faunes, et les Satyres leurs compères. Non. Que les honnêtes gens ne se rassurent point ! Mais il y a dans ce bois, un oasis, un lieu où des personnes de bonnes mœurs coutumières se livrent entre elles à ce seul divertissement qui paraît l'innocence même : le jeu du cochonnet.

Et là, joueurs ou spectateurs sont de petits rentiers, commerçants et boutiquiers, de Saint-Mandé et de Vincennes, dont les noms déjà singuliers ont des surnoms plus singuliers encore, car M. Beaubourg a observé cette habitude que nous avons de nous surnommer les uns les autres — probablement afin de mieux caractériser un individu et de lui infliger un signalement de première vue où son aspect le plus original sera mis en valeur. Et il ne se lasse point de surnommer. Et puis ne serait-ce pas aussi une manie parisienne ?

Ces gens-là se querellent. La rivalité de deux joueurs de première force, le colonel Piot et M. Tafoureau des Bruyères, est doublée d'une rivalité amoureuse dont l'objet est Mlle Euphrasie Durand...dite : des Bavettes, à cause de son bavardage. C'est une demoiselle mûre qui aime à venir passer son temps, et traîner une maigre nostalgie de ce qu'elle n'est point parmi le public de vieilles dames aux interminables ouvrages de crochet, d'infirmes amenés dans des fauteuils à roulettes, et de jeunes gens d'autant plus désœuvrés que leurs compagnes œuvrent dans les fourrés voisins — hors l'oasis. Elle se jettera entre les deux ri-

vaux, surtout pour protéger son colonel, qu'elle aime et dont elle n'a pu être l'amante.

Encore une fois, l'intrigue n'est rien, ou si peu de chose, et c est ce que cet auteur a de commun avec nos classiques qui ne se sont jamais embarqués dans des combinaisons inouïes et invraisemblables. Cette œuvre vaut par la peinture minutieuse des détails, par un style en perpétuelle éruption de malice, par une composition à symétrie très apparente et dont le mécanisme visible grince pour nous faire rire. Un peu d'agacement nous irrite parfois, mais le moyen d'y persévérer devant certains mots à retentissement profond, devant certaines plaisanteries irrésistibles telles que « la noce qui depuis la veille au soir cherchait les fortifications afin de rentrer à Paris » (si vous y avez résisté, tant pis pour moi — et pour vous), devant certaines pages si curieuses d'émotion étrange, car le drame de toute la vie humaine s'y éclaire une minute subitement pour retomber, obscur et insoupçonné, dans les plaisants propos et les railleries tout de même un peu amères.

Notamment je signale la lettre où Mlle Euphrasie Durand rappelle à son colonel l'aventure du massif, alors qu'il la conduisit à travers les sous-bois et qu'ils s'étendirent côte à côte, et qu'ils n'allèrent pas plus avant... car l'occasion, l'herbe tendre ne suffirent point au galant colonel pour pousser l'aventure jusqu'où la demoiselle, dont « les mains un peu sèches commençaient à retrouver une moiteur de jeunesse », l'espérait enfin ! Elle en fut pour un nouvel espoir déçu. C'est un récit assez mélancolique sous sa gaieté factice, et dont l'héroïne n'en est point ridicule, une minute.

Elle n'est point ridicule, mais on peut en rire. Dépêchez-vous d'en rire, car tout à coup éclateront les regrets de la vieille fille aimante et dévouée, passive chose qui a cherché vainement l'emprise du mâle maître, et qui n'a pu vivre sa vie faute de l'avoir trouvée. Il y a de beaux cris dans la sorte de lettre-testament où elle se dénude et s'avoue telle qu'elle aurait voulu être.

Plus d'un chemin mène du bois de Boulogne au bois de Vincennes. Le plus court eût été de traverser Paris, mais M. Beaubourg,.qui est pourtant un Parisien,ne le prend pas encore,il préfère la banlieue,les départements,la montagne, la mer, et même la Hollande ; il situe en ces divers décors petites nouvelles et grands romans.

Les petites nouvelles figurent,dans les œuvres de M.Beaubourg, à la suite de ces drames des bois. Elles ne sont pas de la même veine, si elles sont du même esprit. Il y a moins de farce, plus de littérature, et elles s'apparenteraient plutôt aux précédents contes symbolistes : ce sont de nouvelles nouvelles passionnées. Mais elles ont un dessin plus net et plus ferme, et leur invention a un accent très personnel. Je ne crois pas que l'on puisse oublier *Madame de Douceur*,poème mystérieux et pitoyable sur le continuel renouveau des départs vers les petites amours où la tendresse recèle tant de future douleur, non plus que *La Maison des chéries*, où l'opposition de deux sœurs amoureuses du même individu est si discrète et nuancée. Je consens à ce qu'on ne se souvienne plus si *Brûlante* est bien une créature de Beaubourg ou ne serait pas plutôt une sœur de Monelle échappée du troupeau des petites filles-femmes de Marcel Schwob. Mais j'aime le joli jeu de l'amant qui se lasse d'apporter chaque jour à sa fiancée une tulipe, qu'elle ne juge jamais assez merveilleuse pour être récompensée du don d'elle-même, comme elle l'avait promis ; il finit par arriver sans fleur et alors vers lui se tendit le corps de la bien-aimée ; telle fut l'aventure quasi-légendaire des *Fiancés aux Tulipes*, spirituelle fable, badigeonnée de couleur locale et très bibelot de Delft. Et le titre n'est pas le seul trait amusant de *la Dame légère de la maison à la tourelle*.

Oui... mais il y a *Joinville-le-Pont* : « Chers petits boutiquiers, gros petits potards ventripotents, petites dames à yeux perdus et à bouches en espoir de boules de gomme, vous qui prenez la ligne de Vincennes parce qu'il s'y trouve plus de tunnels que sur les autres... » Sans doute l'époque

était saturée d'Huysmans et de son école descriptive, mais le tableau de M. Beaubourg a un chant intérieur et un rythme à appel de mots assonancés, très particulier à notre auteur et qui fait aussi penser aux ballades de M. Paul Fort : c'est, ma foi, assez banlieue du *Paris sentimental*. Et peut-être est-ce une raison de mon engouement pour ce morceau, que j'estime d'autre part fort digne de prendre place anthologique entre les meilleurs croquis parisiens de Huysmans et de Jean Lorrain. Anthologique, historique et documentaire. « Etait-ce à Joinville ? Etait-ce à Nogent ? J'entrevis un fil aérien et trois jeunes femmes à chapeaux à fleurs et culottes de bicyclistes se préparant à s'y suspendre. » Quel est aujourd'hui le trottin de la rue de la Paix qui oserait s'exhiber en un pareil costume ? Le temps a passé, et ceci, n'est-ce point évocation d'un endroit de plaisir maintenant presque aussi délaissé que la Grenouillère ? « Puis j'entrevis, était-ce à Nogent, cette fois, était-ce à Joinville ?... un grand café, un grand bal, le fameux rendez-vous tant cherché... Couvert... je n'exagère ! »

Je m'attarde sans doute trop pour les lecteurs plus jeunes que moi et surtout pour ceux-là qui ne furent point élevés à Paris et n'ont point connu les délassements des grisets il y a trente ans... Que leur provincialisme veuille bien me pardonner. Aussi bien voilà M. Beaubourg, parisien, qui va faire des incursions chez eux en parisien gouailleur, je ne puis le nier, mais aussi, surtout, et heureusement, en moraliste humain.

V

LES TROIS ROMANS PROVINCIAUX DE M. BEAUBOURG

C'est à savoir : *la Rue Amoureuse* (1900), *la Crise de Mme Dudragon* (1903), *Dieu ou pas Dieu* (1906). Les deux premiers ont des mérites notables et précieux que je voudrais exposer le plus persuasivement possible. Et le troisième me paraît en candidature de chef-d'œuvre; il n'y manque que l'assentiment d'un plus nombreux public et de quelques lettrés plus attentifs.

La rue Amoureuse est une exquise petite rue de la ville d'Avillard-Avillon. D'une étroitesse de couloir, toute en coins, en recoins, en circuits, en détours, elle est bordée des deux côtés par de hautes murailles, et vers le milieu y apparaît la silhouette délicieuse de l'église cathédrale Saint-Eloi des Glycines...

Sitôt le jour tombé ou mi-tombé, les habitants s'y dirigent en catimini, sans avoir l'air, fredonnant d'un ton détaché de légers refrains égrillards. Ils y passent et repassent... s'y faufilent prestement, avec de petits rires discrets, gloussants, s'y rencoignant dans les coins les plus reculés, s'y acoquinant dans les manières de taudis les plus sombres... Puis ils s'y promènent de bout en bout, en théories enlacées, en guirlandes de couples rieurs... Et alors une sorte d'entente très suave et très exaspérée naît...

Voilà le décor planté du premier de ces romans, et l'on m'accordera qu'il est indiqué de main d'écrivain. Le romancier sera-t-il aussi habile dans l'agencement des scènes?

A Avillard-Avillon, comme dans toutes les villes de France, il y a deux partis en présence, et donc en lutte : les radicaux-athées et les cléricaux-jésuites. Les besoins de la propagande politique font découvrir à l'un et l'autre parti tout le bien que l'on peut tirer pour soi et tout le mal qu'on fera à l'adversaire si les mœurs de la rue Amoureuse sont divulguées au seul détriment du voisin ennemi surpris en ses fredaines. Une stratégie en partie double s'établit chez les habitants pour attaquer autrui et se masquer soi-même. Notre auteur s'en donne à esprit-joie. Les Frères de Saint-Eloi ressuscitent les vieilles doctrines de l'intention, de l'absolution demandée par la prière au moment même où l'on accomplit le péché, de l'intelligence de son excellente opinion, et enfin de la division du corps et de l'âme, qui préserve l'âme d'être salie parce que le corps se réjouit. A quoi les radicaux ripostent au nom et moyen de la science par le magnétisme du pharmacien Chahutance : ceux des passants de la rue Amoureuse qui appartiennent à leur parti seront plongés dans un sommeil qui les rendra inno-

cents des actes qu'ils accompliront pour se délasser. Les jésuites, pour montrer à quel point ils craignaient peu de s'aventurer sur le terrain scientifique, inventèrent alors un appareil de rayons Rœntgen qui « permît d'apercevoir sur un écran les squelettes de ceux ou celles qu'on chérit au moment même où on les chérit — de façon à produire sur leurs adorateurs une si profonde et si grave impression qu'intimement pénétrés de la fragilité, de la vanité des affections terrestres, ils reportent tout leur amour vers l'Etre qui seul le mérite, Dieu! » Un amateur de lettres hésite entre Wells et Allais... et n'en loue pas moins Beaubourg.

La sagesse revient aux deux partis : ils font trêve et partagent équitablement les heures de présence nocturne dans la rue Amoureuse. Les jésuites, de huit à dix, les athées, de dix à douze. Et passé minuit? Passé minuit... c'est un chapitre délicieux qu'il faut lire, je ne puis citer encore. Passé minuit, ce sont les chats qui se rendent sur le terrain « suggestif et neutre » pour y accomplir leur sabbat frénétique et dénué de toute pudeur aux « mêmes recoins et cachettes où les dames et les messieurs du crû se complaisaient l'heure précédente ».

Tout eût été pour le mieux dans Avillon si un original fieffé, sauvagement indépendant des deux partis, n'avait habité dans la rue Amoureuse une des propriétés qui la bordent. Il se passe d'étranges choses dans l'hôtel de M. de Goutesibleaux! Du moins perçoit-on des éclats de voix, des tyroliennes, de la musique. Cela excite l'irritabilité de cette vertu, nécessairement fragile et vite effarouchée, qui gaine les notables passants sournois. Si M. de Goutesibleaux avait fait partie de la bande radicale ou de celle conservatrice, il eût été protégé par cet enrégimentement. Mais il persiste en sa solitude. Il est donc l'individu exaspérant. Il deviendra le bouc émissaire, le pelé, le galeux. Lui-même s'exaspérera et n'aura nulle retenue, car aucun clan ne pourra le soutenir en l'endiguant : il se précipite donc vers un sort funeste. Le moindre événement défavorable lui

deviendra catastrophe. Et il ne fera rien pour l'éviter.

Le thème est grandiose et pathétique. Peut-être lui manque-t-il, dans son expression esthétique, une gravité de ton, nécessaire au moins à certains moments. Trop d'ironie, et si tendue. Mais c'est le péché mignon de M. Beaubourg. Au prix de son absolution, quelle belle nourriture intellectuelle allons-nous incorporer !

L'événement défavorable est le crime de la rue Amoureuse :

Un facteur des postes y découvrit, lors de sa première tournée, le cadavre encore chaud d'une infortunée petite bonne en bonnet blanc, étendue au milieu d'une mare de sang, un couteau en plein cœur. Trois chats bicolores, cous allongés, reins cambrés, pattes posées sur la poitrine de la pauvre servante lapaient voluptueusement le sang qui coulait de sa blessure.

Désormais il est inéluctable que l'assassin inconnu ne puisse être que ce sacripant d'individualiste qu'est Goutesibleaux. Toute la ville se rue contre le malheureux et lui donne l'assaut enveloppant, lent et hypocrite. L'opinion publique force, ainsi qu'il convient dans ces cas-là, les juges à s'emparer d'un accusé qui serait peut-être lynché sans cela. Cette dernière considération forme une circonstance atténuante dont ces messieurs en robe sont ravis, puisqu'elle leur livre une proie qui justifie leur fonction dans la société. On instruit le procès de Goutesibleaux.

Naturellement l'accusé se défend, mais mal, n'ayant pour lui que son innocence, et ne pouvant la proclamer que par des arguments qui ne peuvent toucher les Avillonnais — car la simple vérité n'est pas d'accord avec leurs vérités particulières et de bonne foi.

Il faut lire les détails du procès dans le livre. Toute l'injustice foncière qui est dans l'accusation, même fondée, d'un homme contre un autre homme, surtout lorsque la société prend le parti de l'accusateur, y éclate terriblement. La situation est sans issue.

Aussi bien, que nous veut cet auteur avec son héroïque passion de M. de Goutesibleaux ? Approuverait-il cette

étonnante parole qu'il prête à son héros dans un chapitre admirable de stoïque sérénité douloureuse : « Fais-en l'être libre que j'en aurais fait si j'étais resté, et qu'il n'ait qu'une crainte, celle de jamais se déplaire à lui-même, ce qui est la seule morale d'ici ! »

Oui, je le crois, et voilà pourquoi — transposez sur un autre terrain — M. Maurice Beaubourg, considéré comme un type en marge et à l'originalité pas assez accommodante, n'a pu obtenir le grand succès public, se prêter aux petites combinaisons et aux modes de vivre des messieurs et dames de la rue... littéraire.

§

La Crise de Mme Dudragon est un livre beaucoup plus gai — dans les détails de style comme dans l'affabulation. Mais il est plein de tristesse quotidienne et ne laisse pas moins que les autres œuvres de M. Beaubourg un relent d'amertume.

Il y a, dans chaque petite ville, des Madame Bovary par douzaines. Quand quelques-unes se reconnaissent et peuvent former un cercle de précieuses, le sort commet une bonne action. Mais pensez aux isolées, et à la rage qu'elles ont de leur solitude. Elles sont toutes à la recherche de la poésie... qu'elles n'ont point trouvée dans le mariage. Songez aux vers de certaines poétesses de notre temps, si fort honnêtes femmes de province. Que tout être humain soit en partie méconnu, il n'y a aucun doute, et chacun de nous doit être héroïque sur ce point. Mais enfin les parts ne sont point égales, non plus que les tempéraments à les supporter, et il ne s'agit pas de prêcher une morale à qui succombe. Aidons-nous les uns les autres, et même, s'il le faut, n'en déplaise à des rigoristes sans sens ni pitié, aidons les dames Dudragon à trouver des Félicien des Prés.

Tous, nous avons besoin, à moins de constipation sentimentale, d'extérioriser notre idéal. Et l'amour est notre plus ordinaire moyen. Mme Dudragon, bourgeoise honnête,

ne s'en rend pas très juste compte, et, la preuve, c'est qu'elle a d'abord cherché un esprit fraternel à ses chimères poétiques chez M. le curé de Saint-Suisse, la petite ville où elle vit.

Et pendant ce temps-là M. Dudragon jardine.

Elle ne trouve pas meilleur appui chez M. le Maire en qui elle voudrait réveiller une âme de poète et de violoniste que les soins de la gestion municipale n'ont pu flétrir à jamais. Elle va trouver l'instituteur, lequel répond trop brutalement, ayant compris trop vite ce dont elle ne se doutait même pas ; elle repousse ses avances et le quitte, dégoûtée.

Et pendant ce temps-là M. Dudragon jardine.

A Mme Dudragon ce n'est pas un jardin qui offrirait une carrière suffisante à son élan poétique ; il lui faut la nature moins cultivée et pas emmurée. Et elle se sauve à travers la campagne, dans une promenade un peu folle.

Ce fut dans cette promenade qu'elle rencontra un jeune paysan « d'environ vingt ans, courbé en deux, qui avait dû s'arrêter dans son travail en la voyant venir et la regardait présentement à l'envers, la tête en bas, encadrée entre les deux jambes de sa culotte de velours marron à côtes ».

— Pourquoi te courbes-tu ainsi vers la terre, mon jeune ami ?
— Parce que j'y sons accoutumé.
— Pourquoi par contre ne regardes-tu jamais le ciel ?
— Parce que j'y avons rien à semer !
— Tu vas faire monter le sang à tes jeunes joues.
— Ma fine, ça fait que je ne l'aurons point à mes jeunes pieds !
— Tu es étonnant, jeune villageois... Tu as des façons de dire imprévues et troublantes.

C'est pourquoi elle va tenter, en ce naïf et finaud Félicien des Prés, de faire éclore les sentiments et les idées poétiques dont elle est pleine à crever. Et dont elle eût crevé, si elle n'avait rencontré ce docile instrument.

Remarquons encore combien c'est un sujet du domaine

public — que chacun peut reprendre. Le chef-d'œuvre type en restera, parce que ce ne fut pas seulement une œuvre d'art, mais la confession d'un des partenaires, la liaison de Mme de Warens et de J.-J. Rousseau. Mme Dudragon a sa personnalité beaubourgeoise, et c'est l'essentiel. Elle est aussi à la mode de 1903 de la plus amusante façon.

Je n'ai point à relater par le menu les épisodes de cette conquête. Il y en a de toutes sortes et des plus divertissants. Les incidents burlesques et les accidents qui pourraient être tragiques s'y mélangent avec le heurt qu'ils ont dans la vie : et cela fait prévoir *Dieu ou pas Dieu*, où le même emploi du tragi-comique est tout à fait remarquable et réussi.

Conquête ? oui, mais, comme autrefois l'instituteur, Félicien des Prés, poussé par son instinct de mâle, veut lui donner le dénouement logique. Et Mme Dudragon, honnête, se croyant pure et sans reproches, s'effare, proteste, se dérobe devant la franche réalité. Et, dame, il file bien la tirade, le beau gars costaud :

Depuis que je veux vous mener sur cette véritable poésie, celle que m'apprirent à moi les champs et la nature, et pas celle de vos cours, de vos livres et de vos leçons, vous ne cessez tout le temps de vous refuser... Les imbéciles de Saint-Suisse n'osaient pas vivre, et vous avez voulu l'essayer ! mais pas plus qu'eux vous n'en avez eu la force ! Vous vous êtes insurgée contre leurs façons et c'est à ces façons que vous êtes revenue ! Pourquoi appeler de tout votre moral et votre physique cette existence nouvelle, si vous aviez peur que je vous l'apporte ?.. C'est pourquoi je vas une bonne fois vous dire ce qu'elle est, cette poésie, puisqu'ainsi que vos pareilles vous êtes incapable de la rencontrer ! Elle est la vie libre avec qui on aime ! Elle est de se donner bravement à qui on aime, sans se soucier de ce qu'en penseront les Jean-Foutres !... Elle est quelque chose que vous ne verrez jamais... quelque chose que je vais emporter avec moi... puisque vous n'en voulez pas.

C'est la morale du livre. Car Mme Dudragon, éclairée enfin, après avoir refait ses visites poétiques et sensuelles au

curé, au maire, à l'instituteur, et en avoir essuyé les refus les plus mortifiants — pourquoi Félicien s'est-il évadé ? — rentre au foyer conjugal et invite illico « M. Dudragon à remplir ses devoirs de mari. Puisqu'en fait de poésie il n'y aura jamais que cela à Saint-Suisse, il faut bien, coûte que coûte, m'en contenter. »

Œuvre bizarre, un peu longue, pittoresque en ses recoins, digne d'attention, et sur laquelle il serait injuste de laisser tomber trop vite l'oubli et la mort, car tous les ouvrages d'un écrivain ne peuvent avoir l'envergure de certains, et, notamment, dans l'œuvre de M. Beaubourg, l'envergure de *Dieu ou pas Dieu*.

§

D'abord le titre *Dieu ou pas Dieu* est une énigme. On lui donnerait plus d'une solution. Voici la mienne : qu'il y ait, ou non, un Dieu, que nous y croyions ou non, nous sommes des hommes doués des mêmes sentiments, des mêmes gestes, et nous nous conduisons dans la vie, ou la vie nous conduit, athées et dévots, de la même façon. C'est une morale qui en vaut bien une autre ; elle a le mérite de la tolérance intelligente. J'en goûte la leçon. Mais cette leçon est le superflu de l'œuvre, qui n'a point été écrite pour cela. M. Beaubourg n'a rien d'un prêcheur, et il a composé une œuvre de vie, de couleurs, de cris.

Chaque fois que je l'ouvre, j'ai l'impression d'un marché à Toulon. Cela grouille et hurle, se pouille sur la place publique, gueule ses mots, chante ses phrases, fait le boniment de ses idées, déballe une énumération d'épithètes comme on renverserait un panier de pommes d'amour ou de piments avec de très adroites brutalités de coloris, de sons, de saveurs, devient parfois grave à la manière antique et se sculpte en médaille, puis recommence son tumulte, et se poursuit dans un style où l'écho et la rime jouent un rôle très curieux et vraiment original, car il n'y a guère que Rabelais qui en ait usé de cette manière.

La truculence de l'œuvre ne doit pas faire méconnaître sa profondeur. Elle n'est point aussi désordonnée que l'appréciation ci-dessus pourrait le faire craindre. Au contraire, même, sa composition symétrique apparaîtrait plutôt trop mécanique, tant elle conserve son équilibre.

C'est une bien vieille histoire qu'il nous plaît toujours d'entendre conter, une histoire d'amour naturellement. Deux jeunes gens s'aiment dont les parents se haïssent. Romé-Baudille et Rousoun-Juliette sont des héros, hélas ! pas conventionnels, mais a trop d'exemplaires réels. Leurs pères, Estoupan et Espartefigue, sont les chefs de partis ennemis, socialiste et clérical : comment se résoudraient-ils à marier leurs enfants ? Si, dans leur conscience individuelle, ils trouveraient avec le ciel et l'enfer des accommodements, et du moins laisseraient faire, ils sont prisonniers de leurs partis, et leur conscience de groupe leur interdit tout ménagement, toute conciliation. La foule joue sa partie, partie double, puisqu'elle se compose de « Porcas de Jésuites » aussi bien que de « Porcassas de Francs-Maçons ».

Le tout est très fortement noué, et ne se dénoue qu'après maintes péripéties pittoresques et angoissantes dans une scène dramatique la plus inattendue.

Le mouvement et les remous de la foule sont indiqués tout le long du roman avec une vivacité vigoureuse qui entraîne et qui semble forcer le spectateur à devenir acteur. La procession du premier chapitre en est un admirable et parfait exemple. Elle commence à se dérouler sous les platanes, avec ampleur et dévotion, parmi le peuple des « vieilles aux dents cassées, aux regards de tragédiennes », des « marins napolitains couverts de mauvaises vareuses laissant nus leurs torses bronzés », des « jeunes femmes de la rue Pavé-d'Azur, aux matinées blanches, aux chignons artistiques ». Mais voici trois mousses qui du haut d'un mât de tartane font grêler les tomates et teignent de leur jus rouge les cagoules des pénitents blancs. C'est le signal de la

bagarre, du vacarme, des injures homériques. La Novelette, ville chaude, bouillante d'invectives et de vitupérations, ne s'apaisera plus désormais. Il faudra bien que se dressent l'un contre l'autre Espartefigue et Estoupan. Ils ne sont point si différents de caractères, ni de mœurs, mais, pour des chefs de parti, les ennemis de leurs amis doivent être deux fois leurs ennemis, et ils perdraient leur situation à reconnaître la similitude de leurs instincts et les liens qui les rattacheraient familialement. Aussi la lutte s'engage entre eux, âpre et nécessaire, par la défense de s'aimer qu'ils imposent à leurs enfants.

Il faudrait n'avoir jamais vu, de réalité ou de description, les Alyscamps d'Arles pour rester insensible à la scène où les amoureux obéissant rompent sans rompre : elle se passe dans un cimetière romain tout peuplé d'amants en amour à l'abri des tombeaux, et où, au clair de lune, roucoule l'éternel désir sous la brise d'un « petit vent grégali qui s'en va vers la mer ». Rien de plus délicatement voluptueux que ce duo, avec l'accompagnement en sourdine. Et douce est la plainte soupirée par Baudille abandonné qui veut s'endormir et mourir, et qui en effet s'endormit — sans mourir.

C'est, d'autre part, l'intervention d'une notable dame de la rue Pavé-d'Azur, Babeou, dont on devine la profession. Elle s'est éprise d'Espartefigue, lequel, d'ordinaire, en ses excursions de veuf, va chez les voisines. Naturellement elle cherche à se venger en révélant à ses adversaires des vérités et des calomnies, et, non moins naturellement, dès qu'elle a vu le mal qu'elle cause elle s'efforce de le réparer en dévouée amante passionnée.

Les événements s'enchevêtrent. Je n'ai point à entrer ici dans les mille détails, tous caractéristiques. Dès qu'on est dans ce roman on s'aperçoit combien l'atmosphère provençale y règne, insinuante, parfumée, poétique. Il y a cent phrases que je défie de lire sans les entendre vibrer à l'oreille avec l'accent. L'émotion de certains chapitres y est délicieusement soulignée par la pointe d'exagération des actes.

des mots et des tirades. Irrésistible de malice me paraît l'esprit de contradiction que manie l'auteur avec une grande sagesse et un louable souci de ses effets sur l'opinion probable du lecteur. Mais je dois faire observer que c'est l'ouvrage de M. Beaubourg où l'intervention personnelle de l'écrivain est réduite au strict minimum. *Dieu ou pas Dieu* est essentiellement un roman objectif, et, de tous les livres de cet écrivain, certainement celui qui a l'armature la plus résistante, l'intrigue la plus vraisemblable, le mouvement le plus naturel et le plus vif — tout cela sans nuire aux qualités ordinaires de la langue, aux éclosions de cette sorte de lyrisme familier si particulier, à l'émotion qui nous saisit devant l'observation de notre humanité, brusquement révélée à nous-mêmes, et s'imposant par sa vérité indubitable et ignorée.

Des exemples et des citations ? J'en trouverais autant que j'en voudrais, à condition de citer presque chaque page, car, lorsqu'une œuvre est aussi pleine de chair et d'âme, il est très difficile d'extraire. Aucune phrase n'est vraiment indépendante des autres, et on sent que la citation est, à la lettre, une blessure mortelle. Le plus bel éloge de *Dieu ou pas Dieu* ne serait-il point que je n'ose en tirer quelques lignes pour les soumettre à cette appréciation anthologique, à laquelle j'ai fait appel dans cette étude ? Et cependant, raisonnablement, ma foi en cette œuvre devrait montrer plutôt qu'affirmer. Que l'on admette ma dévotion —et qu'on vienne juger par soi même si l'idole en est digne... je ne cherche qu'à attirer au piège de la lecture de *Dieu ou pas Dieu*.

J'ai déjà fait allusion à la scène finale, d'une grandeur épique et diverse qui se soutient pendant les quatre-vingts dernières pages. C'est l'émeute des tailleurs de pierre menaçant l'idylle des amoureux. C'est l'apparition inouïe de Babeou donnant à la révolte un sens et un drapeau, non plus social, mais humain, remplaçant le mot Liberté par le mot Amour. Ah ! si ce n'est pas d'une splendide beauté

méridionale, ce geste-là ! Tant pis pour qui ne le juge pas ainsi, je ne lui ferai pas l'hommage du mot nostalgique de Senancour : « Je ne verrai jamais la terre du midi pour laquelle j'étais né. » C'est le cortège des ouvriers promenant sur le pavois, au lieu de Baudille et de Rousoun échappés, le couple énamouré et épouvanté de la belle Mme Piataud et de son amant. C'est la calanque de Dieou, le chemin des capriers en fleurs, où, solitaire, réapparaît Babeou, consciente de ce don perpétuel de soi-même que doit être l'amour, et qui en donne la preuve la plus éclatante en se noyant pour sauver les jeunes gens... Son dernier mot est : Amore !

Et sur le corps de cette admirable, regrettée et si magnifique p..... éducatrice (le substantif et les adjectifs sont de M. Beaubourg), tous se réconcilient, s'unissent et clament leur espoir de fonder la vraie ville nouvelle, cette cité d'Amore, en laquelle il ferait si bon vivre, n'est-ce pas ?.. mais c'est bien de notre faute si nous n'y vivons pas.

Amore ! le cri de ralliement qu'a poussé en cette œuvre que j'égale aux plus belles de notre époque M. Maurice Beaubourg, l'écouterons-nous ? Quelques autres aussi l'ont poussé, chacun selon son tempérament. Sommes-nous donc assourdis ? Nous ne voulons rien entendre... et voici les vilenies, les méchancetés, les haines, et, plus graves, les pudeurs et les hypocrisies. J'aime littérairement *Dieu ou pas Dieu*, je l'aime moralement aussi : Amore !

VI

MAURICE BEAUBOURG PARIGOT

L'œuvre d'amour, pas plus que les précédentes œuvres d'ironie, n'obtint le succès qui est, ne craignons point de le dire, l'engrais nécessaire à un homme de lettres. S'il y a une justice de la postérité, *Dieu ou pas Dieu* a des chances à cette loterie de réparations, au moins posthumes, mais que nous devrions bien faire anthumes, selon le néologisme cher à Alphonse Allais. Car cela nous vaudrait sans

doute de nouveaux chefs-d'œuvre, et, plus spécialement, le chef-d'œuvre parisien que M. Beaubourg est digne d'écrire si nous savons mériter de le lire.

Je ne crois pas que ce chef-d'œuvre se trouve, même épars, dans les *Colloques des Squares*. Non, franchement.

Et, cependant, ce sont là des œuvres où l'originalité de l'écrivain s'épanouit en toute liberté spontanée. J'ai essayé d'en donner l'essentielle double raison venue de lui-même et du public. Aussi ne faudrait-il pas les mettre de côté en les jugeant insignifiantes ou hermétiques. Certes, ce serait paraître les qualifier durement que de déclarer : elles ne sont plus écrites en français, à peine en parisien, mais en parigot. Retirez à la phrase tout sens péjoratif, et la définition sera juste, bonne et laudative.

Car, après tout, pourquoi un écrivain de terroir parisien n'aurait-il pas le droit et le devoir d'écrire une œuvre dont le style se conforme aux habitudes de langage des gens du peuple, mais sans se servir de cet argot littéraire de dictionnaire qui fait ressembler tant de romans de ce genre à des versions de langue morte ?

Si vous adoptez ce point de vue, vous goûterez au récit de l'expédition accomplie par *la Bande à Catherine de Médicis* (1903), comme aux *Aventures du petit Prince de Roussquiqui et de sa Roussquiquine* (1909) et au *Donneur de Flemmes* (1911), un plaisir gouailleur de gamin de Paris à qui on n'en fait pas accroire, et qui sait se moquer de lui-même comme de tous et aussi des plus sacrées conventions sociales ! Il y a décidément en M. Beaubourg un individualisme forcené.

Il est utile de faire la part de cette défense et illustration de soi-même par l'ironie, afin de ne point prendre comme parole de son évangile certaines maximes de ses héros. N'empêche que les cambrioleurs, qui descendent de Belleville pour aller forcer le coffre-fort que M. Putois-Poulet détient dans son hôtel de la place des Etats-Unis, peuvent

se vanter de ne voler que qui a volé, et c'est une façon de restitution qui pourrait bien n'être point sans utilité pratique dans la vie de société. On connaît le thème. Et comme M. Beaubourg est un gavroche narquois, il vous pince sans rire en conduisant au même endroit deux autres bandes, dont l'une est celle des héritiers soucieux de supprimer un testament qui les déshérite, et dont l'autre est celle de policiers gouvernementaux chargés de faire disparaître certains papiers intéressant la sûreté de l'Etat. Voilà trois bandes similaires, mais dont la similitude ne se découvre que parce qu'elles voisinent inopinément. Elles se font peur et se mettent en fuite les unes les autres, tandis que se cache le concierge affolé, personnage étrange de vieux larbin vicieux qui, échappé des bouquins et des photographies obscènes, a ouvert la porte croyant recevoir la visite d'une personne habillée en nourrice et armée de verges !

De l'étude de cette historiette trois observations au moins sont à tirer pour la connaissance de ce nouvel avatar de M. Beaubourg... mais cet avatar est-il si nouveau, et ne serait-ce point l'auteur de *la Saison au Bois de Boulogne* qui ressusciterait, débridé ?

D'abord, le style prend de plus en plus une allure traînante, répétée, assonancée ; les mots se cherchent pour redoubler l'écho, et les phrases se copient, différenciées à peine, et guère que par le ton dans lequel il faut lire la première qui n'est point celui dans lequel il faut lire la seconde. Une notation musicale serait parfois la bienvenue. C'est un difficultueux exercice de lecture à haute voix, mais, pour un lecteur à haute voix, c'est un excellent exercice d'esprit quant à la promptitude requise pour l'intelligence du texte, et un texte à richesse excessive d'idées souvent imprévues,peu développées, pliées l'une contre l'autre. On a à jouer de l'accordéon.

Puis, non content de son amusement à certains effets obtenus par ce style, l'écrivain en qui tout à l'heure je saluais une manière de plaisant Rabelais, ne cache pas son

goût de surnommer chaque personnage et de l'appeler beaucoup plus souvent de ce surnom, ou de ces surnoms, car un ne suffirait pas toujours. Villon nous laissa ainsi les noms des filles de joies : la belle Haulmière, la Saucissière, Marion l'Idole, la Chaperonnière. J'ai toujours un plaisir extrême, pardonnez-le-moi, à égrener la litanie des surnoms de la bande à Cartouche. Côté des hommes : la Tête-de-Mouton, Patapon, la Marmotte, Va-de-bon-cœur, Mon plaisir, Bel à voir, l'Ami du cœur, Jambe d'Echalas, Gueule-Noire, Trempe-Croûte. Côté des dames : la Belle Laitière, Petite Gazette, Manon de Versailles, la Douillette, la Grosse Poulaillère, Fleur d'épine, Margot, Monsieur, Marion la Rempailleuse, la Vache à Paniers, Madeleine Bastille. M. Beaubourg a ce même esprit populaire, et c'est pourquoi il ne nomma jamais autrement que du nom de Catherine de Médicis la vieille coquine de Belleville, recéleuse et faiseuse d'anges. Quant aux jeunes gigolos de la bande, ce furent Poignard de la Rue des Pyrénées, Cœur de la rue des Amandiers, Tour Eiffel de la rue Bolivar.

Enfin, il y a des paysages de Paris, non point décrits, non point vus esthétiquement, lyriquement ou rétrospectivement, mais sentis en dehors de toute littérature comme de tout art, et vécus, si l'on peut dire. Cela, c'est la pierre de touche pour un Parisien, et il n'est pas un signalement de rue parisienne qu'ici n'apporte la sensation heureuse d'une vérité précise. Et s'il faut un exemple, voici le passage rapide de la bande à Catherine de Médicis, entassée dans un fiacre, et suivant à grand tapage les boulevards, de la place de la République à la Madeleine. C'est l'heure de la sortie des théâtres. Respirez l'air et voyez les foules :

Les spectateurs qui quittaient le théâtre de l'Ambigu se disaient dans leur perspicacité que ce devaient être des conscrits, car il n'y a qu'eux qui aient droit de faire tel tapage à Paris.

Les marchands d'oranges, à lanternes rouges, de la Porte-Saint-Martin, « deux sous la Valince, la belle Valince », se re-

portaient au temps où ils étaient conscrits eux-mêmes, et leurs visages à ce souvenir s'éclairaient.

Les coureurs improvisés de la Renaissance, qui ont mission d'appeler les cochers de maîtres par leurs petits noms, Jules, Charles, Dominique, Antoine, Théodore, comme s'ils étaient leurs amis intimes, en oublièrent ces noms et se mirent à crier : « la classe ! la classe ! la classe ! » ainsi que doit le faire chaque Parisien qui rencontre des conscrits.

Les belles dames des Variétés, satins, bijoux, dentelles, entourées de leurs cavaliers-servants, monocles, plastrons, gardénias, et de leurs voyous ordinaires, loques, déchirures, crottes, — car à cette heure la façade des Variétés est très fertile en toilettes frôlées des voyous — en tournèrent la tête, se disant que bien que la graine de conscrits ne vaille assurément pas des officiers de chasseurs, c'est tout de même encore de... l'espoir de la France.. assurément !

Et il n'y eut pas jusqu'aux grandes Américaines plates du Vaudeville, filles des rois de métaux ou de bateaux, qui n'eurent comme une langueur... oh ! que vaporeuse ! en songeant que, dans la journée, ces petits Français, héritiers de tant de chargeurs à la baïonnette, avaient subi un Conseil de Révision !

L'Opéra fut vite passé.

Vint le suprême flamboiement de l'Olympia.

Et le fiacre, qui ne transportait d'ailleurs nul conscrit, suivit la rue Royale...

Si nous nous faisons conter *les Aventures du petit Prince de Roussquiqui et de sa Roussquiquine*, la triple observation précédente s'accroîtra de nouveaux exemples où s'exagéreront les tics et les manies de l'écrivain.

Les surnoms s'accumuleront, déformeront les mots, d'ailleurs selon la logique du plus pur langage de parigot, crèveront en calembours. A force de répétitions, on aura du bégaiement. Et sur chaque page tombera une pluie de trois points indispensable pour séparer les oppositions, les reprises de phrases, les tortillements de propositions coupées tentant de se raccorder.

Alors, ce qui sauvera, ce sera l'atmosphère et la vie de ce centre de Paris, de la rue Notre-Dame-de-Nazareth à la

rue du Vertbois, et n'oubliez pas la rue Saint-Apolline où, pour débiter à deux sous leur marchandise, une feuille de papier où sont imprimées les paroles d'une romance, des chanteurs de rues et de cours chantent infatigablement et inlassablement. C'est le vrai cours de chant pour le peuple. Ainsi le Môme la Blaguette, son grand-père le Sur-dab, et la môme Bigoudis, apprirent qu'il était « une étoile d'amour, une étoile d'ivresse... » que « l'amour, ça tenait dans un sourire, dans un sourire de ses grands yeux » et beaucoup d'autres choses poétiques et réalistes où l'amour joue le rôle le plus flatteur. Il serait anormal qu'en rentrant chez eux, chantonnant ce répertoire invariable, les mômes n'aient pas soif de baisers et fringale de caresses. Et le bon Sur-dab couchait sur une chaise pour que la môme Bigoudis et le môme Blaguette fussent ensemble au seul lit de la mansarde. Hélas ! survint la grosse dame, bien en chair, mûre, pour laquelle les tendres éphèbes ont si souvent fait les pires folies... et réciproquement.

A ce propos il faut bien s'aviser que M. Beaubourg est toujours resté dans la même famille de sujets érotiques. Je ne l'en blâme pas puisqu'il a su y mettre assez de variété pour qu'on ne s'en aperçoive qu'à la réflexion.

Le Donneur de Flemmes est du même tonneau, qui trace le portrait d'un veule jeune bourgeois charmeur dont la plus précise et naturelle vocation est de jeter les femmes en cette sorte de pâmoison qui les met à sa merci amoureuse. Il n'est qu'amant et ne saurait rien faire d'autre que l'être. C'est donc un Roussquiqui — il n'en est point que dans la classe ouvrière.

Malgré tout ce que les exploits de ces héros excessifs, exagérés, exaspérés, en laissent prévoir au détail, si je prédis en M. Maurice Beaubourg un romancier parisien tel peut-être que nous ne l'avons jamais encore eu, c'est en songeant aussi aux diverses nouvelles parues dans *Paris-Journal* et *Comœdia* vers 1912 et 1913. Plusieurs sont fort alertes : *l'Œuf... Amour, mon café*, histoire d'un ma-

licieux perroquet..., *la Popote* qui est le drame banal et comique de l'adultère..., la pitoyable *Madame Exquil*.

Et voici tout ce qui reste de celle qui nous fit tant rire... Un cœur ardent martyrisé... une âme de passion de souffrance... trois jours de bonheur... une femme qui ne veut pas poser en déesse... un petit enfant rose... le nez de M. de Choiseul... une tête qui déménage... la Seine... une vie !

Il y a surtout ces deux, qui sont hors de pair par la mesure, la douceur, la malice : *Maria-Mammina* et *A la Une...*, dans le commun décor de la place des Vosges. Rien de plus joli que la mésaventure de Maria Mammina, qui, jouant à cache-cache, un soir d'été, s'est dissimulée dans le bassin tari, et qui échange, car on se cache à deux sous l'œil inattentif des mamans, des paroles d'amour avec son Julot jusqu'à ce que le jet d'eau rouvert leur inflige une douche morale et matérielle. Mais l'autre conte est plus beau, qui montre une timide Adèle n'osant sauter à la corde comme ses compagnes. On avait beau l'engager par des : à la une, à la deux, à la trois, elle hésitait, tremblait, s'abstenait. « Et les vieilles juives, qui se tiennent Square des Vosges, adossées à la grille de la statue de ce roi Louis XIII qui ressemble à un jeune rabbin », murmuraient : elle ne sautera pas aujourd'hui. Adèle grandit. Un jour elle rencontra un gars qui l'emmena chez lui, mais, au moment où il la pressait, voilà Adèle qui hésite, tremble et se sauve. A la une, à la deux, à la trois. Et même quand ce fut son ancien camarade du square, le camarade du Julot de Maria Mammina, elle s'enfuit. Et les vieilles juives purent répéter : « Elle sautera jamais à la corde, elle entrera jamais dans la vie. »

Toute une gamme sentimentale et parisienne peut nous être donnée par M. Maurice Beaubourg, s'il veut bien un jour répliquer à son *Dieu ou pas Dieu*.

M. Maurice Beaubourg le voudra-t-il ? Il ne faut point forcer le sort, ni le presser. Sachons attendre, respectueusement.

En attendant, voici de quoi patienter.

A cette place même parut en 1913 *la Houdan*, pour laquelle j'ai déjà eu l'occasion de consigner brièvement mon admiration. Je tiens à la répéter, car, dans cette longue et quasi-parfaite nouvelle, il y a tout ce que notre auteur a de plus intelligent comme pensée, de plus fort comme style, de plus original comme individualité, de plus généreux comme sentiment, de plus aigu comme observation, de plus tolérant comme morale, de plus fraternel envers toutes les créatures du monde et envers soi-même aussi.

Je voudrais qu'on la lise et qu'on la relise. Elle commence en conte réaliste, truffé d'humour. Elle finit grandiose d'émotion lyrique. C'est l'ordinaire méthode de ce conteur.

Et c'est aussi l'ordinaire sujet si cher à M. Beaubourg, et qui l'a hanté sans cesse sous diverses formes : le droit d'arracher à qui que ce soit l'âme de vie.

M. Mederi, bourgeois banlieusard, règne sur une basse-cour de vingt-huit volailles. Il n'a point encore mis une poule au pot. Un jour il faut qu'il se décide. Des convives sont prévus pour le dimanche et prévenus du menu. Tuera-t-il donc sa vieille Houdan familière, capricieuse, médiocre pondeuse ?

C'est le drame de l'indécision chez l'homme scrupuleux. C'est la soudaine illumination, par la grâce d'aspects inconnus et de raisons péremptoires, de la conscience humaine devant tout meurtre :

Parce que je ne veux pas !... Parce que je ne suis pas plus un partisan de la peine de mort pour bipèdes à plumes !... que j'ai horreur de verser le sang !... Parce que aujourd'hui sera encore un jour de gagné, demain, un jour de gagné !... Et que c'est de ces successifs jours de gagnés, peu à peu, minute à minute, heure par heure, grain à grain, qu'est faite la vie des poules comme celle des hommes, la vie qu'on ne nous a pas seulement donnée pour la vivre, mais aussi pour, à chaque instant, la prosonger, la renouveler, la fabriquer, la faire, la créer !... Et que li je continue par ma volonté, mon énergie, ma patience, à créer

toutes les vies bruissant autour de moi, dont j'ai la garde, j'aurai accompli mon devoir d'homme, qui est d'empêcher de se fermer les yeux chers, verts, noirs, gris, jaunes, oranges, bleus comme ceux des enfants, roses comme ceux des lapins, marrons comme ceux des Houdans.

Le monologue a de la vigueur, de l'émotion, du rare à la fois troublant et persuasif. Il touche notre fibre secrète : en chacun de nous existe « ce cimetière d'innocents que, quoi que je fasse, je porte en moi-même ».

La mort est une chose si odieuse, même quand elle n'est pas déclenchée par un être vivant conscient. Je ne puis encombrer cette étude de citations, si justifiées seraient-elles par leur valeur littéraire et morale. Mais allez au texte, et assistez à l'agonie du petit poussin Malines, à celle aussi du lapin qui a mangé du mouron rouge. Après quoi, tuerez-vous la Houdan ?

Mais oui, vous la tuerez. M. Mederi, sensible au scrupule, l'a bien tuée.

De quel droit est-ce que je dis que tout va être fini pour toi quand je traiterais de bourreau qui le dirait pour moi ?... De toute vie, si infime soit-elle, chaque vivant est solidaire et répondant.

Certes, il l'a tuée en assassin, si bourreau justifié par les circonstances et les lois ait-il été ! Il s'en repent au point de vouloir refaire le monde à l'image de ses idées, et, pour cela, ne lui faut-il pas un drapeau ?

Et mon seul drapeau, le drapeau que je réclame, croyant transformer l'univers, ce ne sera jamais qu'un cadavre, le cadavre d'une vieille poule, d'une vieille Houdan, qu'en cherchant à m'élever au-dessus de mes frères j'ai tuée comme mes frères tuent !... j'ai tuée ! j'ai tuée !

Or, le problème allait étreindre, l'année suivante, des millions d'hommes, avec quelle ampleur, avec quelle inexorable solution sanglante. Et M. Mederi aura eu probablement à tuer, malgré lui, non plus une vieille Houdan, mais un être essentiellement semblable à lui de corps et d'âme. Peut-être lirait-on avec profit sur ce point-là, à la suite de

la *Houdan* de M. Maurice Beaubourg, le *J'ai tué* de M. Blaise Cendrars.

A la veille même de la guerre, M. Maurice Beaubourg commençait la publication, dans la revue *Le temps présent*, d'un petit roman, *Madame Chicot*, que les événements devaient tronquer (juillet et août 1914).

« J'ai toujours particulièrement aimé les vieilles gribiches à caloquets de travers qui s'enthousiasment ou s'exaspèrent follement pour et contre tout. » Cet aveu de l'auteur, aveu superflu, précède le pittoresque portrait de Mme Chicot, « cette étonnante vieille, ivre d'enthousiasmes, de haines, de rancunes, de colères, et, je l'entends dans le sens le plus élevé du mot... d'amour ».

Voilà le mot sublime lâché qui dénonce le motif essentiel et continu de l'œuvre de M. Maurice Beaubourg. Souvenez-vous de *Dieu ou pas Dieu*. Et voici nouvelle preuve flagrante. Si Mme Chicot assiste à la Commune toute frissonnante, ce n'est pas de peur, mais d'indignation devant les meurtriers des victimes : « Ah ! les pauvres petits ! Avec de si belles idées en tête ! Retrouvera-t-on jamais les pareilles! En avoir fait de la chair morte ! »

Ne croyez pas à une mégère. Mme Chicot a un fils, Manuel, aussi passionné qu'elle. Tous d'eux, étayés l'un sur l'autre, vivent une vie étriquée de parisiens pauvres et décents, ou du moins qui paraît étriquée à en juger sur l'apparence. Mais les sentiments maternels et filiaux sont d'une intensité inouïe de rapports. On se sent enlevé à soi-même pour être avec les Chicot, notamment lors de la distribution des prix du Concours général, Manuel lauréat, qui se termine pour eux par une si curieuse promenade, saccadée et affolante, à travers Paris et même Charenton.

Où allions-nous ? Les odieuses circonstances de la vie mondiale ont fait que c'est demeuré le secret de l'écrivain. Probablement un jour M. Beaubourg ressuscitera Mme Chicot et lui accordera toute sa carrière romanesque. Ce qu'on en connaît le fait désirer.

Ce qu'on peut soupçonner des actuels projets littéraires de M. Maurice Beaubourg,ce que des indiscrétions amicales ont révélé comme réalisation,encore inédite, de ces projets, prouvent la maîtrise persistante et mûrie de l'homme et de l'œuvre.

Il y a une certaine *Bande des Jurés de la Seine* qui est une farce de belle ironie digne de se placer au répertoire national de notre théâtre.Il y a un roman,*Monsieur Gretzili, professeur de philosophie*,qui surprendra ceux qui ne sont point les habitués de M. Beaubourg par son terrible accent de vérité farouche et simple ; quant aux fidèles, ils y prendront nouvelle occasion de communion en une œuvre émouvante entre toutes.

Or, la réputation de M. Maurice Beaubourg me semble loin d'être en suffisant rapport avec la force intime, l'amusant aspect, la salutaire leçon, la beauté littéraire et humaine de son œuvre totale. J'ai cherché à le montrer le long de cette étude qui pourra paraître démesurée à certains lecteurs. Ce faisant, j'ai la conviction d'accomplir un acte de justice pour l'histoire de notre littérature contemporaine, ainsi qu'un geste pieux et enthousiaste, capable de multiples échos, envers un des grands écrivains originaux de ce temps-ci.

LEGRAND-CHABRIER.

LA
LOGIQUE DE L'HÉROISME

Je songe à Panurge qui avait peur des coups, je songe à Homère quand il fait dire à Achille qu'il préférerait être un paysan cultivant un arpent de terre argienne plutôt que roi dans l'empire des morts. Sur le mode mélancolique ou trivial, le poète grec et notre Rabelais expriment,par la bouche de leurs personnages, un sentiment essentiellement humain. Ils proclament un fait d'expérience contre lequel les imprécations du pessimisme le plus désespéré ne sauraient prévaloir. Les hommes aiment la vie, ils préfèrent la vie à la mort et les pires catastrophes, ni les fléaux les plus redoutables ne les dissuadent de jouer leur rôle de vivants, de peupler la surface du globe et de proliférer. La vie est un bien. Tel est l'aphorisme que promulgue l'expérience commune et cet aphorisme s'inscrit contre le geste du héros. Le héros préfère quelque chose à la vie. Au regard de l'opinion commune le héros a tort en logique et l'admiration dont il est l'objet laisse place à quelque sentiment mélangé où le vulgaire prend sa revanche sur la supériorité qui l'écrase.

Que répondre à un esprit critique, à un homme intelligent mais dépourvu d'héroïsme disant : Quand j'aurai été tué, et si même, par ma mort,mon pays est vainqueur, si même, par ma mort, le monde est soustrait à la tyrannie des barbares, si le climat de l'existence, pour longtemps adouci, environne les hommes d'une atmosphère heureuse, que me servira, à moi, d'avoir procuré au monde ce bonheur ensoleillé ? à moi qui serai mort et ne jouirai pas de ce bonheur ? Mais si je vis, si je réussis à me soustraire aux

circonstances mauvaises qui menacent de me jeter au néant, je connaîtrai encore les joies de l'affection, je contemplerai la beauté des choses, la renaissance annuelle des arbres et des plantes, la splendeur des étés, la maturité des automnes et je jouirai aussi des musiques et des rythmes et de cette floraison d'art que, dans le domaine de la pensée et des cinq sens, les meilleurs d'entre les hommes ont suscitée au cours des millénaires.

Sur ce thème ou sur un thème analogue, développé et diversifié selon les goûts, les passions, le degré intellectuel de chacun, un grand nombre d'hommes ont justifié à leurs propres yeux les attitudes et les démarches par lesquelles ils se sont efforcés, au cours de la guerre, de courir le moindre danger de mort. Il en est parmi ceux-ci de catégories très diverses et qui se distinguent entre eux par de nombreuses nuances, depuis ceux qui résolument se sont soustraits par la fuite hors des frontières aux obligations militaires, jusqu'à ceux qui ont joué de toutes les influences pour offrir à leur patrie, loin du front des batailles, une activité plus ou moins appropriée à des tâches sans péril, jusqu'à ceux qui, même en première ligne, recherchèrent les postes les moins exposés et jusqu'à ceux-là qui, délivrés de toute obligation militaire, mais libres d'accomplir un sacrifice volontaire, ne l'ont point accompli. Enoncer que tous ceux-ci, dont le dénombrement comporterait encore bien d'autres cas, se distinguent entre eux par des nuances, ce serait faire tort sans doute à quelques-uns, si l'on considérait, du point de vue de la notion du devoir, la vaste contrée psychologique où croissent et se pressent les arbres de la forêt humaine. Mais si l'on évalue du point de vue de l'héroïsme le héros, sur la cime où il se dresse, se révèle si distant de la plaine que la variété des essences qui s'y développent se confond au regard en la sensation d'une seule masse indistincte : la forêt qui seule grave son apparition sur la rétine, enveloppant sous le voile d'une même couleur sombre les arbres qui le composent.

Cette opposition de la notion du devoir au fait de l'héroïsme marque le ton dans lequel ces réflexions sont formulées Elle indique aussi quels lecteurs elles peuvent atteindre. Le devoir emprunte à la fiction métaphysique la signification que la coutume sociale lui attribue. Il suppose la liberté dont la notion échappe à l'analyse et repose sur le consentement des esprits, sur leur indifférence à fonder sur la logique les idées qui les gouvernent. L'héroïsme relève d'un point de vue de physicien. C'est un fait. Pour le commun des hommes il n'y a pas de bien au-dessus de la vie. Le héros est celui qui conçoit et aime quelque chose au-dessus de la vie, pour qui la mort peut être une récompense, une faveur, une réalisation. On ne devient pas un héros, on n'est pas un héros parce qu'on veut être un héros. Par le trait que l'on vient de tracer et qui fixe une limite le héros se révèle en comparaison du commun des hommes comme une espèce différente. C'est cette espèce dont on analyse ici les manières d'être et les conditions de bonheur afin de marquer sa supériorité, de créer une distance, d'élargir un intervalle entre le héros et ceux qui sont parfois tentés de prendre leur admiration pour le signe d'une égalité, d'en faire une façon de camaraderie et d'y insinuer même une nuance de protection.

L'admiration dans les termes n'est pas un tribut suffisant. Il faut sur le plan logique, c'est-à-dire en fonction de l'égoïsme, justifier l'acte héroïque, répondre au discours de l'homme avisé, de l'homme trop raisonnable dont j'ai rapporté, dont je n'ai pas de toutes pièces inventé les propos. En fonction de l'égoïsme, car l'égoïsme est, dans l'ordre de la moralité, l'unité de mesure du physicien, car un acte qui n'a pas l'égoïsme pour mobile et pour levier n'appartient plus à la personne, il n'est plus une dépendance de l'*ego*, il échappe à toute appréciation *morale*. En fonction de l'égoïsme, car il ne faut pas laisser à l'homme ordinaire l'illusion d'une supériorité, fût-elle fondée sur la satisfaction mesquine d'un calcul mieux construit, d'un sens plus juste

des réalités. Il faut montrer que le héros a choisi la bonne part. Il le faut faire apparaître le front nimbé de sérénité, bien différent de la victime souffrant des maux et une mort qu'elle n'a pas voulus.

I

Il s'agit d'identifier l'héroïsme selon sa réalité essentielle. Aussi est-ce en deçà de la psychologie des motifs qu'il importe de l'observer tout d'abord, dans le fait où il s'objective, dans la réaction soudaine d'un tempérament, dans le réflexe qui constitue le véritable tuf où l'acte s'est formé et d'où jaillit l'éclat de sa floraison.

Il arrive que le héros soit inhabile à distinguer les motifs qui le font agir. Il arrive même qu'il invente à son acte des motifs étrangers. C'est une chose d'agir conformément à sa nature et c'en est une autre de savoir pourquoi l'on agit. Entre l'acte et sa cause verdoie, inextricable et touffue, trouée de fondrières sous l'entrelacs des lianes, pleine de baumes léthargiques versés par les feuillages, l'immense forêt psychologique. C'est le lieu mystérieux où l'homme, dans l'ignorance des causes qui l'ont fait agir, invente avec une inlassable fécondité des motifs qui, à sa propre vue, façonnent son action selon le relief et les contours qui lui agréent et la rehaussent. Aussi s'agit-il pour le moraliste de rechercher, sous le fard psychologique des motifs, la genèse logique de l'acte, de découvrir un motif qui puisse être tenu pour une cause. Pour mener à bien cette tâche, il lui faut, comme le héros des légendes, savoir trouver son chemin parmi les enchantements de la forêt, briser les sortilèges, entendre le chant des oiseaux, sous l'ensorcellement des métamorphoses, découvrir les formes de la réalité. C'est au prix de cette science et de cette initiation qu'il distinguera, dans les régions abyssales du subconscient, la cause entr'ouverte des entrailles de laquelle l'acte jaillit, d'autant plus mystérieux que plus intense est l'énergie qui l'enfante.

Le chercheur ne doit donc pas se départir de quelque défiance à l'égard de toutes les motivations affichées en même temps que doit le guider le respect de l'acte donné dans la brutalité du fait accompli. La motivation est le royaume de la fiction, mais l'acte est véridique.

§

Pendant cinq années de guerre, sur notre sol détrempé par le sang répandu, l'acte héroïque a proliféré avec une merveilleuse fécondité. Il s'est produit sous les bannières des motifs les plus divers. Les uns se dévouèrent à la mort pour l'amour pur et simple de la patrie, pour la défense du sol natal, du foyer, de la femme, des enfants, des vieux parents. Sentiments éternels et qui, pour prendre place dans nos souvenirs de rhétorique sous l'aspect fané du lieu commun, n'en furent pas moins éprouvés avec vivacité par ceux qui, voisins des frontières, sentaient la réalité d'une menace dont l'avenir de la guerre montra à quel point elle était atroce et jusqu'à quelle profondeur de la chair sacrée de la patrie elle pouvait exercer ses ravages. D'autres, plus sensibles aux idées abstraites, aux mots qui les figurent, à la contagion qui les répand, s'enthousiasmèrent pour la justice et pour le droit. D'autres, accoutumés par une éducation religieuse à voir éclater dans tous les événements les signes de la volonté divine, à interpréter les calamités et les fléaux comme des épreuves proposées pour mériter les récompenses célestes, s'offrirent en holocauste, unissant dans leurs cœurs la cause de la patrie à celle de Dieu.

Or, on ne saurait penser que ces motifs divers eurent le pouvoir de déterminer par eux-mêmes des actes héroïques. Il apparaît trop clairement que les uns et les autres développant un thème identique chez ceux d'une même catégorie, firent de quelques-uns des héros magnifiques, mais laissèrent beaucoup d'autres anxieux et troublés devant les risques de la guerre et n'eurent pour eux aucune action propre à raffermir les entrailles. Le motif, quelle qu'en soit

la teneur, ne peut donc être considéré comme la source de l'héroïsme. Il se montre efficace ou ne l'est pas, selon qu'il se rencontre ou ne se rencontre pas chez l'individu avec un autre élément qui reste à déterminer. Et plus profondément, plus au-dessous des régions claires de la conscience cet élément sera recherché, mieux nous le pourrons saisir dans sa réalité objective. En sorte que d'un tel point de vue, le type le plus exemplaire du héros, le plus propre à nous en révéler le caractère essentiel, c'est le héros qui ne s'attribue aucun motif pour affronter et surmonter la mort, qui, par un geste spontané, exempt de toute analyse, s'élance vers elle avec la sûreté de l'instinct, comme vers le but suprême de sa destinée.

« L'empire du monde, a dit Hello, appartient à ceux qui savent dire non. » Je cite cet aphorisme de mémoire, sans avoir sous les yeux ou même dans l'esprit le contexte qui, dans la pensée du philosophe, précise sa signification. Mais il me semble que par sa concision lapidaire, par son aspect d'obélisque s'élevant au-dessus de la plaine des mots, il se propose à la méditation des esprits sans emprunter aucun soutien à des développements antérieurs et qu'il affronte sans cadre les interprétations et les regards. Or, il s'agit bien là, semble-t-il, d'un non sans motif, d'un non physiologique, antérieur à tous les prétextes qui pourront tenter de le justifier par la suite, plus ou moins hauts, plus ou moins séduisants, plus ou moins approchés de la cause insaisissable d'où l'acte bondit, où il était contracté et comme rassemblé sur lui-même pour le bond, enregistré dans le réflexe comme la réaction de l'être à l'encontre de toute mainmise sur son moi inviolable. Il s'agit d'un non irréductible et comme initié, gros de la certitude d'une inimitié fondamentale entre les divers protagonistes qui composent le drame de l'univers, gros de l'acceptation du rôle dévolu et de la résolution frénétique de n'y laisser apporter aucune variante.

C'est ce non physiologique qui me paraît être l'élément

essentiel de l'héroïsme et qui attribue une cause objective à cet héroïsme sans motifs auquel j'ai demandé un principe d'explication. Or cet héroïsme sans motifs n'est pas une vaine hypothèse et si, par son caractère négatif, il semble se refuser à la preuve, l'énergie aveugle où il s'exprime s'est manifestée paradoxalement et comme pour révéler d'une façon expresse sa réalité au moyen d'un *a fortiori*, dans des circonstances où elle s'élève et se déploie à l'encontre même des motifs qui devraient déterminer l'individu.

Je tiens d'un combattant, qui fit campagne dans un bataillon composé pour la plus grande partie de montagnards de l'Allier, le fait que voici, où éclate dans la conduite cette contradiction entre les arguments de la petite raison et les impulsions de l'instinct. Observé sur un grand nombre d'individus isolés en d'autres formations et sur tous les points du front, il retire ici de son caractère collectif une valeur exemplaire, en sorte qu'on en usera dans la suite de cette étude, comme d'un signe concret destiné à figurer un cas psychologique. De culture rudimentaire, peu accoutumés au breuvage des idées, ces montagnards sont socialistes, de père en fils, en raison d'une tradition qui, ayant son origine dans les idées qui inspirèrent la révolution de 1848, a créé une coutume et une croyance. Ennemis des patrons et, par extension, des bourgeois, ils voyaient dans la guerre un événement provoqué par les riches dans le but de faire exterminer un grand nombre d'ouvriers et d'hommes du peuple. Or, cette croyance, qui eût dû les inciter à déserter ou à s'insurger, n'avait aucune influence sur leurs actes.

Gouvernés par un mobile plus fort que les motifs projetés dans le champ de la conscience, ils étaient d'admirables soldats et, en face de l'Allemand, voulant leur imposer sa force, se ruaient et se faisaient tuer plutôt que de céder une parcelle de la terre dont la défense leur avait été confiée. Ils obéissaient à une logique de la sensibilité, enregistrée dans les réflexes de la race, expression hau-

taine d'une physiologie supérieure, selon laquelle la vie atteste dans l'irrécusable évidence du fait et de la mort bravée que la joie de l'insurrection contre toute volonté qui s'impose, que l'allégresse du non, sauvegardant l'autonomie du moi, l'emporte sur la félicité même de vivre. Ces hommes, face à l'ennemi, disaient non. Sans raison, à l'encontre de la raison, ils sacrifiaient leur vie à quelque chose qui, sans doute, a plus de prix que la vie et c'est, semble-t-il, confondue avec l'amour farouche de la liberté cette forme vindicative du sentiment de puissance qui, réagissant contre toute volonté du dehors,maintient chez tout individu d'une haute physiologie son intégrité essentielle.

Quelle que soit d'ailleurs cette cause inconnue, elle existe, puisqu'elle commande des actes. Ainsi qu'en témoigne le cas des montagnards de l'Allier, avec la contradiction flagrante qu'il implique entre l'action et les motifs de l'action, elle se montre entièrement distincte et indépendante des motifs.

A défaut de ce désaccord entre l'acte et ses motifs, qui est un cas extrême, cette cause témoigne encore qu'elle est indépendante du motif, et que seule, à vrai dire, elle détermine l'action à d'autres indices que l'on a déjà sommairement relevés. On voit,disait-on,que les mêmes motifs héroïques sont inventés par beaucoup d'hommes, mais qu'ils n'entraînent pas dans tous les cas la production de l'acte et que, malgré leur teneur identique, ils sont accompagnés chez celui-ci de l'accomplissement de l'acte alors qu'ils se montrent chez celui-là inefficaces. Ainsi, pendant la durée de la guerre, a-t-on pu lire très fréquemment, dans les journaux religieux des départements, des lettres où de jeunes prêtres enrôlés sous les drapeaux narraient à un parent ou à un ami, qu'ayant eu la joie, la veille d'une bataille probable, d'entendre la messe et de communier, ils se sentaient délivrés de toute crainte, prêts à affronter la mort avec sérénité. Et tous nous avons su aussi, par des compagnons d'armes de ces hommes,qu'il y eut parmi eux, aumô-

niers, infirmiers ou portant le fusil du fantassin, des héros s'offrant à la mort avec prodigalité tandis que d'autres se comportaient ni plus ni moins que des hommes ordinaires. Le motif invoqué par les uns comme par les autres témoigne encore ici par ce destin ambigu que, derrière les formules où il s'inscrit, se tient un autre élément qui, dans tous les cas, commande l'acte, en est la cause véritable.

C'est cet élément qui, dans le cas des montagnards de l'Allier, s'affirmait, en contradiction avec le thème des motifs, selon la violence d'un paradoxe comme un *ago quia absurdum*. Et c'est cet élément auquel il importait de reconnaître, avant toute autre investigation, un rôle déterminant dans la genèse de l'acte héroïque pour se garder des lieux communs de la philosophie rose attribuant à des formules de convention un pouvoir de causalité qu'elles ne tiennent, auprès d'un public approprié, que de la complaisance des consentements et de l'insouciance intellectuelle.

Sur ce thème positif de la physiologie accusant la réalité de son action parmi les contours de l'acte pur et simple dans le fait brutal de la mort, il semble que le héros puisse être caractérisé par un don extraordinaire de réaction à l'encontre de la fatalité du milieu, par le pouvoir de condenser dans l'instant immédiat une quantité prodigieuse d'énergie dont le déploiement a pour effet, opposant une fatalité à une fatalité, de changer la forme de l'événement, de faire céder la tyrannie du monde extérieur ou de le nier par le geste suprême de la mort. Qu'intervienne l'un ou l'autre de ces dénouements, le héros dit non, s'insurge, oppose à la totalité de causes engagées dans le jeu de l'univers le geste volontaire d'un être, d'un *ego* que rien ne peut contraindre ; un geste diamantin qui grave son contour sur la surface la plus dure de l'événement et modèle dans la substance de l'univers la part d'humanité qui s'y rencontre.

§

Qu'il soit bien entendu que le héros, tel qu'on le consi-

dère jusqu'ici, indépendamment du jeu des motifs, est un être d'exception, une réussite physiologique extrêmement rare.

Enfin, c'est surtout un être privilégié. Ce pouvoir qu'il possède d'affronter la mort plutôt que de céder à une volonté étrangère, ce pouvoir qui s'affirme au contact des circonstances tragiques et qu'il ignorait peut-être lui-même jusqu'à cette rencontre révélatrice, lui confère, pendant toute la durée de sa vie, un sentiment d'indépendance et de sécurité que les autres hommes ne possèdent pas au même degré, que la plupart d'entre eux ne soupçonnent même pas. Rien de plus mystérieux, en effet, que ce monde de la volonté individuelle que la rhétorique des mots est impuissante à exprimer, qui ne livre son identité que dans la substance même et dans l'éclair de l'acte, dont certaines natures pourvues d'une réceptivité suffisante savent pourtant distinguer chez les autres le jeu caché et le degré d'intensité. Les observateurs de la nature humaine ont souvent fait cette remarque que de deux hommes qui se rencontrent l'un est destiné à dominer l'autre. Or, ce n'est aucunement de sa force physique qu'il tient ce pouvoir de domination. Il le tient d'une volonté mieux trempée qui, indépendamment des mots qu'il prononce, s'exerce comme une action de la sensibilité sur la sensibilité. Et si l'on tente d'expliquer par des raisons logiques les péripéties de cette lutte et la fatalité de son dénouement, on est induit à former cette hypothèse. L'homme de volonté plus forte est celui qui, étant souvent le plus faible, physiquement par ses muscles ou socialement par son état de fortune, est décidé à engager pour le triomphe de ce qu'il veut un enjeu plus fort dont l'autre craint de risquer la perte. L'enjeu que le héros est toujours prêt à risquer, qu'il le sache ou non, c'est sa vie et cette décision gravée dans le jeu des réflexes, même s'il n'en a pas une conscience claire, lui procure, tandis qu'il vit, le pouvoir de faire respecter les modes essentiels de sa sensibilité, de vivre selon une forme déterminée d'exis-

tence qui lui est propre, qu'il préfère au fait pur et simple de vivre, qui est la condition sous laquelle il accepte de vivre. Il tient, pendant le cours de sa vie,de cette disposition intérieure, de ce parti pris en quelque sorte organique et d'autant plus incoercible, une sécurité et une joie constantes, une euphorie comparable, sur une échelle de valeurs plus haute, à l'euphorie qui résulte d'un état de santé parfait et dont on ne connaît le prix que par comparaison, après l'avoir perdu. Quand le héros rencontre la circonstance tragique où il doit périr, il expose son existence pour cette forme déterminée de l'existence qui lui est plus chère que l'existence, il s'immole à son plus intense, à son plus haut égoïsme. Il fait éclater alors le privilège, qu'il détient, d'être, au milieu de la nature,une force qui ne peut subir, qui ne peut connaître la contrainte.

De l'analyse de l'acte héroïque considéré objectivement dans le fait brutal de sa production il faut donc retenir le caractère privilégié de celui qui l'accomplit par où il réalise une forme supérieure de l'espèce, et plus heureuse aussi parce qu'elle est plus indépendante du milieu. Il faut retenir, d'autre part, si l'on recherche, par delà la fiction plus ou moins approchée des motifs, le mobile qui engendre l'acte, ce non physiologique par lequel un être, instinctivement, et avec tout ce qui persiste dans l'instinct des fatalités de la chimie, oppose à tout attentat du monde extérieur sur sa personnalité distincte une résistance qui tend jusqu'au triomphe ou jusqu'à la mort toutes les forces de l'être.

II

Après avoir ainsi recherché dans le fait objectif, indépendamment de l'interprétation que lui attribue le héros lui-même, la nature de l'acte héroïque,il convient de se souvenir que l'homme se distingue des autres animaux par le pouvoir, ou, plus exactement, par un pouvoir plus grand, d'imaginer. Il a le pouvoir de se concevoir autre qu'il n'est,

de modifier, en fonction de la représentation imaginaire qu'il se forme de lui-même, la représentation qu'il se forme des objets du monde extérieur, de sa relation de puissance avec eux et des causes mêmes qui le font agir. Sans envisager ici la part de fiction qui entre dans ces diverses conceptions il faut constater que le pouvoir d'imaginer implique pour l'homme celui de faire apparaître à tout moment sur le plan de sa concience les événements du passé et même de l'avenir ; car, à ceux-ci il prête des contours et des couleurs dont l'expérience de ses souvenirs lui fournit les lignes et les tons. Le monde des images joue donc dans sa vie intérieure un rôle beaucoup plus important que celui de la réalité objective immédiate, presque toujours insaisissable dans son identité. Dès lors, il convient de rechercher, à l'occasion de la genèse de l'héroïsme, si l'étude des motifs que le héros assigne à ses actes et l'analyse du jeu de son activité parmi le monde des images qu'il évoque ne feraient pas apparaître des caractères analogues à ceux qui ont été découverts dans le domaine physiologique, ceux-ci servant de guides et de modèles et nous signalant par leurs reliefs et leurs saillies des points probables de coïncidence. Il s'agirait de montrer, reconstituée dans un nouveau domaine, la nature privilégiée du héros et d'y faire résonner l'écho de ce non fondamental selon lequel il oppose, avec les modes tranchés de sa sensibilité, sa propre conception du monde, expression de l'intégrité de son *ego*, à toute contrainte des hommes ou des choses. Or, c'est en réfléchissant sur ce pouvoir d'imaginer, particulier à l'homme qu'il sera possible de faire cette découverte, c'est-à-dire en considérant avec insistance la faculté que ce pouvoir lui confère, d'anticiper ou de perpétuer la possession des choses au delà de l'instant où il les possède effectivement. Cette possession de l'objet dans l'image apparaît, on l'a déjà noté, plus entière et plus parfaite que l'autre dont il est à peu près impossible de fixer les contours et de distinguer les limites. Evoqué du dehors par l'appel brusque

de la sensation l'objet ne reçoit en effet sa forme que de l'intervention de l'esprit élaborant et façonnant la matière de la sensation par les procédés de la perception et de l'idéation. Mais cette forme n'est encore qu'une ébauche et qui doit ce caractère imparfait au trouble de l'esprit surpris par la brusquerie de sa propre intervention, en réponse à l'appel imprévu et soudain de la sensation. Mais dans l'acte d'imagination il n'y a plus place pour cette surprise. C'est l'esprit même qui assume la tâche tout entière de la création objective. Actif il tire de son propre fond les éléments de la représentation et les livre à sa propre réceptivité, avertie et mise en garde, liant les deux phases de l'acte créateur en un même effort d'attention, en une même étreinte qui ne laisse place à aucune perte d'énergie et dresse l'objet en chef-d'œuvre au centre du palais intérieur.

Or, dès que le fait d'imaginer envahit ainsi tout le champ de la réalité, il apparaît comme un acte au même titre que toute action dont les effets ont une répercussion immédiate sur le monde extérieur et il n'y a plus à tenir compte que de l'intensité avec laquelle il se produit. Quand le héros prend la solution de jouer son existence contre des forces adverses pour un motif ou pour quelque autre, cette résolution, avec la représentation anticipée qu'elle implique de toutes ses conséquences, y compris la mort du héros, a la même valeur que la réaction physiologique par laquelle le héros du premier type répond, selon le seul jeu des réflexes, à l'événement quand il survient. Elle a la même valeur, parce qu'elle est elle-même une réaction physiologique et de même nature que l'autre. Tout acte d'imagination intense fait surgir une image qui flatte ou blesse la sensibilité, qui est pour elle une menace ou une promesse comme la réalité même et fait appel pour la réplique à fournir aux ressources des mêmes éléments nerveux. Or, cette résolution implique chez le héros, en tant que représentation psychologique, la croyance à la bonté du motif pour lequel il affronte la mort,— idéal patriotique, humanitaire ou divin,

— l'intérêt personnel qui lui fait tenir pour une condition de son bonheur la réalisation de cet idéal, la certitude enfin qu'un monde dont il fasse partie, qu'il anime du rayon d'un état de conscience, n'existera jamais qui ne comporte cette réalisation. Par le don conditionnel de sa vie le héros s'assure donc sur ce plan psychologique une position inexpugnable. Car il peut, si sa force l'emporte, frapper à l'effigie de son désir, modeler selon la forme de sa volonté la face du monde, mais un monde contraire à sa volonté ne peut avoir pour lui de réalité. Ainsi, tandis que du point de vue matérialiste de la physiologie le héros du premier type satisfait, avec le non spontané par lequel il s'oppose à l'événement, l'égoïsme magnifique du sentiment de puissance, le héros qui environne son acte du décor psychologique des motifs atteint une fin identique sous le jour d'un autre point de vue, celui du pur idéalisme. Pour l'idéaliste, rien n'existe qui ne soit un acte de sa pensée et une dépendance de son moi. L'espace et le temps mêmes ne sont que des moyens par lesquels il assemble autour de lui, parmi des perspectives qui l'agrandissent, l'univers de son moi et de même aussi sont requis au même titre, avec le temps et l'espace, tous les événements qui s'inscrivent dans le temps et dans l'espace, et jusqu'à cette réaction physiologique qui tout d'abord fut prise pour point de départ de ces analyses. Et tous n'ont de réalité que dans l'instant où il les anime de la présence et du rayonnement de son moi. Pour lui l'ultimatum posé au destin assume donc une signification absolue. C'est, selon toute la rigueur logique du terme et sans aucune métaphore, que, pour l'idéaliste, pour celui qui a contracté dans l'acte d'imaginer la réalité tout entière, un monde dont il ne fait pas partie n'existe pas. L'avenir et le passé, ni les événements qui en brodent la trame, n'ont pour lui d'existence objective et indépendante. Il se tient au milieu d'un panorama comme un soleil central qui en fait surgir les contours et les épisodes. Il se retire et le paysage du

panorama est aboli, les couleurs s'éteignent, les lignes s'effacent et sa mort même, qu'il imaginait comme une des aventures de son duel avec le destin, témoigne de l'irréalité de son caractère et sombre dans le néant avec les autres images qu'il animait de sa présence. Ainsi, des deux termes de l'ultimatum posé au destin par le héros, un seul peut se réaliser, celui qui assure le triomphe de son désir, et c'est la conséquence logique d'une théorie de l'héroïsme, dès qu'elle se propose sur l'un ou l'autre des points de vue d'un matérialisme ou d'un idéalisme absolus, qu'elle fait apparaître le héros risquant sa vie pour un but qu'il possède par avance, pour un objet qui ne peut lui être ravi.

§

Nietzsche dit que toutes les bonnes choses se détruisent par auto-suppression, qu'elles s'abolissent dans le développement extrême de leurs conséquences. N'en va-t-il pas être ainsi de notre admiration pour le héros sur la pente du raisonnement que l'on vient de faire? Car s'il apparaît bien que le héros a choisi la bonne part, il pourra sembler à quelques-uns, accoutumés à évaluer en termes de mérite et de démérite, que le héros, s'il ne risque rien, a la partie trop belle. On demandera alors pourquoi tous ne sont pas des héros, pourquoi l'héroïsme est une plante si rare ? Et c'est, dira-t-on, parce qu'il y a loin de la logique du savoir à l'état moral qui détermine les actes : l'idéalisme, au sens philosophique du terme, le pur idéalisme subjectif, qui fait du monde extérieur une dépendance de *l'ego*, est une théorie psychologique de la connaissance, la seule à vrai dire, fondée en logique et qui soit, de ce point de vue, inattaquable. Mais c'est celle aussi devant laquelle la croyance se cabre avec le plus de force. Théoriquement irréfutable, l'idéalisme subjectif est dans la pratique la plus incroyable des doctrines et j'ai fait entrevoir dans *le Commentaire aux raisons de l'Idéalisme* (1) que cette impuis-

(1) Voir *La Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, p. 271, Société du Mercure de France.

sance de la doctrine à inspirer la foi était une nécessité même du point de vue sur lequel elle repose. Il reste alors ceci : que l'acte par lequel le héros tranche ce nœud gordien et réalise le savoir dans un acte de foi égale par l'intensité et par le mystère de l'élan où il s'assemble la réaction physiologique pure et simple du héros qui dit non sans motifs, le pur réflexe du coq de combat qui, en présence de *l'autre*, et comme s'il sentait en cette présence la provocation de la totalité des forces extérieures, se hérisse, s'apprête à combattre, à vaincre ou à mourir. Et ce qui a été atteint, au cours de cette méditation, par un détour dont je ne savais à vrai dire quel paysage psychologique il devait me découvrir et quelle surprise me ménager, c'est l'acte de foi, avec ses racines dans la physiologie, et par lequel des motifs d'ordre intellectuel semblent devenir des causes et acquérir un pouvoir de détermination.

J'ai énuméré, au début de cette étude, quelques-uns des motifs dont les hommes se sont réclamés au cours de la guerre pour se vouer à la mort : amour de la patrie, défense du sol natal, de la femme, des enfants, du foyer, amour abstrait de la justice et du droit, sentiment religieux. Mais je déniais en même temps à ces motifs le pouvoir de déterminer par eux-mêmes, en vertu d'une force émanant d'eux, les actes héroïques. Je remarquais que, se proposant à tous sous la formule de termes identiques, ils étaient accompagnés chez les uns et chez les autres d'effets très différents, quelques-uns en petit nombre, égalant leurs actes à la logique du motif, les autres, en plus grand nombre, se comportant à la façon du commun des hommes et comme si ces motifs n'étaient pas présents dans leur esprit. Il semble que l'on doive conclure chez ceux-ci à un défaut de sincérité et, plus encore, qu'il faille relever dans cette contradiction entre leur volonté motivée et leur conduite le jeu intérieur de ce bovarysme selon lequel la plupart des hommes, épris de qualités morales que l'éducation

leur a appris à admirer, se conçoivent, par une présomption favorable dont l'amour de soi est le grand instigateur, doués de ces qualités. Mais, au contact de la réalité moins docile que l'image, l'illusion s'évanouit, qui leur prêtait une forme plus noble, et laisse voir un autre personnage. Ceux-là n'en restent pas moins et nous donnent un spectacle sublime qui réalisent leur destin selon les contours volontaires qu'ils lui ont fixés, que la réalité du danger et de la mort à braver trouve aussi fermes et joyeux que les avait montrés leur enthousiasme anticipé. Ceux-là témoignent du pouvoir dont ils sont doués d'égaler l'image au réel. Ils se servent des mêmes mots, des mêmes formules dont les autres font usage. Mais, sous ce voile parfois décevant du langage, ils témoignent d'une réaction de la même violence que celle qui éclate dans le non physiologique dont on a fait le type, aux premières pages de cette étude, du geste héroïque. Aussi, quand l'événement a manifesté aux yeux de tous la concordance entre leurs paroles et la réalité de leur être, leur histoire nous offre le spectacle d'un héroïsme, où, indépendamment du mobile obscur et admirable qui anime les premiers héros, la psychologie du motif tient sa place.

Or, à l'occasion de ces cas héroïques où le motif réalise les promesses qu'il a formulées, la question de la valeur du motif se pose avec une nouvelle instance. Quelle part accorder au motif dans la production de l'acte héroïque? Il semble agir à la façon d'une cause. Va-t-on lui prêter ce caractère? A la faveur de la constance que suppose l'action causale va-t-on lui attribuer par surcroît le caractère de vérité? L'acte héroïque va-t-il témoigner en faveur de la vérité du motif dont il se réclame? C'est ce qu'on ne saurait penser et, à l'encontre d'une telle conclusion hâtive, s'inscrit précisément le caractère d'inconstance par où, efficace dans quelques cas, inefficace dans d'autres cas, le motif se différencie de la cause. Que le même motif soit tantôt déterminant et tantôt ne le soit pas, que, d'autre

part, les motifs les plus différents se montrent également propres à déterminer l'acte héroïque, c'est une double constatation qui ne saurait être oubliée ni perdue de vue. Il faut donc s'en tenir à ce constat que les motifs dont se réclame l'acte héroïque ne peuvent être détachés de l'énergie individuelle sur laquelle ils se sont développés pour être greffés, à volonté, sur d'autres énergies, qu'il y a, par delà les notions logiques, bien au-dessus de l'idée de vérité, un monde de l'action qui, pour échapper à nos prises et ne pas se livrer à nous dans les catégories classées du syllogisme, n'en est pas moins l'expression la plus intense de cette force qui, de l'infini incalculable de la chaîne des causes, invente et cisèle dans l'événement les formes de la vie.

Cet hommage rendu à la cause inconnaissable dont au début de ces pages on découvrait l'action dans l'héroïsme à rebours de toute motivation des montagnards socialistes de l'Allier, il reste ceci : que, dans le cas où le motif héroïque tient sa promesse, il fait partie du cortège de l'acte héroïque, apparaît comme une forme anticipée de l'acte qui, en se réalisant, révèle sa noblesse. Il convient donc de l'honorer et de lui appliquer tout au moins ce mode d'évaluation, paradoxal à nos yeux d'Européens, et qui pourtant recèle un sens profond, selon lequel la coutume chinoise attribue les titres de noblesse non pas aux descendants, mais aux ancêtres de ceux qui, par quelque action d'éclat, les ont acquis. Ils estiment que l'action du fils révèle la valeur, jusque-là inconnue mais réelle pourtant, du père qui l'a engendré. Dans le domaine psychologique, le motif est un ancêtre que le héros a choisi lui-même en quelque sorte à son action. Qu'il relève donc du culte de la patrie, du culte d'une idée, fût-elle abstraite, — droit, justice — de la discipline de l'honneur ou de la discipline religieuse, le motif attribué par le héros à son action doit participer en quelque mesure au tribut d'admiration apporté à la mémoire du héros.

Ce sentiment d'admiration, toutefois, ne doit pas se confondre avec une adhésion de l'esprit entraînant la croyance à la vérité du motif. Au regard de ceux que la vérité préoccupe, la vérité est une, tandis que les motifs de l'héroïsme sont divers. Mais, pour les esprits que n'hynoptise pas le souci de la vérité, les motifs divers sur lesquels le héros joue l'enjeu de sa vie sont les signes visibles où se cristallise l'énergie de l'action en vue de modeler le monde sur le relief des formes du désir. De même que, dans l'hypothèse de la cause inconnue, les héros, sous le jour des motifs et de leur diversité, s'avèrent, d'une façon plus manifeste encore, les créateurs du monde des hommes, qui n'est pas affaire de vérité, mais de puissance et de lutte pour la puissance. Le pragmatisme américain, — je dis ceci pour les philosophes, — n'a dévié des voies de sa propre logique que parce qu'il a pris à sa remorque la vieille idée platonicienne de la vérité. Si le pragmatisme a un sens, il signifie le caractère créateur de l'action et l'indépendance de celle-ci à l'égard de l'idée, en termes d'école, le primat de l'acte. C'est cette signification plénière du pragmatisme que l'on relève ici avec le culte des héros. On restitue à l'action sa divinité. On proclame que l'action mène le monde, que la vérité n'est jamais qu'une forme ancienne de l'action, une forme transitoire et que peuvent briser des gestes nouveaux de l'action suscités par les normes inconnues d'un désir créateur. Le héros est l'interprète de ce désir créateur. C'est lui qui, en fin de compte, confère au monde la physionomie qui l'anime à travers les âges, parce que, tendant son énergie au delà des limites mêmes de sa vie, jusque dans la mort acceptée et voulue, il développe la plus grande somme de force, d'énergie et de puissance qui soit renfermée dans un homme.

Si le sentiment de la force qui, virtuellement, procure tous les autres biens, est la source de joie la plus grande pour l'homme, il faut donc considérer que le héros possède cette joie supérieure. Elle se rencontre chez le fruste héros

qui se dresse contre toute menace par une réaction spontanée, indépendante de tout motif. Elle se rencontre aussi chez l'homme du type le plus évolué pour qui les images anticipées sont des réalités et qui, par avance, a sacrifié sa vie à une conception de la vie qu'il préfère à la vie. L'un et l'autre aux deux extrémités de l'échelle gravie par l'espèce, au cours de son évolution de l'animal vers l'homme, sont des êtres d'exception, des réussites extraordinaires. Le pouvoir d'imaginer exorbitant qui permet au héros idéaliste de posséder par avance la réalité qu'il a élue entre toutes est, dans le domaine psychologique, l'équivalent et la transposition exacte de ce même don de réaction physiologique qui dresse invinciblement certains individus d'élite en une attitude d'opposition irréductible à l'encontre de toutes entreprises en vue de les soumettre.

Le héros idéaliste, quand l'événement réalisé nous l'a fait reconnaître, nous apparaît donc parmi l'apothéose des motifs qui l'inspirent. Son héroïsme ne se manifeste plus dans le seul fait de mourir pour une cause, mais dans le pouvoir extraordinaire qu'il posséda réellement de placer une cause au-dessus de sa vie et, par un bond prodigieux du pouvoir d'imaginer, de s'approprier par avance le triomphe de la cause en laquelle il se perpétue et s'engendre dans l'éternité de l'instant.

Ce qui distingue donc le héros du commun des hommes, c'est ce pouvoir idéaliste de réalisation où — fortuitement, — je rencontre la substance de la foi, distincte de la croyance intellectuelle à la vérité, avec son caractère d'acte arbitraire et souverain par où elle oppose le monde subjectif de l'individu au monde objectif du commun des hommes.

§

Cette brève méditation sur la nature de l'héroïsme deviendrait un livre immense, si je devais l'illustrer par l'évocation des exemples qui se pressent dans les mémoires.

Livre monumental, cathédrale d'un style sublime qu'il appartiendrait à un historien de génie de dresser à l'extrémité de notre âge, rivale du temple élevé par Plutarque aux grands hommes et que hanterait la pensée frémissante de Carlyle.

Contraint par les limites de mon entreprise, je ne citerai aucun des héros de la guerre, dans la crainte que les noms qui trouveraient place en cet espace trop resserré ne fissent tort à tous ceux dont il me faudrait omettre la mémoire. Et je m'en tiendrai, pour enfermer cette glose en quelques linéaments concrets, à ce cas anonyme où éclate en des documents que j'ai sous les yeux, avec la préméditation fervente de son acte, cette joie surabondante qui y est attachée par le héros et dont ici la fortune a comblé la mesure. Et c'est la brève aventure d'un adolescent qui, hanté par l'amour de la gloire, par l'amour de la patrie et par l'amour divin, a résolu, dès l'enfance, de faire à ce triple amour le don de sa vie. Refusé quand il veut devancer l'appel par plusieurs conseils de révision, il trouve dans l'ardeur de son désir une force assez extraordinaire pour contraindre sa mère à intervenir auprès de ses juges et arracher à l'incertitude de leur diagnostic la décision qui va lui permettre de se battre. Après une période de préparation très courte, durant laquelle il conquiert le grade militaire auquel ses études le destinaient, le voici en première ligne. L'attaque est imminente. Elle se déclanche ; il est tué dès le premier combat d'un éclat d'obus au front. Or, si l'on s'en rapporte aux souvenirs des siens que confirment les lettres à sa mère, les propos de ses camarades et de ses chefs et des extraits de son carnet de route, il semble, loin qu'il ait été frappé par un hasard funeste, que les choses se soient au contraire passées comme s'il eût asservi la Destinée à son désir. Sept mois avant le dénouement, il note en effet dans son cahier de route, le 1er janvier 1918 : « Jamais je n'ai envisagé mon avenir avec autant de confiance. Au seuil de cette nouvelle année j'éprouve un sentiment de

calme absolu et j'accepte volontiers tous les sacrifices qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. Mon plus cher désir est d'aller au front et d'y trouver la mort glorieuse que j'ai toujours désirée » ; et, confirmant le caractère obsédant de l'idée, il évoque son rêve d'enfant « de tomber sur un champ de bataille, face à l'ennemi, frappé par une mort acceptée et même attendue ». Et deux mois avant la réalisation de son vœu : « Enfin je touche au but dont trois années d'effort m'avaient si lentement rapproché. Je ne sais si je mourrai bientôt, mais je donnerai ma vie avec un extrême bonheur pour la France que nous défendons. » *Avec un extrême bonheur*, c'est ce trait caractéristique que j'avais à cœur de mettre en évidence, parce qu'il constitue cette justification de l'héroïsme sous un jour purement humain et d'un point de vue de physicien, telle que je me suis proposé de la produire ici. Telle aussi que l'a réalisée M. Pierre Lièvre dans son *Iphigénie*, inclinant le thème ancien, par le rajeunissement du symbole, à signifier la réalité immédiate de la guerre sous son aspect le plus poignant, l'héroïsme de tous ces jeunes hommes, créant au-dessus de toutes les joies de la vie, à l'âge où elles se font sentir avec le plus de force, une joie supérieure de mourir qu'ils convoitent. Elle est tout entière, cette doctrine de la joie héroïque, dans le dialogue de la petite Iphigénie avec son père, qui la voue à la mort et lui propose d'être, par le sacrifice volontaire de sa vie, l'instrument de la victoire des Grecs. Clytemnestre fait éclater la révolte indignée de l'amour maternel, Achille les emportements de sa colère. Agamemnon peut-être doute de sa cause. Mais la petite Iphigénie interroge. « Est-ce en vue de la guerre que vous voulez me sacrifier, mon père ? » « C'est au prix de ton sang, répond Agamemnon, que les Dieux nous promettent la victoire. » « Ah ! que ne le disiez-vous ! que ne le disiez-vous, cher père ! Pourquoi m'avez-vous laissée tout ce long temps dans une si douloureuse incertitude ? Mais si vous m'aviez dit que je pouvais participer à votre victoire, pensez-vous que je me

serais dérobée à cet honneur? » « Cette guerre, cette victoire, c'est toi qui nous la donnes, c'est toi qui triompheras. » — « Jamais je n'aurais songé à souhaiter une vie aussi belle que la mort que vous m'offrez là. Jamais je n'osais penser qu'un pareil destin fût réservé à l'enfant que je suis... Sans attendre davantage, mon père, prenez-moi, je me donne, je me donne à votre œuvre, je m'y livre. Il me tarde d'en mourir, avec transport, joyeusement, dans l'ivresse. Menez-moi vers les autels. C'est en dansant de joie que vous me verrez courir au sacrifice (1). »

Et telle est la logique de l'héroïsme, se justifiant, sous le jour du plus sublime égoïsme, par le pouvoir dévolu au héros de créer à son usage une forme supérieure du bonheur et de la posséder. A l'homme intelligent qui, en termes de petite raison, déclare : Que me servira d'avoir gagné ma cause si je ne suis plus au monde pour jouir de mon triomphe? et qui énumère les jouissances de la vie qu'il perdra et qu'il veut conserver, le héros, avec l'ardeur joyeuse de la jeune Grecque, avec la félicité de l'adolescent de France dont la voix anonyme enfle celle d'une pléiade de morts glorieux, le héros oppose la réalité d'une espèce supérieure et la magnificence d'un privilège. La volupté n'est pas dans les choses, mais dans le pouvoir d'éprouver de la joie à l'occasion des choses ; et le héros possède ce pouvoir à un degré que l'homme ordinaire ne peut concevoir. Tel est son privilège : un pouvoir d'imaginer parvenu à sa plénitude, mué en un don prodigieux d'anticiper la réalité par l'image, par où celui qui le détient, devenu maître de l'Espace et de la Durée, possède à tout moment le monde dans sa pensée. Par ce don d'imaginer, le héros s'apparente à la lignée des artistes, mais il apparaît à la cime et au terme de leur lignée, comme l'ultime consécration de leur effort. Tandis que le sculpteur, le peintre, le musicien et jusqu'au poète, empruntent encore au monde extérieur pour réaliser

(1) Pierre Lièvre : *Iphigénie ou le sacrifice d'Agamemnon*, « La Revue de Hollande » de janvier et février 1917.

l'image dans l'œuvre d'art, le héros la réalise dans la substance de sa propre énergie. Il accomplit l'acte définitif par lequel un être détache le monde des images du monde des réalités et d'un geste créateur donne le pas au monde qu'il porte dans sa pensée sur le monde extérieur.

JULES DE GAULTIER.

LA MUTINERIE DE CŒUVRES

—

I

Pourquoi une pomme tombe-t-elle quand elle est mûre ? Est-ce son poids qui l'entraîne ? Est-ce la queue du fruit qui meurt ? Est-ce le soleil qui la dessèche ? Est-ce le vent qui la détache, ou bien est-ce tout simplement que le gamin qui est au pied de l'arbre a une envie démesurée de la manger ?

TOLSTOÏ.

La Somme avait remplacé Verdun, le Chemin des Dames remplaça la Somme. A nouveau rassemblés, les soldats se précipitèrent, et il en succomba un grand nombre sans victoire. Bataillons, régiments, divisions disparaissaient tour à tour dans cette immense entreprise où la chair se hérissait non pour tuer mais pour conserver la vie. O fantassin pygmée livré à l'artilleur titan ! Quelle sombre destinée venais-tu accomplir, quand les engins crevaient les voûtes centenaires, effondrant des blocs épais comme des maisons ! On voyait la terre jaillir sous tes pas avec une violence indignée, comme pour te maudire, ô martyrisé.

Loin à l'arrière, sur les campagnes délaissées, régnait un grondement continuel, comparable à l'écroulement d'un monde. Une gravité inquiétante pesait sur les troupes formées en colonnes, montantes et descendantes. Celles qui descendaient n'étaient plus connaissables, celles qui montaient ne posaient aucune question. Elles échangeaient des regards involontaires, pleins d'une égale pitié.

Le soleil de mai, obscurci de lourds nuages d'un bleu de plomb, riait avec intermittence. Personne ne remarquait la

beauté de ses jeux de lumière, variés à profusion, qui tantôt se voilaient et semblaient s'éloigner à l'infini, tantôt déchiraient les nuées, faisaient surgir une crête verdoyante, détachaient un lointain, révélaient un village. Puis tout se replongeait dans l'ombre, et la campagne ruisselait sous une rafale de pluie.

Insensibles à la pluie, insensibles au soleil, ils s'avançaient fébrilement. De temps à autre s'élevaient des voix rudes que nul ne semblait entendre, mais qui poignaient le cœur :

— Depuis le seize avril on a la brasse coupée.

— Seize avril ! Les coloniaux tombaient par rangées comme des palissades.

— Le voilà venu, le troisième printemps !

— La dernière offensive !

— Y a vingt et un mois qu'on l'a faite en Champagne !

— On sera tous tués avant la fin.

L'atmosphère était morne, les végétations humides transpiraient d'étouffement. Les moissons mûrissaient.

Ils traversaient des bois remplis de troupes affairées dont les campements révélaient l'infortune et la précipitation. L'alignement désordonné des voitures, les chevaux et les mulets rongeant l'écorce des arbres, les toiles de tente aux vives couleurs, les tables faites de branches croisées où gisaient des quartiers de viande saignante, noire de mouches, les foyers des cuisines à l'entrée des cavernes, les chemises et les effets jetés çà et là, tout donnait à croire que le monde retournait à la vie barbare. Les arbres élevés aux troncs lisses comme des colonnes et teintés de vert et de rouge sombre, encadraient avec art ces scènes animées qu'éclairait une lumière inégale filtrée par ce feuillage. Mais on ne voyait aucune femme parmi cette multitude d'hommes jeunes ; et leurs journées s'achevaient loin du sourire d'aucun enfant.

Barbarie moderne froidement organisée pour détruire. Les canons dressaient vers le ciel leurs gueules camouflées.

Chaque buisson cachait un dépôt d'obus. Des mastodontes d'acier ronflaient sous les branchages.

Détournant de ce spectacle leurs yeux brûlés de sueur, et pour la millième fois secouant leurs épaules coupées par les courroies du sac, les fantassins regardaient les corbeaux dont le vol lourd accompagnait leur marche.

— Gaffe-les, disait Simon, gaffe ces charognes qui viennent pour nous becqueter.

Les anciens prononçaient de ces mauvaises paroles que les jeunes écoutaient en frémissant. Ils s'efforçaient d'être crânes. Ils y parvenaient. Mais ils n'osaient pas répondre à leurs aînés.

Douze mois plus tôt, beaucoup d'entre ceux-là, exhumés des tranchées profondes de la Lorraine, parcouraient l'arrière-front d'un pas débonnaire, bien qu'ils redoutassent secrètement de partir pour Verdun, ce qui était vrai. Alors ils savaient tromper de plaisante manière la longueur de l'étape, les villages leur faisaient fête, les jeunes filles excitaient leur verve en répondant sans fausse pudeur à leurs gauloiseries, et ils devinaient encore quelquefois le chemin de la cave rien qu'en regardant les mamans dans les yeux. Alors chaque escouade s'enorgueillissait d'un gai poilu, le nommé Filochard à la langue fleurie ; le nommé Gaudemèche, toujours d'attaque ; Blaise le passionné ou Mangematin, tireur au flanc...

Il avait passé, le temps des gais poilus...

Sans doute riaient-ils encore aujourd'hui sur un coup de pinard, tant l'humeur de la race est bonne. Rire jaune, rire grimaçant. Une boule d'amertume paralysait leur gorge. La fatigue, qui n'avait plus de prise sur les muscles, gagnait la matière nerveuse. Ils s'approchaient du champ d'honneur et chacun penchait le front vers la terre, comme s'il eût porté sur son dos la pierre de son tombeau.

Incessamment revenaient les mêmes lamentations :

— Dire qu'il faut remonter là-haut avant les Américains !

— Les Américains! Hé! face de gourde! Tu voirras leur blair dans ta carrée, avec ta flouse!

— Et les Anglais! Depuis le temps qu'is allongent leur front, is sont pas encore à Saint Quentin.

— Dans cent-sept ans, qu'is y seront, mon vieux.

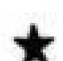
— Et qu'est-ce que tu penses du rouleau compresseur russe, avec cette révolution?

— Je pense que ça finira quand c'est qu'y aura pus que les riches pour faire la guerre.

— Signé : Cadorna.

Tandis que les nuages désagrégés par les vents s'en allaient en lambeaux, les giboulées se succédaient, tantôt opaques, tantôt transparentes, tour à tour hostiles ou favorables aux amusements du soleil. Un somptueux arc-en-ciel apparut et s'évanouit vers le nord sans émouvoir le grand Gervais lui-même, homme prompt à la joie et si bien tourné d'ordinaire, qu'il disait que la nature se mettait à rire partout où il passait.

La pluie avait lavé les casques et les capotes, les mains et les figures ; la conviction de marcher vers un sacrifice inutile avait, depuis un mois, anéanti leur reste de courage quand ils arrivèrent à Cœuvres.



Comme d'habitude ils burent l'eau de la soupe et mangèrent la corde de la viande, sans joie, debout et refroidis dans leurs capotes mouillées. Comme tous les jours ils se couchèrent au hasard. Beaucoup préféraient la planche nue aux débris de paille grouillant de vermine. Ils étaient jeunes. Le lendemain, à la nouvelle qu'on restait sur place, la joie se répandit sur les visages et l'envoûtement de la mort s'enfuit comme un chien battu. A nouveau recommencèrent les manœuvres et les marches et les longues parties de football. Ils avaient besoin de violence pour oublier leur âme. Gervais, qui avait reçu de l'argent, vécut entouré d'amis. On glorifia sans mesure le seigneur Pinard, dieu incontestable des Armées.

En ce temps-là on pouvait lire sur les journaux que les grèves se multipliaient; que les socialistes s'agitaient pour mettre fin à la guerre; que les Américains se préparaient à nous soutenir de quelques divisions; que les Italiens venaient de remporter une très grande victoire, décisive pour l'issue prochaine de la guerre ; qu'un magnifique renouveau de discipline animait l'armée russe républicaine... Autant d'occasions de moquerie autour des gamelles d'escouade. Ces hommes n'avaient plus la foi. Qui ne se souvient de leurs lettres de mai-juin 1917 ?

Simon le bilieux répétait souvent comme une complainte :

— Ils vont nous rendre enragés.

Parfois il ajoutait :

— Je ne sais ce qui me retient de leur jeter ma révolte à la figure comme un paquet de boue. Gouvernement de malheur! Oui,c'est le conseil de guerre, le poteau, les travaux publics. Mais dites-moi s'il existe un pareil bagne?

— Là, là, répondait le père Placide, penses-tu que tu peux survivre, penses-tu à la vie d'hier, à celle de demain?

— Ma vie d'hier fut pavée de souffrances, l'autre est improbable. Elles n'ont pas de quoi me retenir.

— Cependant ta situation était belle.

— Je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère.

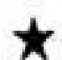
— Je sais que tu as une gentille femme.

— Sa famille l'a chassée quand elle m'a suivi. Ah! la vie! s'écriait-il, la vie? une danse macabre. Jouir est une illusion ; comment changer le mal de vivre en bien? où trouver le repos? La société n'est bonne que pour les puissants. Une balle au cœur, voilà la vérité.

Quand il parlait de la sorte, son teint jaune s'animait,ses yeux brillaient étrangement. A sa maigreur maladive, aux mille petites rides qui se mouvaient sur son visage on voyait que cet homme jeune était vieux. Un esprit énergique habitait son corps chétif, une âme lucide et désolée. On l'écoutait en silence. Il imposait une sorte de respect.

Claude Lunant, de plus en plus taciturne, ne cessait

de reporter sa pensée vers son jeune frère, tué naguère, près d'Hurtebise, par un obus français ; je ne puis dire ce qu'il éprouvait en se représentant les circonstances de la mort de Louis telles que les révélaient ses dernières lettres et celles de ses amis. Quelques jours avant l'attaque, proposé pour suivre les cours de l'école de Saint Cyr, Louis Lunant avait refusé en donnant ces motifs : dégoût du métier des armes, impossibilité de conscience de quitter ses hommes la veille d'une bataille, juste crainte d'être pris pour lâche. Claude Lunant vivait comme un somnambule. Il ne donnait aucun sujet de plainte, car il pensait à sa famille. Mais il bouillait de haine contre son destin. Des deux voix qui si longtemps avaient dialogué dans son âme, l'une était morte avec son frère. L'idéale marraine des tranchées de Neuviller était rentrée dans le néant.



Cependant les indices du départ se renouvelaient engendrant les plaintes et les craintes, les durs silences, l'abattement, quand tout à coup des bruits de révolte se répandirent sans qu'on pût savoir d'où ils venaient. On avait vu, prétendait-on, des postes de mitrailleurs de cavalerie, s'installer dans les carrefours, veillant au salut de l'ordre. On vit, dans la plus grande rue du village, passer de longues files de camions pleins de soldats hurlant, déséquipés :

— A bas la guerre! Faites comme nous ! Tout le...corps a refusé de marcher! On n'en veut plus! Faites comme nous, la guerre finira demain !

D'autres chantaient des chants révolutionnaires, lançaient de petits papiers d'invitation et, suspendant leurs chants, s'écriaient, en agitant leurs mains derrière le dos :

— On les a comme ça, à la retourne. A bas l'armée! Quittez vos fusils ! A mort les gouvernants! Mort aux vaches ! La mort ou la liberté! Suivez-nous, nos frères!

Parmi ces révoltés se trouvaient des officiers. Le défilé dura tout un matin.

A ce spectacle les hommes s'échelonnent le long de la route, ils ouvrent de grands yeux, ils s'interrogent, ils s'interpellent et ils restent là, les mains dans les poches, excités et silencieux. Ce fut ce jour-là que la révolte entra.

Elle se répandit promptement dans les granges, dans les vergers, vers les cuisines, elle étonna les hommes simples et ils l'écoutèrent, parce qu'elle les vengeait de longues et vaines souffrances. Elle délia les langues disciplinées. On vit quelques gradés l'accueillir, eux aussi, comme une délivrance.

— Ce serait bien bête de marcher maintenant, dit un lieutenant, le seul, d'ailleurs qui ait parlé devant la troupe.

— Et comment! répondirent alors des soldats habituellement soumis, avares de vaines paroles.

— Moi! le premier qui marche, s'écriait farouchement un grand diable trois fois décoré, frappant du pied et soulignant ses dires de gestes expressifs, le premier qui marche à partir d'aujourd'hui, je lui fous un coup de fusil.

A quoi d'autres répondaient :

— Nous voulons bien retourner dans les tranchées à cause de ceux qui attendent la relève, mais jamais plus pour attaquer. D'abord il paraît que la moitié des cadres reste en bas le jour de l'attaque, tant on prévoit de lourdes pertes. Dans les grandes villes, ils ont tué des femmes, la mienne me l'a écrit.

— Mais, triple essence de brutes, proférait un petit mitrailleur à la joue balafrée, y'a pu qu'les ballots qui sont sul'front. On veut tuer le peuple parce qu'on le craint.

Ainsi se justifiaient-ils d'avance, tout en s'excitant, mais nul ne bougeait, craignant d'être abandonné :

— Y a trop de lâcheurs, mon pote. Is s'planqueront et on sera faits.

— C'est ça qui me laisse froid, par exemple, criait le petit mitrailleur à la joue balafrée. Pige-moi : si on monte à l'assaut du fort (1), y en aura la moitié de tués; si on refuse,

(1) La Malmaison.

y en aura peut-ète quinze de fusillés. J'aime mieux mourir pour une cause juste.

La colère qui enflammait son visage difforme le rendait effrayant à voir, barbu d'une joue, épilé de l'autre par une cicatrice violette, avec des yeux étincelants.

★

Trois jours plus tard vint l'ordre du départ. En même temps fut distribué le prêt, et ceux qui s'étaient ruinés à force de boire recommencèrent de boire. On devait se mettre en route à minuit. Bientôt vint l'ordre de passer une revue en tenue d'assaut. En même temps arrivèrent les journaux : M. Ribot refusait aux socialistes d'aller à Stockholm. Pour un certain nombre ce fut le coup de grâce.

A l'heure de la soupe, Tavin Debarque, caporal des téléphonistes, dit à Claude Lunant :

— C'est à toi d'aller à la corvée de soupe. Te voilà volontaire d'office.

Perdu dans ses pensées, Claude s'empara de grandes gamelles, les nettoya avec de l'eau, du sable et des orties, et s'en alla machinalement.

A son retour il dit :

— J'ignore ce qui va se passer, mais c'est le chambard dans les cantonnements. Les poilus refusent de se mettre en tenue.

— Et après ? répliqua Simon, on dirait, à voir ta pomme, que ça t'étonne et que ça te gêne.

Claude Lunant ne sut que répondre. Il distribua la soupe.

— Ça devait arriver, prononça doucement le père Placide.

— N'est-ce pas, madame? dit Jean.

— Ah ! répondit cette femme, qui menait à grand'peine une brouette de linge mouillé, si vous aviez vu les coloniaux après la dernière offensive, c'était bien autre chose.

Là-dessus Claude Lunant :

— J'ai rencontré un ancien de ma compagnie, un socialiste militant. Je ne l'avais pas revu depuis longtemps, il est agent de liaison au 2e. Il revenait du village les yeux agrandis d'extase, tandis que deux ou trois autres criaient par derrière lui : « C'est fini, c'est fini ! On n'en veut plus! A mort les buveurs de sang ! » On aurait dit un apôtre le jour du martyre ou du triomphe.

Ce fut un concert d'exclamations :

— Mais tu déménages, mais tu piétines, mais t'es dingo! Ouais! un apôtre? Un saoulon, voilà.

— Non, fit Claude, il ne boit jamais. C'est pourquoi il m'a impressionné. Je me souviens, il prétendait déjà, il y a deux ans, que cette guerre « serait l'avènement du peuple», que le prolétariat « tuerait la guerre en supprimant l'armée».

— Tant mieux, buvons ! s'écria le grand Gervais. Mon assiette sent la vieille chaussette.

— Il y a trop longtemps que les femmes pleurent, dit le père Placide en s'arrêtant de boire.

Bernard ajouta avec conviction :

— C'est tellement facile à comprendre ! Je défie à un patriote quelconque, mettons Henry Bordeaux, Maurice Barrès ou Gabriel Hanotaux, de venir à vingt-cinq ans pour deux ans comme simple poilu, même télé ou brancardier de bataillon, sans qu'il veuille s'enfuir, bien plus, sans qu'il devienne antipatriote et antimilitariste pour le reste de ses jours.

Or, voici que le vent du soir courut comme une vague brûlante vomie par une fournaise et l'on entendit s'élever de vastes rumeurs dans le vallon endormi au sein du crépuscule.

— Les voilà ! s'écria Simon en se levant.

Mais Tavin Debarque :

— Je vous défends d'aller voir. Nous allons tous rentrer. On ne sait pas ce qui peut arriver. Rentrons au grenier, nous tirerons l'échelle.

Les clameurs s'amplifiaient, grandissaient en s'appro-

chant, elles se multipliaient, elles emplissaient le village, réveillant les échos lointains des bois. Au milieu des cris et des sifflets monta le chant de l'*Internationale*. Les voix devinrent graves et solennelles et firent frissonner les cœurs dans tout le village, comme une menace. Il y avait là plus de quinze cents soldats du même régiment. Leur violence étonnait les plus timides cachés dans les fenils, mais leur audace les comblait d'aise. En vérité ce n'étaient plus des soldats, ce n'étaient plus de ces troupiers obéissants et grognons, héroïques sous le feu, alors détestant l'adversaire, qui, par leur silence, permirent aux gazetiers d'en faire des demi-dieux ; mais une masse ouvrière aux éléments mêlés, une foule enivrée de vin et de souffrance et refusant de servir. Ils voulaient arrêter la guerre « parce qu'ils mouraient tous sans résultat ». Ils n'avaient plus foi en la victoire. C'était alors une quasi-certitude d'un bout du front à l'autre.

A leurs officiers mortifiés qui tentaient de les retenir un des plus exaltés répondait :

— Oui, vous êtes aujourd'hui lieutenant de vache. Demain je serai capitaine de la révolution.

A l'excellent officier, regardé de tous comme un ami, qui leur disait : « Faites-le au moins pour moi, ne vous en allez pas. »

— Pour vous, ce serait oui, répondait une voix dure au nom d'une compagnie, mais à cause de ça, — et le soldat touchait du doigt le képi de l'officier, — non ! rugissait-il. Et, quand ceux-là, — en montrant l'église, — et quand ceux-là, — en montrant la villa où logeait le colonel, — y viendront avec nous autres, nous y retournerons, mais pas avant !

— Que faites-vous ? criaient les plus excités à ceux qui restaient dans les cantonnements, il faut nous suivre, on supprime les lâches, ce soir. Allez, équipez-vous, on se rassemble dans les bois, les régiments voisins font comme nous, à cette heure, on va les retrouver. Equipez-vous, allez et dépêchez.

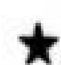
Ils accompagnent leurs paroles de gestes menaçants. Le vin les aveugle, leur nombre les égare. Ils profèrent des imprécations. Quelques-uns, brandissant leur fusil, baïonnette au canon, tirent des balles en l'air. Les têtes se dressaient au-dessus les unes des autres. La haine convulsait ces têtes hurlantes, transpirant de fureur, sauvagement illuminées par l'espoir d'en finir avec la servitude.

— Arrachons nos croix de guerre! — nos plaques de bicyclette! A bas l'armée! A bas Ribot! A mort les gouvernements! A mort les généraux! A mort les buveurs de sang!

Du fond d'une ruelle obscure discourait une voix cultivée :

— Ouvrez vos oreilles, condamnés à mort, écoutez, moutons, sauvez-vous des bergers, outils de mort, bêtes à tuer! Echappe-toi, échappe-toi, chair à canon! Quel que soit ton maître, il s'engraisse à cette heure, acharné à jouir et à se nourrir de toi. Tu reviendras te casser le nez devant les barreaux de leurs palais.

Des groupes frénétiques entraînaient des voiturettes de mitrailleuses, d'autres entraient dans les granges et les visitaient l'arme à la main. Il fallait sortir. Des balles sifflaient au ras des toits.



— Ils sont complètement fous, disait Tavin Debarque.

Les téléphonistes, vautrés sur leurs maigres paillasses, commentaient non sans émotion cet incroyable événement. Tavin Debarque avait retiré l'échelle. Il ne parvenait pas à faire taire le grand Gervais, qui répétait par amusement:

— Je souhaite qu'ils nous trouvent pour voir. — Il est infiniment admirable que la guirlande d'échalotes qui me pend sur le nez depuis quinze jours demeure respectée de vous, ô mes frères humains. — Mais je souhaite qu'ils nous trouvent, pour voir.

— Moi, dit enfin Simon, je le souhaite pour qu'ils nous emmènent.

— Ils sont complètement fous, répétait Tavin Debarque.

— Oui, fit Placide, c'était fatal : voilà trois ans qu'on se moque de nous comme jamais ça ne s'est vu, je pense, depuis que le monde est monde. Il y a des centaines de mille de morts en trop.

— Tu peux dire un million, affirma Jean.

— Et nous restons là comme des andouilles, s'écria Simon. Et nous leur donnons tous raison ! Lâches que nous sommes !

— Oui, nous sommes des lâches.

Se levant, il hurla :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

Personne ne répondit.

— Je pars, s'écria-t-il.

— Tu peux, répliqua Tavin. Tiens, voici l'échelle.

— Qui vient avec moi ?

A ces mots succéda un silence pesant.

— Pense à ta femme, Simon, dit enfin Placide.

— Ma femme ? Elle m'approuverait.

Derechef le silence régna dans ce puant grenier. Les mutins s'en allaient à l'autre extrémité du village en chantant l'*Internationale*.

Simon ajouta d'une voix hargneuse :

— C'est à cause de mon gosse que je reste.

Il sacra et jura longtemps, puis se recoucha, sans que personne ouvrît la bouche, ni pour l'approuver, ni pour le blâmer. Déjà l'émeute n'était plus qu'une confuse rumeur mourant dans l'éloignement. Les pas d'un homme qui rentrait résonnèrent dans la rue déserte. Le grondement des canons reconquit le ciel nocturne. Plus d'un s'en étonna en soi-même, comme s'il eût pu croire un instant que la guerre était finie.

Quand vint l'heure fixée pour le départ, une cinquantaine d'hommes, restes d'un bataillon, se rassemblèrent timidement autour de leurs officiers et se mirent en route dans la nuit, furtifs et silencieux, semblables à des coupables.

Au lever du jour, la petite troupe s'avançait du côté de Soissons, suivie de ses voitures, dont la file s'allongeait si démesurément que le bataillon semblait revenir d'un affreux désastre. On n'entendait, dans l'aube tranquille et sonore, que le grincement des essieux et les voix brèves des conducteurs. Et beaucoup de ceux qui s'en allaient ainsi d'un pas lourd d'insomnie pensaient : nous n'avons pas pu faire autrement. Ils pensaient encore : tant mieux, le régiment ne participera pas à l'offensive.

De la fraîche vallée où sommeille l'Aisne bourbeuse s'élevaient des vapeurs teintées de rose par les feux obliques du matin. Les collines reconquises profilaient leurs crêtes lumineuses, désertes et salies par endroits de ruines charbonneuses. Au delà c'était la guerre continue. Son grondement assoupi se révélait à peine. Tout le long de la route bordée d'arbres encore douloureux d'anciennes mutilations les mauvaises tranchées du premier hiver, qui servaient de retraite aux rats mangeurs de débris humains, achevaient de disparaître sous l'amoncellement des herbes.



Les mutins s'étaient retirés dans les bois. Ils s'y organisèrent aussitôt en république démocratique sur le pied de guerre. N'ayant plus de chefs, ils s'en choisirent par élection ; rarement élus se montrèrent plus attentifs au désir de la majorité sans chercher à la surprendre, plus impatients de lui obéir sans en tirer profit, en un mot plus corrects, plus dignes de leur mandat. Ces hommes avaient la foi. Une discipline rigoureuse, librement consentie, devait assurer la solidarité de leur rebellion, modérer les violents, prévenir toute défaillance. Mais quant à cela il n'en fut rien, car on en vit revenir plus de moitié. Leur service de garde était celui d'un cantonnement d'alerte. Les sentinelles veillaient comme en première ligne, la veille d'une attaque allemande.

Ils restèrent là quatre jours, dormant sans abri, buvant

l'eau abhorrée, se nourrissant avec une sobriété spartiate de pain et de singe, de fayots et de soupe d'orties. Au quatrième jour, le vote décida qu'il fallait se rendre.

Quand ils sortirent du bois, au nombre de quatre cents, ils étaient tous parfaitement propres, cirés et astiqués. Et chose qu'on ne vit probablement jamais durant la guerre, ces quatre cents hommes s'étaient lavés et rasés à la même heure.

La reddition s'accomplit en silence. Ils étaient rassemblés en colonnes par quatre, par compagnies, dans un ordre impressionnant.

Les témoins racontèrent plus tard qu'on éprouvait un profond sentiment de pitié en voyant s'avancer si solennellement ce triste et lent cortège où pleuraient tant d'honnêtes soldats.

II

> L'appareil dont il était environné lui faisait concevoir une haute idée de la justice. Pénétré de respect, submergé d'épouvante, il était prêt à s'en rapporter aux juges sur sa propre culpabilité.
>
> ANATOLE FRANCE.

Le régiment, reformé en hâte, prit secteur entre Laffaux et Filain, mais l'attaque ne se fit pas. Avec le jeune Bernard, sous les ordres de Tavin Debarque, Claude Lunant assurait depuis trente-six heures le service d'un poste téléphonique de deuxième ligne, dans les cavernes de Sancy. Tout à coup Tavin, en écoute à l'appareil, sans dire mot, tira Claude par la manche et lui donna l'écouteur : — Lunant appelé d'office à venir défendre des mutins du régiment accusés d'instigation de rebellion.

— Crime puni de mort, ajouta la voix.

Claude Lunant rejeta l'écouteur comme s'il touchait du feu. Frappant la table d'un violent coup de casque, il cria :

— Jamais, jamais, jamais !

— Claude ! fit simplement Tavin Debarque.

— Cette fois, ce sera non. En toute conscience, non : l'armée se fait juge et partie. On ne pourra pas dire la vérité. Il n'y a pas d'instigateur.

Son caporal l'interrompit.

— C'est ton devoir d'y aller. Il faut.

Tavin Debarque ne tirait pas son autorité de son grade — ses hommes ne l'eussent pas écouté, — mais de son âme.

— Si tu refuses, reprit-il, je te méprise. Ta conscience d'ailleurs, te le reprochera toute ta vie. Vas-y et sauve leurs têtes.

A ces mots Claude pâlit de honte. Il se représente les mutins emprisonnés, appelant des défenseurs. Il met son masque en bandoulière, se couvre de son casque frotté de boue, empile ses effets dans un sac, s'en va séance tenante. Il ne s'inquiète ni de sa barbe hirsute, ni des poux qui vivent dans sa chemise. Telle était sa candeur qu'il jurait d'arracher ces hommes à la mort, tout en accusant leurs chefs, la guerre, la Société.

Ebloui de clarté en sortant de la caverne, il éprouva un voluptueux plaisir. La caresse du soleil l'enveloppa, pénétra sa capote humide, réchauffa ses flancs. Son corps retrouva de l'élasticité, ses regards de l'assurance. Du haut de ces plateaux déserts, tout palpitants de chaleur, on découvrait le vaste horizon de la vallée de l'Aisne, baignée des blondes lumières du soir. Se pouvait-il qu'on songe à la guerre ? Pouvait-on croire à la mort en voyant les nuages si calmes répandus à travers le ciel si profondément pur ?

— Courage, confiance ! Espérons, murmurait-il.

Des obus traversaient l'espace à intervalles réguliers de quelques secondes. Ils allaient tomber sur la gauche, dans le ravin de la Colombe, qui retentissait de leur bruit tonitruant. Claude souriait à la nature. Est-ce que les obus

s'occupent d'un soldat sans armes qui tourne le dos à la bataille?

Au-dessous de lui, les corvées de soupe, disséminées, cheminaient dans les herbages. Elles gravissaient lentement les pentes rapides. On voyait luire, de-ci, de-là, une gamelle neuve; et les boules de pain étaient pareilles à des boules d'or.

Dévalant le long d'une piste étroite, Claude se vit arrêté par une de ces corvées. Les hommes avaient décidé de faire la pose et ils s'étaient assis sur place, n'importe comment.

— Eh bien! le télé, dit l'un d'eux, ça boulonne?

— Pas fort, répondit Claude. Et chez vous?

— Y a beaucoup de changement depuis Cœuvres. Des tas de nouveaux qu'on ne connaît pas.

Assis sur la terre desséchée, dans un grand désordre de tenue, entourés de bidons mouillés, de pains et de gamelles équilibrées tant bien que mal à l'aide de bouts de bois et de cailloux, à cause de l'inclinaison de la pente, ils formaient un groupe pittoresque. Les vestes déboutonnées laissaient voir les poitrines nues. Les cous bronzés ruisselaient d'une sueur crasseuse.

— On vaut bien les mutins, mon vieux! s'exclama un soldat imberbe d'une voix très mécontente.

Une âpre discussion s'éleva sur les résultats de la mutinerie; car les uns estimaient qu'elle avait empêché l'attaque et s'en réjouissaient; les autres, au contraire, dénombraient le petit nombre des batteries et, montrant les terres vides d'hommes et d'ouvrages à perte de vue, affirmaient que personne n'avait jamais songé à l'attaque d'un secteur si difficile, hérissé de telles défenses et si abondamment pourvu d'abris-cavernes, du côté allemand, « qu'y avait de quoi résister pendant cent ans ». Et Claude, poursuivant sa marche, entendit la voix mécontente du jeune soldat :

— Le secteur le plus moche du front, v'là tout ce qu'on a gagné.

A quoi répondit une voix railleuse :

— Pourquoi que tu t'es pas mutiné, puisque t'aimes pas les secteurs moches ?

Ils souffrent, pensa Claude, en s'arrêtant de sourire. Ils souffrent d'une souffrance égale à celle des accusés : tous sont en péril de mort.

★

Après une rapide enquête, l'autorité compétente avait mis, les deux tiers des révoltés dans un camp de prisonniers, qui se trouvait vide, non loin de Soissons, où ils devaient rester pendant deux mois. Elle embarqua pour les colonies un certain nombre des plus irréductibles. Elle en retint trente-deux qu'elle accusait d'instigation.

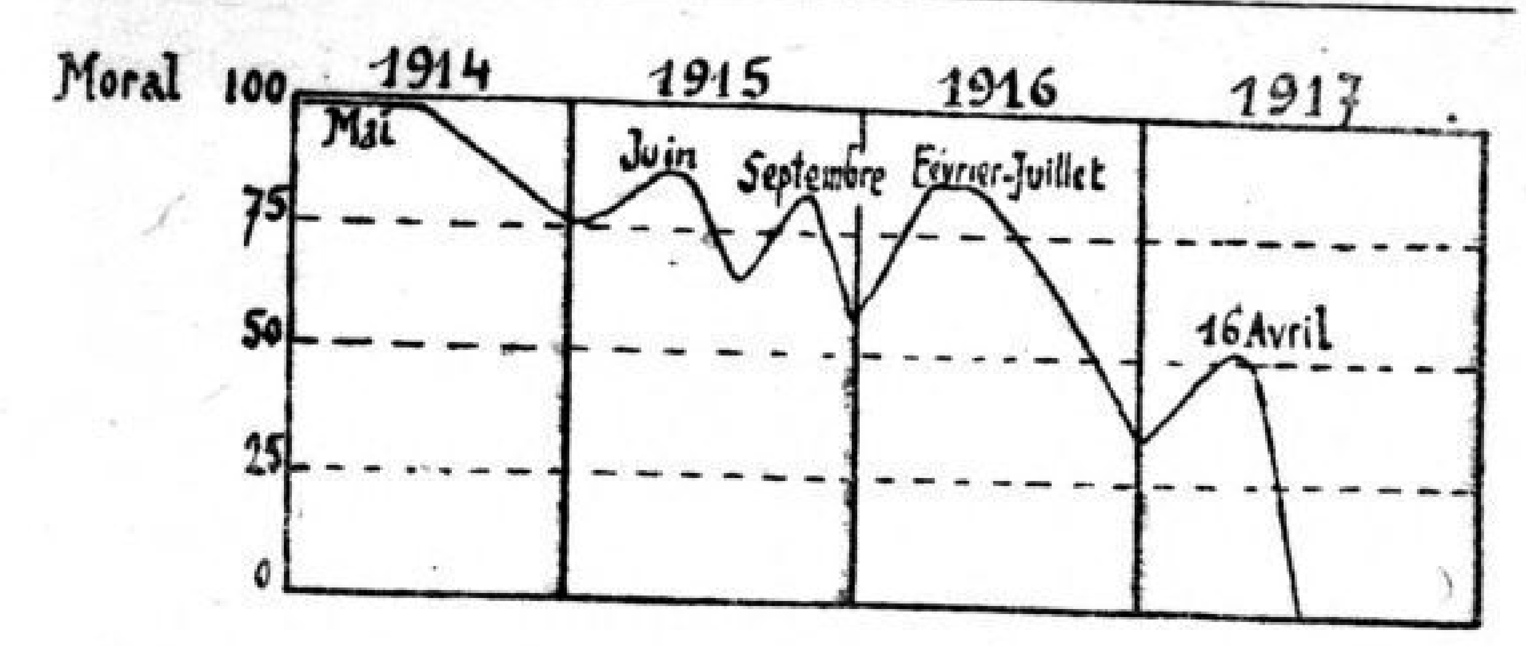
— Crime puni de mort, se répétait Claude en examinant les dossiers vides de preuves. Et il frissonnait.

— Comment, s'écriait-il avec une extrême candeur, comment la justice militaire, qui d'ordinaire rejette toute question d'intention pour mieux s'attacher au fait, ose-t-elle aujourd'hui ne considérer que l'intention ? Alors que voilà bien le fait le plus spontané du monde, brutal comme une explosion, tellement subit et imprévu, même de ses auteurs, qu'on peut infirmer à coup sûr toute instigation, juridiquement parlant. Cela n'existe pas, criait-il en grande irrévérence. Je connais ce régiment depuis son premier jour, il n'avait pas besoin de meneurs. Révoltés, oui. Instigateurs, jamais.

— Vous plaidez, interjeta un jeune lieutenant défenseur en souriant ironiquement.

— Nous nous trouvons, poursuivait Claude, n'écoutant que sa pensée, dans l'obligation de raconter, pour plaire au conseil, par quel enchaînement fatal ce régiment, comme des douzaines d'autres, marchait vers la révolte depuis le premier hiver. Voici comment j'en dresse la courbe.

Il s'appliqua en silence quelques instants et montra ce graphique :



Le lieutenant rapporteur, voyant cela, sourit d'un air bonhomme :

— Allons, monsieur, dit-il, vous n'ignorez pas le caractère exemplaire de ces poursuites.

Greffier, défenseurs, commis, gardaient un silence prudent. Claude Lunant n'était pas sans prévoir qu'on ne pourrait arguer d'aucune raison proprement humaine, mais son cerveau bouillait de la chaleur de son cœur. Il poursuivit en s'adressant à tous avec une conviction pénétrante :

— Plût au ciel que tous leurs maîtres et que tous les Français se soient toujours tenus à la hauteur de leur devoir comme ces hommes faits soldats, jetés et rejetés au feu!

— Ceux-là, dit le commis-greffier, en montrant un dossier du bout de son porte-plume, sont peu intéressants!

— Tous les malheureux sont intéressants.

— Des brutes, pour la plupart. Ils ont mauvais fond.

— Facile à dire, s'écria Claude. Adressez-vous à leurs éducateurs. Faites la somme des promesses illusoires, des exigences, des sacrifices; mettez en regard les résultats. Est-ce donc de leur faute si la guerre se prolonge, si la victoire n'est pas forcée? Ils n'avaient pas ce mauvais fond, que vous dites, avant l'Artois, avant la Champagne, avant Verdun, avant la Somme, avant le sinistre Craonne.

Dieu! pensaient les autres défenseurs, nous redoutons de sa part une plaidoirie incongrue et brutale, préjudiciable à nos clients.

★

Pendant quatre longues journées, le Palais de Justice de Soissons, ville morte, s'emplit d'animation et retentit des ordres donnés au piquet de garde de ce tribunal exceptionnel où les serviteurs comparaissaient devant leurs maîtres, où les professionnels de la guerre avaient à juger leurs auxiliaires pour une faute venue de causes lointaines qui les dépassaient tous.

Les juges se composaient des visages impassibles, sauf le colonel président, qui, fort de son pouvoir discrétionnaire, montra, dès l'abord, qu'il savait tenir l'audience à la manière d'un sabre. Son âpreté fut étonnante. Sa conduite s'inspirait d'une conscience de légionnaire. Pour lui, c'était une affaire classée d'avance : formulaire superflu, débats inacceptables, autant de têtes que d'hommes. Il en avait jugé.

Les trente-deux accusés comparaissaient tous pour la première fois devant la justice. Aussi éprouvèrent-ils une cruelle humiliation de s'asseoir sur les bancs d'une cour d'assises, environnés de gendarmes solennels. Le greffier avait commencé la lecture de l'acte d'accusation. A mesure que leurs noms retentissaient aux oreilles de leurs juges, de leurs défenseurs, de leurs frères de misère venus en curieux, on les voyait changer de figure. Une hébétude livide s'installait dans leurs traits endurcis qui, subitement, vieillissaient. Leurs yeux n'osaient plus regarder, leur cerveau n'osait plus penser. Etait-ce un effet de lumière, une illusion, une réalité poignante ? Les bosses de leurs visages saillaient, les creux et les rides se noircissaient de telle sorte qu'ils en avaient mauvaise façon. A les voir ainsi malheureux et coupables, balbutiant d'avance des excuses et si absolument écrasés, on ne pouvait s'expliquer la violence de leur révolte, ou, l'ayant présente à l'esprit, on demeurait effrayé de la puissance des lois sur ceux qui veulent s'en affranchir. Quelques-uns prétendirent par la suite

que la guerre leur avait inspiré une si grande crainte de la mort qu'il leur fut impossible de l'affronter résolument, comme ils l'eussent fait autrefois pour leurs idées.

Toutefois le premier accusé présenta une défense habile et courageuse. Le président lui-même parut s'en émouvoir. Pressé de questions, refusant d'y répondre, il s'avança vers les juges et s'écria de toute son âme :

— Puisqu'il faut vraiment, puisque c'est nécessaire, puisqu'il faut vraiment que cela se paye par la mort, je m'offre au nom de tous les autres, je me sacrifie pour tous mes camarades !

Lorsqu'un homme, quel qu'il soit, prononce de telles paroles devant ses juges, il s'élève, il s'ennoblit. Sur l'assistance passa un long frémissement, qui reçut asile au fond des cœurs ; et ils en furent troublés comme par un sanglot.

★

A la droite du conseil chamarré de galons et de décorations se tenaient les sept défenseurs, gradés ou simples soldats, dont cinq venaient du régiment. Leur attitude malaisée, leurs uniformes ternis, semblables à ceux des mutins, montraient en l'occurrence combien l'infériorité hiérarchique peut affaiblir les droits de la défense, sinon son bon vouloir. Ils considéraient timidement ceux qu'ils avaient à soutenir, qui les imploraient du regard. Et les uns et les autres s'inquiétaient dans leur âme de l'efficacité de leurs efforts, car ils entendaient le colonel président s'écrier, dès l'interrogatoire, d'une voix exaspérée :

— Avec des salauds de votre espèce, on ne discute pas, on met des mitrailleuses et on tire dans le tas.

Les témoins à charge se voyaient arrêtés dans leur déposition :

— Vous avez eu tort, mon lieutenant, au lieu de discuter j'aurais pris mon revolver et je lui aurais brûlé la gueule.

Les défenseurs se regardaient les uns les autres, sans savoir quoi dire ni quoi faire, honteux de garder le silence.

Enfin ils se concertèrent, et, avant que s'achevât l'audition des témoins, l'un d'eux se leva et lut des conclusions rédigées en bonne forme, signées de tous et deux fois paraphées par Claude Lunant en signe de grave mécontentement. Elles rappelaient les paroles les plus caractéristiques du colonel président, elles estimaient que ces paroles constituaient violation flagrante des règles de droit sur l'attitude d'un président d'audience. Elles en demandaient acte au conseil à toutes fins utiles (1).

A cette lecture, le colonel président, suffoqué de colère et de stupeur, devint blanc comme neige. Pourquoi ces jeunes défenseurs, issus de bonnes familles, élevés dans la tradition, amis de l'ordre et respectueux du pouvoir, éprouvèrent-ils à cette minute, outre la satisfaction de conscience du devoir accompli, une joie profonde de voir blanchir ce chef, une joie révolutionnaire?

Or, le conseil, s'étant levé, se retira. Il revint bientôt apportant un refus de dont acte.

Claude Lunant se croisa les bras et remua longtemps la tête de droite et de gauche, ostensiblement.

— C'est formidable, répétait-il, c'est formidable.

Le président continuait en toute bonne foi :

— Ah ! vous, qui vous êtes révolté en criant plus fort que les autres, je vois que vous portez la croix de guerre. Je vois dans votre dossier que vous étiez, en effet, un brave soldat, deux fois cité.

— Oui, mon colonel.

— Hé bien ! Vous êtes doublement coupable.

Un autre accusé cherchant à s'excuser disait :

— Mon colonel, il y a deux ans que mes deux frères sont tués. Selon mon droit, je voulais m'en aller de ma compagnie. J'ai fait quantité de demandes sans résultat. Ma femme est à l'hôpital. Avec nos neveux, sept enfants sur les bras.

(1) Voir Archives du Conseil de guerre de la 170e division, Juin 1917.

— Quand on a deux frères tués on ne doit plus avoir qu'une pensée : chercher à les venger.

Du fond de la salle au banc de la défense quelque chose d'impondérable passa et fut assez démonstratif. Claude Lunant mesura sans peine l'âge du vieil Horace.

Les accusés baissaient de plus en plus la tête. Les uns comparaissaient à cause de leurs galons de caporaux : les plus élevés en grade répondant toujours des autres. Beaucoup étaient désignés d'office comme meneurs, parce qu'ils avaient été choisis par leurs camarades, *alors qu'ils s'organisaient dans les bois.* D'autres se voyaient accusés d'instigation de révolte parce que, leur ivresse ayant dépassé la moyenne, ils s'étaient montrés plus violents dans leurs gestes. D'autres enfin payaient simplement la rançon de leur mauvaise réputation, sur des notes ainsi conçues : « Sournois, trop intelligent pour se mettre en avant lui-même, a dit en voyant passer les mutins : Nous serons lâches si nous ne les suivons pas. »

Claude Lunant s'irritait et s'affligeait tour à tour de cette accusation :

— Il risque d'être fusillé parce qu'il est sournois et intelligent. Il a mené les autres en les suivant. Rassure-toi, mon ami. C'est impossible qu'on te condamne à mort.

Le deuxième accusé dont il présentait la défense avait crié très fort : « En avant ! en avant ! » On l'avait vu mettre baïonnette au canon et traîner une voiturette de mitrailleuse. Cependant ils étaient quinze à traîner ces voiturettes. Claude Lunant voulait voir les autres. Cet accusé avait tant bu de vin ce jour là, de l'avis de tous, que ses jambes le menaient à peine.

Le troisième client de Claude était désigné par ses chefs comme socialiste. A défaut d'éléments, le commissaire rapporteur produisait une lettre écrite par lui à sa femme, *après son interrogatoire.* Elle contenait cette phrase : « Tant pis ! j'en ai assez, je n'ai rien à défendre, j'ai travaillé en

Allemagne avant a guerre. On y touche de gros salaires. Tu le sais, ma patrie, c'est là où on me paye le mieux. »



Pendant les suspensions d'audience, les défenseurs se voyaient entourés de soldats vêtus avec recherche d'uniformes quelconques et ne portant pas d'écussons bien définis. Ces militaires s'intéressaient grandement aux accusés; ils ne craignaient pas de dire qu'ils réprouvaient la conduite du président. Ils posaient mille questions, à quoi les défenseurs répondaient tantôt évasivement, tantôt avec conviction. Agents de la sûreté, se disaient-ils entre eux, en quel temps vivons-nous ?

— Pour moi, dit Claude à ses camarades, à un moment donné, quand je me souviens des coïncidences curieuses qui ont précédé la mutinerie, surtout ce défilé de camions, cette avalanche de révoltés, ce prêt distribué, cette revue en tenue d'assaut, ce départ à minuit, le jour du refus de Ribot aux socialistes...je me demande si on n'a pas voulu, doutant de son moral et de sa valeur offensive, voir ce que le régiment avait dans le ventre. Tout s'est passé comme si on nous éprouvait. Car enfin...

Là-dessus un lieutenant défenseur affirma qu'avec un autre officier il avait trouvé, parmi les manifestants, un soldat inconnu qui avait montré une carte d'agent de la sûreté (1).

— C'est possible, répondirent les autres défenseurs

— En quel temps vivons-nous? répéta Claude Lunant, en frottant avec sa manche une tache trop visible sur sa veste, car l'uniforme brillant des officiers l'humiliait plus qu'il n'aurait cru. Pourvu qu'on ne ne nous prenne pas nous-mêmes pour des mutins !

Jamais cette existence enchaînée ne l'avait tant assombri,

(1) V. campagne de M. Léon Daudet dans « l'Action Française », juin-juillet 1917. V. aussi Haute-Cour. Affaire Malvy. Dépositions du lieutenant Mariller et du soldat Damiron.

jamais il n'avait prononcé avec plus de ferveur son impossible vœu d'athlète : agrandir, élargir la vie, pouvoir ouvrir les bras.

Tandis que ses camarades épuisaient les éléments de la défense, il retournait sa plaidoirie dans sa tête et voyait s'enfuir les images, s'évanouir ses constructions : comment rassembler tous les arguments, comment exprimer les causes profondes et les secrets motifs, comment triompher d'un châtiment qu'ordonne, pour un jour, la nécessité de l'exemple ? L'indécision contractait ses lèvres, l'impatience perturbait son visage. Il se demandait avec angoisse ce qui allait sortir de sa bouche. Il entendait battre son cœur.

— La parole est au défenseur Lunant.

Il se lève comme dans un songe. Il regarde. Impassibilité. Silence. Il s'agit d'émouvoir. Tout ce que sa raison a décidé de dire s'écroule. Son regard fixe les juges. Il s'empare de leur esprit en leur représentant combien leur tâche est lourde, il fait appel à leur conscience, il s'adresse au juge, mais aussi à l'homme, non à l'officier. N'hésitera-t-il pas à se prononcer pour la mort sur des preuves qui ne sont que des simulacres ?

— Tous révoltés, tous coupables, pas d'instigateurs, pas de condamnation à mort.

S'animant, il détaille l'accusation avec une sèche précision, dédaigneux des formes, martelant son verbe et l'appuyant de gestes brefs et répétés :

— Cette lettre, seul soutien de l'accusation ! Elle fut écrite après l'accusation. Et quand bien même elle daterait d'une huitaine, la retenez-vous comme preuve d'instigation ? estimez-vous que c'est là une preuve, une preuve parfaite, une preuve même suffisante ? En toute conscience, estimez-vous que cet homme mérite la mort ?

En ce qui concerne Orieux, l'énergumène, à chaque témoin j'ai posé la question suivante : Ce soldat est-il capable de mener les autres ? Le premier témoin a répondu : Non ; le deuxième témoin a répondu : Non ; le

dernier témoin a répondu: Non. Je leur ai posé la question suivante: Ce jour-là, en particulier, se trouva-t-il en état de mener les autres? Et vous avez entendu leurs réponses: trois fois non. Or, ces témoins furent cités par l'accusation et on ne relève rien de plus contre cet homme qui a fait comme des centaines d'autres.

On a demandé leurs têtes au nom de la France. Je l'évoque à mon tour, blessée et meurtrie, pleurante et suppliante: celle des veuves, celle des enfants, et aussi la France militaire, et encore la France justicière, qui n'a rien de commun avec la Germanie casquée, précisément parce que c'est la France. Imaginez-vous qu'elle a le triste courage de vouloir qu'ils meurent sous des balles françaises? Sa seule parole, ne l'avez-vous pas entendue ce matin de la bouche de mon camarade Damiron: Pitié, pitié, trois fois pitié pour la grande misère du poilu de France?

Aussitôt le Grand Bathias, soldat défenseur qui avait parlé avant Lunant, recommença de parler. Il implora les juges d'une voix pathétique, haletante, rentrée dans la gorge par l'émotion. Il rappela le courage et l'esprit militaire de ces hommes qui étaient restés soldats jusqu'à la dernière minute de leur révolte, qui demandaient à racheter leur faute en retournant combattre. Il jeta un dernier appel en évoquant les morts, leurs frères, qui ne voulaient pas qu'ils meurent. Et il sembla que la salle était devenue trop étroite pour contenir l'angoisse des âmes.

Les juges restèrent un moment hésitants avant de se lever. Un énorme silence régna, qu'on aurait pu prendre pour un acquittement.

. . . .

Dix-sept accusés furent condamnés à mort, le reste à quinze ans de travaux publics. Sept condamnés à mort avaient tous les juges contre eux.



Les défenseurs se rendirent à la prison pour rassurer

leurs camarades. Celui que Claude Lunant avait espéré sauver en retournant les témoignages était condamné à mort par trois voix contre deux, mêmement celui qu'on disait sournois et intelligent, qui s'était écrié en voyant passé les mutins : Nous serons des lâches si nous ne les suivons pas. »

Le premier s'agitait dans sa cellule. En remerciant Claude avec effusion, il lui demanda s'il croyait qu'on les fusillerait.

— Tu ne seras certainement pas du nombre, affirma-t-il.

— Si j'en étais sûr, reprit le condamné, je me tuerais cette nuit à cause de mon père.

L'autre condamné pleurait ; il venait d'écrire sur le mur barbouillé :

« Il n'y a pas de justice en France, nous ne sommes pas des criminels. »

— Non, dit Claude. Mon pauvre ami, aie confiance.

Devant cette navrante manifestation il fut saisi d'une émotion étrange.

★

Le lendemain, les défenseurs ayant rédigé les recours en grâce, se présentèrent devant le colonel président. Il avait voté trente-deux fois la mort. Il continua d'obéir à sa conscience en leur fermant la porte au nez.

Claude Lunant se félicitait de ce que ses deux condamnés avaient deux juges pour eux. Il se présentait avec confiance. En les voyant feuilleter les recours en grâce d'un air affable et familier :

« C'est celui-là, pensait-il, qui fut touché de bonté. Non ! Tiens, il ne s'arrête pas. Alors, c'est le suivant, alors c'est le troisième. Non ! Pour le coup, le dernier signera certainement. » Mais le dernier juge signa plusieurs recours sans s'arrêter aux siens.

Claude Lunant entra en stupeur parce qu'il continuait

d'être jeune et candide. Reprenant ses recours en grâce, il marqua le signe de renvoi après ces mots : Condamnés à mort; et, dans la marge, en très gros caractères, il nota : Par trois voix contre deux.

Ce faisant, il dit à haute voix :

— Où sont passés les deux bons juges d'hier ? Infortunée justice !

. . . .

Quand les dossiers revinrent de Paris, ils portaient la grâce de tous, sauf un. Et ce n'était pas ce fier accusé qui s'offrait à payer pour tous. Ce n'était pas non plus l'un de ceux qu'avait défendus Lunant. Cet homme n'était pas plus coupable qu'une centaine d'autres, mais il n'avait pas de famille pour le pleurer.

Il refusa, au moment suprême, d'avoir les yeux bandés.

— Je n'ai jamais reculé devant la mort, dit-il. Allez-y.

Sur la croix nue qui marquait sa tombe, ses amis sont venus un soir, et, retenant leurs larmes, ils ont gravé d'une main ferme :

MORT EN BRAVE.

J. JOLINON.

POÉSIES

—

A Henri de Régnier.

VENT D'AUTOMNE...

Vent d'automne entouré d'hirondelles, quels signes
Traces-tu mollement sûr ces jardins brûlés?...
La mer s'épluche au loin, vague à vague, et désigne
Sa plus blanche mouette à ces cactus salés.

L'eucalyptus qui flotte au vent de ce rivage
Agite un bouquet d'algue à sa cime d'argent
Et les bleus aloès de ce golfe sauvage
Sont des poulpes dressés, dans les fleurs émergeant.

— O terre si barbare et si magicienne,
Pour me déconcerter, sous tes palmiers égaux,
N'as-tu pas enlacé, près des ruines lointaines,
Une étoile de mer à tes coquelicots ?...

J'aime que, d'une main habile, tu suspendes
Les citrons au-dessus des yuccas menaçants,
Afin que le regret des anciennes légendes
Vienne encor m'émouvoir sur tes chemins de sang.

Bariole l'oursin que ta pourpre macule
Et que le vent du soir dans les palmes bercé
D'une conque oubliée aux mains du crépuscule
Tire une plainte illustre où chante un grand passé.

Je veux descendre, seul, tes marches ruisselantes
Dont les marbres dans l'eau sont presque violets

Pour sentir cette mer, la plus étincelante,
Glisser à ma cheville un brûlant bracelet.

Alors, me souvenant des colères profondes
Qu'en vain l'âpre Occident exhale à pleins clairons
Je verrai sans regret sur la courbe du monde
Les vaisseaux s'enfoncer vers le Septentrion.

LE VOYAGE

Te souviens-tu de ce départ vers l'aventure ?...
Dans cette solitude où nous nous enlacions
Notre vaisseau craquait de toute sa mâture
Et les bleus diamants pris dans ta chevelure
Evoquaient la splendeur des constellations.

Oh ! seuls au monde avec notre amour solitaire,
Et le Jour et la Nuit relevés tour à tour
S'éployant sur le songe immense de la terre,
Et les astres, sans âge aux siècles de mystère
Déroulant leur légende autour de notre amour !

Couchés et nus, livrés à notre frénésie,
Que nous faisaient l'abîme avec ses naufragés,
Le Zodiaque ardent sur la mer d'ambroisie,
Et les oiseaux nouveaux dans les îles choisies
Et sur les archipels les longs soirs allongés ?

Pour moi, n'étais-tu pas avec tes yeux si calmes,
L'Univers palpitant dans l'attente pour moi,
N'étais-tu pas, — ô bras levés — toutes les palmes,
Le parfum, la saveur et la couleur, ô femme,
Et l'infini du monde et l'éternel émoi ?

Ainsi, plongés sans fin dans notre amour sauvage,
Seuls, oublieux des jours, des mois et des saisons,

Fuyant le piège d'or que tendaient les rivages,
Nous allions, balancés au rêve des cordages,
Tous deux indifférents à tous les horizons.

Qu'un gabier vigilant perché dans les étoiles
Criât « Terre ! » au-dessus de notre enchantement,
Je suppliais alors qu'on amenât les voiles
Et je ne me calmais, sous ce gouffre de toiles,
Qu'au milieu du silence et de l'isolement.

Oh ! voyage éperdu sous tant de latitudes,
Sans autre but vraiment que nous-mêmes, brûlant
De nous atteindre enfin dans notre solitude,
Au large des charniers et des décrépitudes,
Loin des tristes radoubs et des pontons croulants.

—

L'EXILÉ

O Balcon africain !.... la toile blanche et rouge
Claque au vent parfumé du golfe et des jardins
Où, seul, mélancolique, un platane qui bouge
Se souvient de l'Automne et des climats lointains.

Occident, masque adroit, tu me parles encore...
Malgré tout ce jardin hérissé de piquants,
Ces kakis, ces yuccas, cette éternelle flore,
Comme je suis touché par tes cris éloquents !

Et parce qu'un platane entre des fruits sauvages
Balance son feuillage au déclin de l'été,
Comme lui, je prolonge au bord de ce rivage
Le nostalgique appel d'un rêve transplanté.

Pourtant, autour de lui, qui remue et s'obstine,
L'Orient impassible observe sa rigueur,
O immobilités, ô sèves clandestines,
Et ces arbres de fer et ces rigides fleurs !

Mais il ne cède pas à cette solitude
Et, parmi les nopals et les ficus égaux,
Au premier vent d'automne il prend une attitude
Et disperse sa feuille au signe des oiseaux.

Alors, comme il me trouble et comme il me tourmente,
Cet émouvant captif, ce hardi prisonnier,
Lançant ses feuilles d'or à la mer véhémente,
Malgré l'horrible euphorbe et les durs dragonniers.

Mon cœur, imite donc son audace si calme
Et sois, devant les fleurs de ce rivage amer,
Pareil à ce platane oublié dans les palmes
Pour qui le vieil Automne a traversé la mer.

—

L'ARBRE

Square colonial !.... Arbre extraordinaire !....
Sur le kiosque à musique il a soudain flambé,
Et si sa fleur explose ainsi qu'un bleu tonnerre
Je t'évoque, Atala, sur le Meschacebé !

Quand le fleuve s'embrase et que le quai renâcle
Aux mâchements obscurs des bisons accablés,
Je vais le voir brûler comme un grand tabernacle
Ouvrant son sexe d'or sur les siècles troublés.

Ah ! j'en ferai le tour, debout dans la calèche,
Pour qu'il pleuve sur moi ses feuilles et ses fleurs,
Au jardin botanique où le mouflon revêche
Tourne dans sa tristesse et dans sa puanteur.

Qui l'a donc planté là, ce prince magnifique,
En plein azur, vêtu d'argent et vermineux ?...
J'entends en l'admirant le Central-Pacifique
Rouler vers Baltimore et les plaines de feu.

Mais non, c'est en l'honneur de sa floraison jaune
Qu'un bâtisseur de ponts et d'égratigne-ciel
A tracé de sa canne une cité fantôme
Autour de ce géant lourd d'un rêve éternel.

Afin que pour fêter sa beauté millénaire
Vive à ses flancs, chéris des singes et des poux,
Une ville de fer dont l'éclatant tonnerre
Exalte sans sommeil ce fabuleux époux.

—

LA TIARE

Africa, ta tiare a trois fortes couronnes :
L'une, d'algue et d'écume, a des joyaux marins,
La seconde du bleu des montagnes s'étreint,
L'autre du serpent d'or des sables s'environne.

Je vois sur ses émaux ta beauté vigneronne
A ses cheveux mêlant la grappe aux mille grains
Mener la bacchanale au choc des tambourins
Et les calfats autour du bateau qu'on goudronne.

Toi, massive au-dessus de nous qui t'acclamons
Entre la mer lybique et la pourpre des monts,
Tu te dresses, robuste, ô semeuse, ô rameuse !

Forte au seuil des déserts comme nous te voulions,
Regardant nos vaisseaux fendre la mer fameuse
Et ta chaise de marbre a des pieds de lion.

—

LE SOUHAIT

Implacable, bientôt tu me fuiras, Jeunesse,
En retirant tes dons savoureux et brûlants,
Sans que rien de ta force et de ton allégresse
Demeure dans ce corps qui n'aura plus d'élans.

Epargne-moi, du moins, les obscures attentes....
Que la Gloire et l'Amour, ces sœurs aux noms si beaux,
Soient vers mon dernier soir les seules assistantes
Qui soutiennent mes pas à l'ombre des tombeaux.

Pourrai-je alors te craindre, ô vieillesse si molle,
Quand je serai pareil, en mon bonheur chenu,
Au Centaure vieilli que deux nymphes consolent
Appuyant leurs seins frais à son poitrail ému?

EDMOND GOJON.

LE SYNDICALISME ET LES FONCTIONNAIRES

—

On sait que, dans sa séance du 26 mai, la Fédération nationale des syndicats de fonctionnaires, réunie en Congrès, a voté son adhésion à la C. G. T. par 193 voix contre 30 et 78 abstentions. Les syndicats d'instituteurs comptaient pour 50 voix dans la majorité, ceux des douaniers actifs pour 30 et ceux des contributions indirectes pour 20.

Or, dès le lendemain de ce vote, le gouvernement annonçait qu'il allait inviter les syndicats de fonctionnaires à se dissoudre, qu'il déposerait incessamment le projet de statut qui les concerne, et que ce projet, en leur refusant le droit syndical, interdirait à leurs associations, constituées sous le régime de la loi du 1er juin 1901, de se fédérer avec des groupements n'ayant pas le même caractère professionnel.

Nous approuvons la décision du gouvernement, mais nous devons faire observer qu'il lui eût suffi de... gouverner, c'est-à-dire de prévoir, se décider à temps et faire respecter la loi, pour ne pas se trouver dans cette posture de conflit avec les agents de l'Etat. Il y a des années, en effet, que le projet de statut des fonctionnaires aurait dû être établi et voté. D'autre part, le gouvernement ne devait pas tolérer la création de syndicats de fonctionnaires et accepter d'entrer en relations avec eux, puisque l'article 3 de la loi du 21 mars 1884 spécifie formellement : « Les syndicats professionnels ont *exclusivement* pour objet l'étude et la défense de leurs intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles. » Le juriste le plus retors ne saurait évidemment prouver que ce texte peut s'appliquer aux fonc-

tionnaires. Il eût donc été de saine pratique gouvernementale de couper court, dès l'abord, aux tentatives syndicalistes des fonctionnaires, et, tout au moins, de ne pas consentir à s'aboucher avec leurs syndicats.

Que représente exactement le groupement qui s'intitule Fédération nationale des syndicats de fonctionnaires ? Pas la majorité des fonctionnaires, assurément. Mais il est dominé par ceux que la terminologie syndicaliste désigne pompeusement sous le nom de « militants », et qui sont des extrémistes. Leur vote d'adhésion à la C. G. T. démontre qu'ils méritent ce qualificatif. Il est d'évidence, en effet, qu'ils ont voulu que cette adhésion acquît sa véritable signification du moment précisément où elle était décidée. Des congressistes ont demandé l'ajournement du vote, mais les extrémistes ne voulurent rien entendre. « L'occasion est belle, au contraire », déclara l'un d'eux, « parce que le droit syndical n'a jamais été aussi menacé », et l'ordre du jour adopté spécifie que « la Fédération donne *immédiatement* son adhésion à la C. G. T. » Ainsi le geste a pris toute sa valeur.

Au lendemain du jour où la C. G. T. venait d'éprouver le plus grave échec, parce qu'elle s'était dressée contre la Nation, parce qu'elle avait prétendu dicter ses ordres comminatoires au gouvernement et aux Chambres, parce qu'elle avait bravé l'opinion, la Fédération nationale des syndicats de fonctionnaires tenait à lui apporter un secours moral et l'approbation de sa déplorable entreprise. Un tel geste est un geste de défi à l'opinion, au gouvernement et à la nation. Il emprunte une gravité exceptionnelle à ce fait que ceux qui l'exécutaient le savaient indiscutablement illégal et que le fonctionnaire, par sa fonction même, est le premier serviteur de l'ordre légal et le collaborateur intime du gouvernement. Les extrémistes, d'ailleurs, avaient manifestement préparé leur coup, puisque le Congrès, où ils se trouvaient en majorité, admit M. Jouhaux à défendre la C. G. T. dans la séance du 26 mai. Et M. Jouhaux ne se trompa

nullement sur la signification révolutionnaire du vote d'adhésion : « Je vous remercie, dit-il. C'est la seule réponse à l'attitude du gouvernement. On poursuit la C. G. T. ? Les fonctionnaires ripostent en y adhérant en masse... »

Nul doute que le Parlement ne refuse le droit syndical aux fonctionnaires. Mais le vote de la Fédération prouve qu'un certain nombre d'entre eux possèdent une mentalité cégétiste incompatible avec les conditions d'une bonne administration. La question mérite donc d'être examinée attentivement et que l'on fasse l'opinion publique, en attendant le débat qui se poursuivra devant les Chambres, juge des observations que cet examen suggère.

§

Les adversaires du droit syndical des fonctionnaires se réfèrent au principe irréductible de la nécessité de « la continuité de la vie sociale » que nous avons exposé, en sa doctrine et en ses conséquences, au cours d'une étude publiée par le *Mercure* dans son numéro du 15 mars 1920. Ils leur refusent le droit syndical, rappelons-le brièvement, parce que le syndicat comporte le droit à la grève, et que le fonctionnaire s'est engagé virtuellement vis-à-vis de l'État à ne pas interrompre la vie nationale. Contrat synallagmatique, qui attribue au fonctionnaire des avantages spéciaux, tels que la certitude de ne subir aucun chômage, le bénéfice de congés réguliers, le paiement des émoluments pendant un certain nombre de mois dans l'éventualité des maladies, la sécurité du traitement, l'avancement d'après des modalités déterminées, et enfin une retraite. En fait, le fonctionnaire est, dans la nation, un citoyen privilégié. Il serait inadmissible que ce privilège n'allât pas sans d'étroites obligations, dont la principale est de remplir sa fonction consciencieusement et sans interruption.

Quelles sont les raisons invoquées par les fonctionnaires syndicalistes pour réclamer le droit syndical et justifier leur adhésion à la C. G. T. ? Elles sont en apparence d'ordre

sentimental : elles dissimulent le but réellement poursuivi et ne tiennent aucun compte des obligations de la fonction et des répercussions pratiques.

Les fonctionnaires possèdent, en effet, de par la loi du 1er juin 1901, le moyen de défendre leurs intérêts professionnels, moraux et matériels, dans le cadre d'organisations, d'associations légalement constituées. Mais les fonctionnaires syndicalistes prétendent qu'en remplissant une fonction de l'Etat ils sont des prolétaires au même titre que des ouvriers manuels, qu'un maçon ou qu'un manœuvre par exemple, que l'Etat employeur est un véritable patron pour eux, et qu'ils se sentent solidaires de la classe ouvrière. Cette sentimentalité prolétarienne s'est traduite dans l'ordre du jour voté le 26 mai et dans lequel on lit :

Le Congrès adresse aux organisations ouvrières l'expression de son entière sympathie. Pour manifester *cette solidarité profonde avec le monde du travail...*

Ces privilégiés se considèrent comme des victimes de l'ordre social.

A cet argument sentimental de la solidarité ouvrière les fonctionnaires syndicalistes en ajoutent un autre, non moins sentimental, mais d'un sentimentalisme prétentieux. Il a été ainsi formulé par l'un des congressistes :

Si la C. G. T. peut paraître à certains, par moments, trop impulsive, les fonctionnaires, en y entrant, y formeront un élément modérateur.

Et M. Jouhaux, s'emparant très habilement de cet argument, l'amplifia jusqu'à exalter le rôle *éducateur* que les fonctionnaires joueraient dans la C. G. T.

Pourquoi, a-t-il dit en s'adressant aux hésitants, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Parce que vous maudissez les gestes de violence auxquels le peuple se livre parfois ? Mais ces gestes de violence ne sont-ils pas le fait de l'ignorance ? Venez nous apprendre qu'il y a, dans l'histoire de France, autre chose que des batailles, qu'il y a des héros qui n'ont pris part à aucune

bataille sanglante. Venez nous instruire, venez nous apprendre à penser, et, après, vous nous maudirez moins.

M. Jouhaux juge la mentalité ouvrière sans aménité ni justice. Ainsi, d'après lui, l'ouvrier croirait qu'il n'y a pas autre chose dans l'histoire de France que des batailles, il ignorerait nos héros pacifiques et nos savants nationaux, les causes de la Révolution de 1789 et les transformations politiques et sociales qui en résultèrent ? Par qui M. Jouhaux le fera-t-il admettre ? Ce serait la faillite de la loi sur l'instruction gratuite et obligatoire. L'étonnant, c'est que la majorité des congressistes aient couvert de leurs applaudissements une affirmation aussi stupéfiante. La manœuvre était vraiment trop grossière et la flatterie d'une hypocrisie évidente comme d'un bas aloi. Mais n'importe. Cherchons ce qui se cache sous ces arguments et examinons-en la valeur doctrinale et pratique.

La solidarité ouvrière? C'est une formule qui est en grand honneur dans les milieux syndicalistes, et elle est évidemment une des manifestations du solidarisme qui se développe de plus en plus dans les sociétés modernes. Mais, puisque la solidarité ouvrière s'assigne un but de justice sociale, il convient de se demander quelle est réellement sa valeur sociale. Or, elle apparaît, à l'épreuve, comme une formule de guerre. C'est en son nom que les agitateurs révolutionnaires ont créé jusqu'ici l'antagonisme entre le travail et le capital. Qu'est-ce qui en a pâti ? La collectivité. Autrement dit, la solidarité ouvrière ne s'est exercée qu'au détriment de la solidarité nationale.

Les associations professionnelles, a écrit un sociologue, qui, sous l'une de leurs plus anciennes formes, sont représentées par les corporations du moyen âge, et qui, aujourd'hui, par la formation des grèves, sont une des grandes forces du prolétariat, montrent un admirable esprit de solidarité; mais elles sont surtout des ligues de défense et d'attaque, groupent leurs membres contre un ennemi commun. Corporations et syndicats pratiquent le solidarisme en ce qui concerne leurs membres, elles le répudient en ce qui concerne l'ensemble de la société.

Or, quelle est la fin sociale de la solidarité ? C'est le bien social, mais non pas seulement le bien social de l'individu ou d'une corporation : au-dessus, il y a le bien social de la collectivité dont l'individu et la corporation sont également solidaires. Si le bien social de l'individu ou de la corporation ne s'acquiert qu'au détriment du bien social de la collectivité, il devient un mal social. En d'autres termes, la solidarité nationale est supérieure à la solidarité de l'individu dans la corporation ou le groupe, et, en particulier, la solidarité ouvrière lui est inférieure. Le sens social s'entend de la subordination de l'intérêt individuel ou corporatif à l'intérêt national d'abord, humain ensuite.

Par conséquent, lorsque les fonctionnaires syndicalistes proclament qu'ils sont « en sympathie profonde avec la solidarité ouvrière », en tant que solidarité de groupe ou de classe qui n'a pas l'habitude de se préoccuper de la solidarité nationale, ils se trompent s'ils s'imaginent accomplir un acte d'impeccable portée morale et de la plus haute portée sociale, et s'ils prétendent s'en glorifier. Ils sont les victimes de la phraséologie syndicaliste et de l'endosmose cégétiste. Ils sont coupables, également, parce que, ayant accepté la mission de concourir au bien social de la collectivité, bénéficiant en échange de privilèges appréciables, ils ont le devoir de ne pas manquer à la solidarité nationale. Solidarité de fonctions, soit, mais dans le cadre de cette solidarité nationale. La solidarité ouvrière, telle que l'entendent les syndicalistes cégétistes, est une solidarité agressive qui oppose les classes les unes aux autres : la solidarité nationale est la solidarité de l'union des classes en vue du bien social de la collectivité, et les fonctionnaires, qui sont les délégués de cette collectivité, ne sauraient s'inscrire contre elle.

D'autre part, comment les fonctionnaires syndicalistes n'ont-ils pas compris qu'ils manquaient à leur devoir ? Dans les remerciements que nous avons relatés, M. Jouhaux les a félicités de protester ainsi « contre l'attitude du gou-

vernement », c'est-à-dire de se mettre en posture de combat contre l'Etat. La C. G. T. est, en effet, une Fédération de lutte contre l'Etat qu'elle qualifie de « capitaliste », et, au cours de la dernière grève, elle n'a cessé de dénoncer ce qu'elle appelait, avec une emphase quelque peu ridicule, « la carence des pouvoirs publics ». En sorte que, serviteurs de l'Etat, chargés d'assurer l'exécution des décisions des pouvoirs publics, les fonctionnaires syndicalistes s'insurgeraient contre l'un et les autres ? « La C. G. T., proclamait devant eux M. Jouhaux, est maintenant un organisme complet », autrement dit un Etat dans l'Etat, déjà pourvu d'un pouvoir exécutif, d'un Parlement figuré par son Conseil économique du travail, de troupes, et complété administrativement par l'adjonction des fonctionnaires nationaux. En vertu de la « discipline absolue » exigée par la C. G. T., c'est auprès d'elle et non plus auprès des pouvoirs publics, émanation de la nation, que les fonctionnaires syndicalistes iraient chercher leurs directions ! Ils seraient ainsi en insurrection permanente contre la nation ! L'antinomie et l'absurdité ne sont-elles pas flagrantes ?

§

L'autre argument sentimental invoqué par les fonctionnaires syndicalistes est que, en adhérant à la C. G. T., ils lui apporteraient un « élément modérateur », et nous avons vu que M. Jouhaux a tendu aux hésitants l'appât de la vanité en les invitant à venir « instruire » les ouvriers et « leur apprendre à penser ».

Il est certain que le très habile secrétaire général de la C. G. T. a été fort madré en flattant le sentiment de sa supériorité, qui est l'une des caractéristiques morales du fonctionnaire. Car tout fonctionnaire est une manière d'aristocrate qui tire d'abord vanité du pouvoir dont il détient une parcelle, puis, qui, en raison de ce qu'il est l'interprète des règlements administratifs dont notre vie natio-

nale est étroitement conditionnée, s'en attribue une supériorité fonctionnelle. En cela, M. Jouhaux s'est montré meilleur psychologue qu'à son ordinaire.

Mais que les fonctionnaires soient qualifiés pour faire l'éducation morale, économique et sociale du prolétariat, c'est une autre question.

L'expérience des universités populaires, qui l'ont tenté en s'adressant à l'intérêt même des ouvriers et à leur dignité morale, est, en somme, assez décevante. C'est qu'il faut à cette œuvre des qualités et des conditions d'ordre pratique que ne possèdent ni ne remplissent les fonctionnaires, ils nous permettront bien de le leur dire. Sans doute, l'effort des Universités populaires ne fut pas tout à fait inutile, ni leurs leçons d'économie politique, de solidarité sociale, de sociologie comparée, complètement perdues. Il ne faut pas dédaigner cette diffusion des sciences positives et des idées générales parmi les travailleurs manuels. Seulement, à notre avis, la véritable éducation du prolétariat ne peut se poursuivre avec chances de succès que sous l'inspiration du pragmatisme qui estime que « les théories ne sont pas des solutions de problèmes, mais des principes d'action ».

Que vaut, pour le prolétaire, la plus savante et la plus éloquente leçon d'économie politique ou de sociologie, auprès, par exemple, de la construction d'une maison, dont le prix est avancé par le capital et dont ses économies finiront par le rendre propriétaire, auprès de sa collaboration à des coopératives ou à des caisses contre la maladie, le chômage ou de retraites, auprès de sa participation aux bénéfices par l'institution d'actions du travail ? C'est en l'associant de plus en plus et en l'intéressant à la vie de son milieu, en lui donnant la facilité de s'élever, en l'initiant aux risques et au fonctionnement des entreprises, en le consultant sur les transformations de l'industrie dont la prospérité est la condition de son mieux-être, qu'on peut sérieusement espérer, croyons-nous, de contribuer à son

éducation morale, économique et sociale. Les fonctionnaires ne nous semblent pas qualifiés pour cette tâche.

M. Jouhaux est-il sûr, au surplus, que les « camarades » cégétistes accepteraient allègrement cette direction des fonctionnaires ? La C. G. T. a tellement persuadé les ouvriers syndiqués de leur puissance qu'ils n'acceptent même plus ses propres directions. Elle est réduite à suivre les extrémistes, et la dernière grève générale fut la conséquence déplorable de sa capitulation devant Lévêque, Monmousseau et Midol. Cette fois, donc, la psychologie de M. Jouhaux est en totale déroute. La modération ? Les cégétistes n'admettent que la violence. Comment se rendraient-ils aux conseils de prudence que leur donneraient des fonctionnaires, qu'ils considèrent comme des bourgeois, qui le sont en réalité, et qui ne connaissent rien aux questions ouvrières dont les syndiqués « conscients » se réservent jalousement la compétence ?

Dans la séance du 26 mai, l'un des congressistes, adversaire de l'adhésion à la C. G. T., a compris ce danger, et, avec beaucoup de bon sens, exprima la crainte de « certains mouvements trop violents de l'organisme central, mouvements dans lesquels les fonctionnaires se trouveraient entraînés malgré eux ». Ce à quoi un partisan de l'adhésion, ayant probablement mordu à l'appât jeté par M. Jouhaux, riposta superbement : « La C. G. T. sera ce que les fonctionnaires voudront qu'elle soit ! »

Que de prétention, mais, en vérité, le bon billet ! La C. G. T. sera ce que la voudront les fonctionnaires syndicalistes ? Pour commencer, dans cette même séance du 26 mai, ils se sont avérés contaminés d'avance par la phraséologie et la mentalité du syndicalisme cégétiste. L'un des ordres du jour s'exprimait ainsi :

Pour manifester cette solidarité profonde avec le monde du travail, le Congrès décide d'adresser *immédiatement* à la C. G. T. la somme de 2.000 francs en faveur des victimes du mouvement récent, et donne mandat au Conseil fédéral d'ouvrir une

souscription dans le même but parmi les syndicats adhérents.

« Les victimes du mouvement récent ? » C'est-à-dire les individus arrêtés sous l'inculpation de complot contre la sûreté de l'Etat et les grévistes révoqués pour abandon volontaire du travail après des rappels successifs de leurs obligations. Singulières « victimes » de leurs fautes individuelles ! En s'exprimant ainsi, les fonctionnaires syndicalistes n'affirmaient-ils pas le droit syndical de se dresser contre la nation, de violer la Constitution, de se substituer aux pouvoirs publics ? Et ils prétendent modérer les extrémistes, les éduquer, les instruire, leur apprendre à penser ! Mais ils sont déjà des extrémistes eux-mêmes, ils possèdent la mentalité cégétiste, ils sont à la remorque des élèves qu'ils se flattent prétentieusement de former !

Bien mieux, les fonctionnaires syndicalistes ont une conception soviétique de l'administration. Dans un autre ordre du jour n'ont-ils pas demandé l'établissement « de contrats collectifs du travail, discutés contradictoirement avec chaque Fédération autonome » ? Qu'est-ce cela, sinon, au terme, la soviétisation qui existait, en fait, sur le réseau de l'Etat, et dont M. le député Engerand a étalé la malfaisance ? Et voilà bien, au fond, le but que poursuivent les fonctionnaires syndicalistes. La sympathie pour la classe ouvrière, l'irrésistible attraction exercée sur eux par le prolétariat ouvrier ? Arguments de façade et de sentiment. Leur vrai but, c'est la soviétisation des administrations, l'énervement de la loi, la carence des pouvoirs publics pour aboutir à la révolution sociale.

Chose curieuse, « la solidarité profonde avec le monde du travail », dont se réclament les fonctionnaires syndicalistes, aboutirait à l'action nettement politique des syndicats professionnels. Et pourtant les fonctionnaires se sont-ils assez plaints, et avec raison, de l'intrusion de la politique dans l'administration ! N'est-ce pas, conséquemment, une contradiction stupéfiante que de les entendre maintenant exiger leur droit à faire de la politique contre les organismes

qui en ont reçu le mandat régulier de la nation ? Adoptant les vues cégétistes les plus extrêmes, tout en se prétendant de taille à les modérer, ils se prononcèrent contre le projet de leur statut annoncé par le gouvernement et contre le projet sur l'arbitrage obligatoire ! A leurs yeux la C. G. T. a seule qualité pour légiférer, et la puissance de modération comme la faculté d'éducation dont ils s'affirment dès l'abord capables à l'égard des « camarades » cégétistes consistent à adopter leurs idées révolutionnaires ! Le virus cégétiste joue de ces mauvais tours soviétiques à ceux dont il a infecté la mentalité.

Au Congrès, rien ne put avoir raison de l'entêtement et du parti pris des fonctionnaires syndicalistes. Comme l'un des adversaires de l'adhésion à la C. G. T. déclarait : « Nous ne pouvons suivre les idées extrémistes : la dernière grève avait un but politique », il fut rabroué de la belle façon. Un autre ayant insisté, le Président lui fit vertement observer que le Congrès « n'était pas un tribunal chargé de juger les actes de la C. G. T. » et il le pria de « modérer ses appréciations ». Un troisième provoqua les exclamations ironiques des syndicalistes pour avoir formulé cette judicieuse remarque :

Vous allez vers l'inconnu. La C. G. T. traverse une crise d'hésitation. Dumoulin n'a-t-il pas dit qu'il fallait établir un débat public sur l'action future de la C. G. T. ? De quoi demain sera-t-il fait ? Quels hommes seront à sa tête ? Quels buts poursuivra-t-elle ? Quelles seront ses méthodes d'action ? Vous voulez aller dans une organisation dont vous ne connaissez ni le but ni les moyens.

Il est enfin une considération qui nous paraît également décisive contre la possibilité d'affiliation des fonctionnaires à la C. G. T., et c'est « la discipline absolue » qu'elle exige de ses adhérents. Peut-on raisonnablement concevoir, par exemple, si le syndicat ouvrier du bâtiment de Carpentras ne s'entendait pas avec le syndicat patronal de cette industrie, que les agents des P. T. T., les

souscription dans le même but parmi les syndicats adhérents.

« Les victimes du mouvement récent ? » C'est-à-dire les individus arrêtés sous l'inculpation de complot contre la sûreté de l'Etat et les grévistes révoqués pour abandon volontaire du travail après des rappels successifs de leurs obligations. Singulières « victimes » de leurs fautes individuelles ! En s'exprimant ainsi, les fonctionnaires syndicalistes n'affirmaient-ils pas le droit syndical de se dresser contre la nation, de violer la Constitution, de se substituer aux pouvoirs publics ? Et ils prétendent modérer les extrémistes, les éduquer, les instruire, leur apprendre à penser ! Mais ils sont déjà des extrémistes eux-mêmes, ils possèdent la mentalité cégétiste, ils sont à la remorque des élèves qu'ils se flattent prétentieusement de former !

Bien mieux, les fonctionnaires syndicalistes ont une conception soviétique de l'administration. Dans un autre ordre du jour n'ont-ils pas demandé l'établissement « de contrats collectifs du travail, discutés contradictoirement avec chaque Fédération autonome » ? Qu'est-ce cela, sinon, au terme, la soviétisation qui existait, en fait, sur le réseau de l'Etat, et dont M. le député Engerand a étalé la malfaisance ? Et voilà bien, au fond, le but que poursuivent les fonctionnaires syndicalistes. La sympathie pour la classe ouvrière, l'irrésistible attraction exercée sur eux par le prolétariat ouvrier ? Arguments de façade et de sentiment. Leur vrai but, c'est la soviétisation des administrations, l'énervement de la loi, la carence des pouvoirs publics pour aboutir à la révolution sociale.

Chose curieuse, « la solidarité profonde avec le monde du travail », dont se réclament les fonctionnaires syndicalistes, aboutirait à l'action nettement politique des syndicats professionnels. Et pourtant les fonctionnaires se sont-ils assez plaints, et avec raison, de l'intrusion de la politique dans l'administration ! N'est-ce pas, conséquemment, une contradiction stupéfiante que de les entendre maintenant exiger leur droit à faire de la politique contre les organismes

qui en ont reçu le mandat régulier de la nation ? Adoptant les vues cégétistes les plus extrêmes, tout en se prétendant de taille à les modérer, ils se prononcèrent contre le projet de leur statut annoncé par le gouvernement et contre le projet sur l'arbitrage obligatoire ! A leurs yeux la C. G. T. a seule qualité pour légiférer, et la puissance de modération comme la faculté d'éducation dont ils s'affirment dès l'abord capables à l'égard des « camarades » cégétistes consistent à adopter leurs idées révolutionnaires ! Le virus cégétiste joue de ces mauvais tours soviétiques à ceux dont il a infecté la mentalité.

Au Congrès, rien ne put avoir raison de l'entêtement et du parti pris des fonctionnaires syndicalistes. Comme l'un des adversaires de l'adhésion à la C. G. T. déclarait : « Nous ne pouvons suivre les idées extrémistes : la dernière grève avait un but politique », il fut rabroué de la belle façon. Un autre ayant insisté, le Président lui fit vertement observer que le Congrès « n'était pas un tribunal chargé de juger les actes de la C. G. T. » et il le pria de « modérer ses appréciations ». Un troisième provoqua les exclamations ironiques des syndicalistes pour avoir formulé cette judicieuse remarque :

Vous allez vers l'inconnu. La C. G. T. traverse une crise d'hésitation. Dumoulin n'a-t-il pas dit qu'il fallait établir un débat public sur l'action future de la C. G. T. ? De quoi demain sera-t-il fait ? Quels hommes seront à sa tête ? Quels buts poursuivra-t-elle ? Quelles seront ses méthodes d'action ? Vous voulez aller dans une organisation dont vous ne connaissez ni le but ni les moyens.

Il est enfin une considération qui nous paraît également décisive contre la possibilité d'affiliation des fonctionnaires à la C. G. T., et c'est « la discipline absolue » qu'elle exige de ses adhérents. Peut-on raisonnablement concevoir, par exemple, si le syndicat ouvrier du bâtiment de Carpentras ne s'entendait pas avec le syndicat patronal de cette industrie, que les agents des P. T. T., les

professeurs des lycées et des collèges, les instituteurs ou les receveurs de l'enregistrement, seraient tenus de se mettre en grève dans toute la France, au nom de la discipline syndicaliste et de la solidarité ouvrière, au cas où ce conflit local s'envenimerait et où la C. G. T. décréterait l'abandon général du travail ? Voilà où apparaît, en pleine lumière, l'absurdité criminelle de la solidarité corporative au détriment de la solidarité nationale.

§

Avant de clore cette étude, nous pensons qu'il est indispensable d'examiner à part l'attitude et la mentalité des instituteurs syndicalistes. On a vu que leurs syndicats comptaient pour 50 voix sur 193 dans la majorité qui vota l'adhésion à la C. G. T. Ont-ils mesuré exactement la portée de ce vote ?

La contradiction que nous venons de préciser entre l'action politique que les fonctionnaires syndicalistes prétendent exercer en adhérant à la C. G. T. et les protestations qu'ils élevèrent inlassablement contre l'intrusion de la politique dans l'administration, est plus inexplicable encore quand il s'agit des instituteurs laïques. Ils en furent les premières et les plus grandes victimes. Ils n'étaient pas seulement des agents politiques des préfets; les politiciens les considéraient comme des agents électoraux. Sans doute, la rude guerre menée contre l'école laïque les visait individuellement et les amenait à un état de réceptivité combative qui s'explique sans grand effort. A des attaques souvent trop acerbes et injustes, constantes et tenaces, ils répondirent coup pour coup. Ils se trouvaient, en somme, en posture de légitime défense. Fatalement, l'administration inclina à tenir compte de leur attitude politique puisque la question scolaire se transformait en question politique, et les politiciens, attaqués précisément sur cette question, comptèrent sur eux pour combattre leurs adversaires.

L'avancement des instituteurs laïques ne fut plus, dès

lors, conditionné uniquement par des considérations d'ordre professionnel. Mais ils finirent par s'apercevoir du dommage moral et matériel qu'ils subissaient, et leur dignité se révolta, en accord avec leur intérêt.

Comment comprendre qu'après avoir tant souffert de l'intrusion de la politique, ils veuillent sortir du cadre de leur fonction et s'immiscer à leur tour dans la politique ? On conçoit que la C. G. T. les regarde comme des recrues précieuses parce qu'elle espère trouver en eux des propagandistes intelligents et actifs, à demeure dans les communes, tout désignés pour répandre les idées cégétistes dans les milieux ruraux qu'elle se propose de « travailler » assidûment, et pour en imprégner les cerveaux des jeunes générations confiées à leurs soins. On entend aussi, par avance, la réponse des instituteurs syndicalistes qui diront, que, s'ils ont protesté contre l'intrusion de la politique, c'est qu'elle s'exerçait à leur détriment et les opprimait, tandis qu'ils feront de la politique pour imposer leurs conceptions, ce qui n'est plus la même chose. N'en seraient-ils pas diminués moralement, et surtout, surtout, ne feraient-ils pas courir le plus grave péril à l'école laïque ?

En raison même du rôle que lui réserve la C. G. T. et de la discipline syndicaliste qu'il se serait tacitement obligé à observer, comment l'instituteur cégétiste échapperait-il à cette fatalité ? Son tempérament d'extrémiste l'y pousserait d'ailleurs, et, quelque prudence et quelque habileté qu'il y apportât, son enseignement serait pour le moins tendancieux. En instruction civique, en histoire, plus particulièrement, pourrait-il être impartial ? Y réussirait-il, par miracle, que les adversaires de l'école laïque ne manqueraient pas de l'incriminer et auraient toutes les chances de rencontrer des oreilles complaisantes. Reprenant leur ancienne activité, les Associations de pères de famille le surveilleraient étroitement, et, à la première incartade, le dénonceraient. Et comment admettre que l'instituteur, payé par la nation, chargé d'enseigner le respect de la Constitution et de la Loi,

obligé de se tenir hors des discussions politiques et sociales de par la nature même de sa fonction, pourrait s'inspirer, dans ses leçons, des tendances professées par un groupement en insurrection permanente contre l'ordre social et les pouvoirs publics réguliers ?

Ce scandale n'aurait-il pas pour conséquence de provoquer la désertion de l'école laïque ? Mieux que quiconque, les instituteurs laïques savent combien la neutralité scolaire est matière délicate. Plus que personne ils n'ignorent pas combien les populations rurales sont attachées aux idées d'autorité et d'ordre et à leurs habitudes ancestrales. Ils l'ont bien vu, même au plus fort de la bataille contre l'école laïque. Les pères qui y envoyaient leurs enfants et réprouvaient les excès de ses adversaires n'en tenaient pas moins à ce que ces enfants fréquentassent les églises et fissent leur première communion. Les mortifications qui leur étaient infligées pour la distribution des sacrements n'atteignaient pas leur foi religieuse. Ils sont autant attachés aux pratiques cultuelles qu'à l'ordre social et à la propriété individuelle. Ils sont venus à la République par raison, mais cette adhésion n'a rien changé à leurs conceptions de conservation sociale et à leur mentalité qui se méfie des théories subversives. A la première allusion que les instituteurs syndicalistes tenteraient d'insinuer en faveur des idées cégétistes, ils enlèveraient leurs fils et leurs filles à la direction de ces maîtres inquiétants, prêcheurs de nouveautés audacieuses, de révolte et de révolution. Le vote du 26 mai n'a-t-il pas déjà été exploité en ce sens auprès d'eux ? Les dernières élections législatives furent la réponse des ruraux à l'agitation socialiste, aux grèves incessantes et aux exagérations des extrémistes.

Les instituteurs laïques n'ignorent pas, non plus, que, dans un grand nombre de départements, la population scolaire des écoles libres est sensiblement égale à celle des écoles laïques. Dans quelques-uns, même, les écoles libres groupent plus d'élèves, et les écoles laïques ne se maintien-

nent que grâce aux subventions votées par les municipalités qui les préfèrent, et la générosité, souvent difficile à décider, d'un nombre restreint de républicains. Si la lutte devait se rouvrir, les partisans des écoles libres intensifieraient des libéralités dont ils ont une longue habitude et qu'ils considèrent comme un véritable apostolat. Ils ne manquent pas d'argent, et ils auraient presque partout des locaux suffisants, ou bien ils en aménageraient, ou bien ils n'hésiteraient pas à en faire construire. Les maîtres? Il ne leur serait pas impossible d'en recruter, tout au moins dans un laps de temps assez restreint. Enfin, la désertion de l'école laïque, qui ressusciterait certainement les déplorables dissensions des manuels scolaires, ne s'accompagnerait-elle pas d'un revirement dans la mentalité politique des ruraux, qui furent longs à venir à la République, qui en sont, à l'heure présente, les meilleurs soutiens, mais qui, par leurs habitudes de lente accession au progrès, et enrichis par un labeur acharné et les hauts cours des denrées dont ils sont les producteurs, ne veulent à aucun prix courir les aventures cégétistes?

En sorte que la C. G. T., qui compte tant sur la propagande des instituteurs syndicalistes, n'aurait-elle pas fait le plus fallacieux calcul, puisque, très probablement, cette propagande provoquerait une réaction politique dont les libertés syndicales ne sortiraient pas indemnes?

§

Au résumé, comme nous avons conclu dans notre étude *La Continuité de la vie sociale*, nous estimons toujours que le droit syndical doit être refusé aux fonctionnaires, parce qu'il comporte le droit à la grève. Le Parlement est, d'ailleurs, saisi maintenant du projet de statut déposé par le gouvernement. La plupart des syndicats de fonctionnaires qui ont été invités à se dissoudre ont affirmé leur résolution de bénéficier de la loi du 21 mars 1884 dans son intégralité. D'autres ont déclaré qu'ils prétendaient

se prévaloir jusqu'à nouvel ordre de la tolérance qui leur a été promise par le cabinet Clemenceau. On voit s'il est temps que les Chambres remettent de l'ordre dans ce manoir à l'envers que sont les administrations de l'Etat.

LOUIS NARQUET.

L'ÉLÉGIE CHEZ HEREDIA

On n'a guère coutume de parler de l'auteur des *Trophées* comme d'un élégiaque. Jules Lemaître, lisant le sonnet de *l'Exilée* regrettait de ne pas entendre plus souvent les accents voilés et pénétrants que le deuil de la « triste Sabinula » inspirait à la lyre du poète. Ces accents sont rares chez Heredia. Quoique Ronsard et du Bellay nous aient laissé de charmants sonnets élégiaques, on peut penser en effet que la forme rigide du sonnet se prête peu à l'expression des sentiments qui composent la matière ordinaire de l'élégie. La brièveté et la concision exigées par le sonnet, la nécessité qu'il impose de donner une impression forte ou brillante en limitant l'écrivain à un petit nombre de traits choisis, sont peu compatibles avec la plainte ou le regret : épanchements, effusions de l'âme qui réclament une forme plus ample et plus souple, susceptible de s'adapter au rythme sinueux ou de traduire toutes les nuances de la pensée. En outre, l'objectivité et l'impassibilité dont les Parnassiens s'étaient fait une loi, dans le but de réagir contre le lyrisme personnel des grands romantiques, leur interdisait le domaine de l'élégie, genre de lyrisme où pouvait se trahir la personnalité du poète. Le *Manchy* demeure une exception dans l'œuvre de l'auteur des *Poèmes Barbares* et par conséquent confirme la règle.

C'est donc en quelque sorte malgré lui, et comme à son insu, que Heredia se manifeste comme un poète élégiaque. C'est uniquement à la forme que nous nous sommes attachés pour distinguer, parmi les autres, les sonnets qui font

l'objet de notre étude. Presque tous les sonnets expriment en effet des pensées de la mélancolie la plus sombre, et Brunetière ne s'y trompait pas lorsqu'il écrivait : « On y retrouve (dans les *Trophées*) toute l'amertume du néant de l'activité de l'homme, puisque, enfin, de tant d'efforts, de tant de millions d'êtres voilà tout ce qui reste, quelques trophées, qu'on pourrait suspendre au mur de cette salle » (1); mais il y a en eux tant de couleur et de sonorité que la tristesse disparaît sous l'impression de splendeur et de vie qui s'en dégage. Si les grandes douleurs sont muettes, la mélancolie, pour se communiquer au lecteur, gagne à se traduire en notes plus voilées et moins éclatantes. Est-il rien, par exemple, qui soit d'une tristesse plus puissante que le sujet du sonnet liminaire de l'*Oubli*, tristesse puissante comme la mer évoquée par le dernier vers, mais tristesse visuelle pour ainsi dire, où la beauté des images et la fanfare des syllabes font tort à la sincérité de l'émotion. Quoique d'un ton plus bas, les sonnets où le poète chante la nature, comme le *Chevrier*, la série *Hortorum Deus* sont d'une sérénité trop apaisée, d'une lumière trop claire et ne nous retiendront pas davantage. D'autre part, les sonnets d'amour sont plus précieux qu'amoureux, tels que *Suivant Pétrarque*, ou d'une tristesse trop banale, comme la *Conque*. Les quelques pièces où le poète, dominé par son sujet, nous fait entendre une modulation plus aiguë, se bornent aux sonnets qui chantent le deuil de l'âme en face de la mort et le regret de la patrie perdue.

Ces sonnets du « mode mineur » se recommandent par un rythme plus souple, la douceur caressante des syllabes, la terminaison plaintive de la rime qui s'unissent pour « correspondre » à l'émotion du poète et former chacun, sous la diversité changeante des vers, un ensemble d'une parfaite harmonie mélancolique.

En ce qui concerne la conception, cependant, nous ferons

(1) *Evolution de la poésie lyrique*, tome II, p. 206.

une remarque d'ordre général. C'est que le nombre des images y est très restreint par contraste avec la cinématographie poétique des autres sonnets, où chaque vers fait surgir une image nouvelle, suivie immédiatement d'une autre jusqu'à la splendide image finale. Qu'on relise à cet égard les trois sonnets de l'*Andromède* ou même l'*Oubli*, dont nous parlions tout à l'heure. Rien de pareil ici, où les mots se rapportent aux sentiments intérieurs, et non pas aux gestes ou aux attitudes extérieurs, pittoresques et visuels.

Le premier sonnet de ce genre que nous rencontrons est le sonnet du *Marsyas :*

Les pins du bois natal que charmait ton haleine
N'ont pas brûlé ta chair, ô malheureux. Tes os
Sont dissous, et ton sang s'écoule avec les eaux
Que les monts de Phrygie épanchent vers la plaine.

Le jaloux Citharède, orgueil du ciel hellène,
De son plectre de fer a brisé les roseaux
Qui, domptant les lions, enseignaient les oiseaux.
Il ne reste plus rien du chanteur de Célène,

Rien qu'un lambeau sanglant qui flotte au tronc de l'if
Auquel on l'a lié pour l'écorcher tout vif.
O Dieu cruel ! ô cris ! Voix lamentable et tendre !

Non ! vous n'entendrez plus, sous un doigt trop savant,
La flûte soupirer aux rives du Méandre,
Car la peau du Satyre est le jouet du vent.

A part l'image contenue dans le vers

Rien qu'un lambeau sanglant qui flotte au tronc de l'if

répétée par le vers final

Car la peau du Satyre est le jouet du vent

la pièce se borne au récit de la triste aventure de Marsyas, et les vers des premier et second quatrains racontent plus qu'ils ne décrivent.

L'absence des ornements permet également de mieux discerner le dessin du rythme, du chant intérieur, comme dans une nature dépouillée par l'hiver on aperçoit mieux les lignes essentielles du paysage.

Le vers n'est pas coupé en deux hémistiches égaux empruntant à l'éclat des mots une rigidité implacable. Le deuxième hémistiche du second vers comprend deux parties, la première de quatre pieds, la seconde de deux pieds, le vers suivant se coupe au troisième pied; le reste du vers se dit d'une haleine et semble couler comme le ruisseau du sang de Marsyas qui va rejoindre le fleuve. Le huitième vers s'énonce également d'un trait, comme les deux vers finals, ces deux derniers en harmonie avec la pensée mélancolique et déjà apaisée par l'idée que la mort a succédé aux souffrances du musicien, celui-là avec l'attendrissement douloureux du regret. Le dernier vers du premier tercet commencé par un hémistiche coupé en imitation des cris du supplicié et dont les mots durs « cruels », « cris » expriment la torture de la victime et la méchanceté du dieu bourreau, s'adoucit dans le second hémistiche : « Voix lamentable et tendre », qui demeure une plainte, mais une plainte harmonieuse émise par un chanteur exquis, la première nuance étant marquée par l'adjectif « lamentable », la seconde par l'adjectif « tendre ».

On notera dès le premier vers :

Les *pins* du bois *natal* que charmait *ton haleine*

l'abondance des nasales qui donne si souvent aux vers de Baudelaire leur intensité de vibration. L'accent plaintif est renforcé par la rime en « leine » (rappelons-nous la fréquence de ces rimes en « aine » ou « eine » dans les vers des symbolistes, la répétition des mots fontaines, vaines, traîne, incertaine, choisis par eux autant pour la valeur de leur signification que pour leur valeur musicale. Signalons enfin, dans les deux derniers vers, le retour des *u*, des *i*, appuyés par les consonnes tendres *d*, *r*, *l*, *m*, ainsi nommés par opposition aux consonnes énergique *c*, *p*, *q*, *r*. Relisez à présent la *Médaille :*

Seigneur de Rimini, Vicaire et Podesta...

. . . .

ou le *Daïmio :*

Sous le noir fouet de guerre à quadruple pompon...

. . . .

avec l'égalité de leurs hémistiches carrés, le ronflement de leurs syllabes, la dureté de leurs rimes, et vous sentirez la différence.

Les sonnets du *Naufragé*, de *la Prière du Mort* et de *l'Esclave* nous permettraient de nous livrer à la même analyse. Nous citerons le second quatrain de *l'Esclave:*

J'ai quitté | l'île heureuse | hélas ! | Ah ! si jamais |
Vers Syracuse | et les abeilles | et les vignes
Tu retournes, | suivant le vol | vernal des cygnes,
Cher hôte, | informe-toi | de celle | que j'aimais.

Même souplesse dans la cadence pressée ou ralentie, selon le cours lent ou précipité de la pensée. Le premier vers offre quatre césures aux endroits où nous les avons marquées, le deuxième est ternaire et semble s'allonger comme le souvenir de l'*Exilé* qui s'attarde vers les beautés de la patrie perdue, de même que le premier vers s'entrecoupe comme la voix pleine de sanglots du malheureux esclave. Procédé analogue dans le quatrième vers, dont les quatre césures prolongent la prière instante du suppliant. Mots très simples, sauf le mot « vernal », encore son aspect n'a-t-il rien de surprenant et ses syllabes sonnent-elles agréablement à l'oreille. Douceur des mots « l'île heureuse » où la voix glisse sans heurt et sans dureté. Nous retrouverons dans le dernier tercet du *Naufragé* cette caresse insinuante du féminin des adjectifs en « eux » ou en « ieux ». Mélancolie appuyée des rimes en « mais » des premiers et derniers vers des deux quatrains du même sonnet. C'est ce son en « ais » que nous rencontrons dans l'imparfait des romanciers naturalistes et qui prête à leur prose cet accent fatal comme la voix d'une destinée impitoyable.

Le premier tercet de l'*Esclave*

Reverrai-je ses yeux de sombre violette
Si purs, sourire au ciel natal qui s'y reflète
Sous l'arc victorieux que tend un sourcil noir

traduit avec un charme singulier la vision où se complaît la nostalgie du cœur souffrant. Pourquoi le dernier vers vient-il en gâter l'harmonie par le luxe d'une métaphore disproportionnée à l'importance du détail qu'elle souligne?

Avec quel art, cependant, dans ces trois pièces, Heredia termine une période par le dernier vers du premier tercet, avant d'entamer le tercet final auquel il laisse toute la force d'un rappel et d'une conclusion, mais aussi la douceur, sans rien de théâtral ni de déclamatoire, de la plainte exténuée qui vient mourir sur les lèvres.

Dernier tercet du *Naufragé :*

> O terre ! O mer! pitié pour son ombre anxieuse !
> Et sur la rive hellène où sont venus ses os
> Soyez-lui, toi, légère, et toi silencieuse.

Dernier tercet de la *Prière du Mort :*

> Approche-toi, ne crains ni la Nuit ni les Charmes.
> C'est ma mère, Etranger, qui sur un vain tombeau
> Embrasse une urne vide et l'emplit de ses larmes.

Dernier tercet de l'*Esclave :*

> Sois pitoyable. Pars, va, cherche Cléariste
> Et dis-lui que je vis encor pour la revoir.
> Tu la reconnaîtras, car elle est toujours triste.

Si la simplicité et la fraîcheur de l'*Epigramme funéraire* de la Sauterelle rejoignent le naturel et la naïveté du poète grec, ce n'est pas cette tristesse légère et candide que nous trouvons dans le sonnet du *Laboureur*, mais une tristesse pesante, celle du paysan vieilli et recru de fatigue que guette une mort prochaine. Cette tristesse, on la lit sur sa face rude, ses yeux inexpressifs, pleins du même songe intérieur qui remplit le regard des bêtes de somme. Pour elle comme pour lui, la vie ne fut qu'un songe hébété dont ils ne sortiront que pour entrer dans un autre un peu plus profond.

> Mais il est las d'avoir tant peiné sur la glèbe
> Et songe | que, peut-être, | il faudra | chez les Morts |
> Labourer des champs d'ombre arrosés par l'Erèbe.

Anxiété hésitante encore toute empêtrée de matière, pour

ainsi dire, d'où l'idée ne se fait jour qu'avec effort, et marquée par les quatre coups du second vers et la gravité des lourdes syllabes du dernier vers.

Nous reproduisons enfin les deux admirables sonnets de *la Jeune Morte* et de *Regilla :*

LA JEUNE MORTE

Qui que tu sois, vivant, passe vite parmi
L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée.
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes ? Un chant de colombe a gémi.
Non, qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée !
Si tu veux m'être cher, donne-lui la volée.
La vie est si douce ! ah ! laisse-la vivre, ami.

Le sais-tu ? Sous le myrte enguirlandant la porte,
Epouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte
Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais
L'inexorable Erèbe et la Nuit Ténébreuse.

REGILLA

Passant, ce marbre couvre Annia Regilla
Du sang de Ganymède et d'Aphrodite née.
Le noble Hérode aima cette fille d'Enée.
Heureuse, jeune et belle, elle est morte. Plains-la.

Car l'ombre dont le corps délicieux gît là,
Chez le Prince Infernal de l'Ile Fortunée,
Compte les jours, les mois et la si longue année
Depuis que loin des siens la Parque l'exila.

Hanté du souvenir de sa forme charmante
L'Epoux désespéré se lamente et tourmente
La pourpre sans sommeil du lit d'ivoire et d'or.

Il tarde, il ne vient pas. Et l'âme de l'Amante,
Anxieuse, espérant qu'il vienne, vole encor
Autour du sceptre noir que lève Rhadamante.

Faut-il encore souligner l'allongement dû à la coupe par trois ou quatre césures de vers tels que

L'herbe du tertre | où gît ma cendre | inconsolée

. . . .

ou

> **Hanté | du souvenir | de sa forme | charmante**
> **L'époux | désespéré | se lamente | et tourmente**

— les rimes féminines en « ée » des deux quatrains des deux sonnets qui terminent le vers avec une sorte de gémissement douloureux

> (Ariane, ma sœur, de quel amour blessée)

renforcé dans *Regilla* par la nasale d'appui.

— la répétition des nasales qui aident le vers à chanter plus fortement

> Chez le *Prince Infernal* de l'Ile *Fortunée*
> *Compte* les jours, les mois et la si *longue année*
> . . . .
> *Hanté* du souvenir de sa forme *charmante*
> L'Epoux désespéré se *lamente* et *tourmente*

— la pureté harmonieuse du tercet final de la *Jeune Morte* — ces notes douces et filées s'achevant sur une forte plus grave et plus sombre

> Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse
> Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais
> L'inexorable Erèbe la Nuit Ténébreuse.

qui ne trouve malheureusement pas son équivalent dans le dernier tercet de *Regilla*, dont le dernier vers évoque une image purement visuelle et fâcheusement plastique.

Avec ces deux charmantes épreuves d'un même sujet nous terminerons cette courte étude. Les *Trophées* contiennent encore d'autres pièces telles que *l'Exilée* ou *l'Epitaphe de Maugiron* appartenant au même genre, mais nous croyons en avoir assez dit pour rendre sensible au lecteur le côté élégiaque de l'œuvre du poète.

On affecte parfois de ne voir en Heredia qu'un prestigieux virtuose dépourvu de sensibilité et d'une qualité de tristesse où se reconnaît une petite élite d'âmes difficiles et raffinées, sans prendre garde que cette virtuosité même est la preuve de cette sensibilité. « Un grand virtuose est né-

cessairement un homme très sensible », écrivait un jour Jules Lemaître, car la virtuosité, qui est la recherche d'une forme très subtile, suppose une sensibilité elle-même très subtile. S'il en fallait une preuve de plus, l'élégie qu'est l'œuvre entière de Mme de Régnier rendrait un témoignage de plus en faveur de cette sensibilité paternelle, et ne pourrions-nous pas à juste titre voir en elle la réalisation, la continuation de cette élégie dont les sonnets que nous avons analysés contenaient l'annonce et la promesse ?

FERNAND BRODEL.

M. GRETZILI

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

—

Vers trois heures du matin, M. Gretzili se réveilla en sursaut et entendit devant son chalet, sur la route de la Maltournée à Neuilly-sur-Marne — ex-Institution Gretzili, préparation aux baccalauréats et aux écoles du Gouvernement, — une voix singulière qui, en cette nuit du premier de l'An, appelait distinctement : « Stanislas!.. Stanislas!.. Stanislas !... »

— Voilà !.. Voilà!.. J'y vais!.. sursauta-t-il, dressé sur son séant, sans trop savoir d'abord si cette voix partait de son rêve ou de la réalité. Mais il en resta là de son mouvement, l'entendant répéter plus loin, et dans la réalité cette fois : « Stanislas!.. Stanislas!..» Puis, plus loin encore : « Stanislas!.. Stanislas!..» Puis, tout à fait loin, s'éteindre vers la pompe à feu.

La façon dont M. Gretzili, ancien professeur de philosophie, commençait chaque année avait toujours eu pour lui une grande importance. Malgré sa crainte de s'apparaître à soi-même, ce qui est plutôt déconsidérant pour un homme dont la fonction consiste à rattacher les effets à leurs causes, trop superstitieux, et quoiqu'il sût qu'au fond ses pronostics ne se réalisassent guère, il ne pouvait s'empêcher d'en reforger quand même pour la suite des douze mois qui allaient venir.

Or, il était incontestable que cette année avait débuté par l'appel de « Stanislas !.. Stanislas!.. », et que, ne sachant d'abord, tant il l'avait brutalement réveillé, s'il partait de son rêve ou de la réalité, il avait répondu : « Voilà !.. Voilà !.. J'y vais !... », prêt à se précipiter « dans la pre-

mière ou dans la seconde de ces deux hypothèses », persuadé que, dans l'une ou dans l'autre, on l'appelait.

D'ailleurs, cette voix ne lui remémorait rien parmi ses souvenirs. Elle lui restait complètement étrangère. Sans doute s'adressait-elle à un Stanislas banal, à un Stanislas d'occasion, de contrebande, zigzaguant à travers ce qu'il appelait « le nocturnisme des banlieues ». Mais pourquoi juste en cette nuit de premier de l'An, juste sur la route de Neuilly-sur-Marne à la Maltournée, juste face à son propre chalet — ex-Institution Gretzili, préparation aux baccalauréats et aux écoles du Gouvernement — où jamais, de mémoire de professeur de philosophie, nulle nuit, nulle année, nulle voix ne l'avait appelé de nul nom, même de son prénom.

Perplexe, et sans s'expliquer encore cette anomalie, il se recoucha la tête sur son oreiller, résolu, selon le précepte de Zénon de Citium, chef des Stoïciens et de tous les poilus de la grande guerre, « à ne plus s'en faire ». Même, le sommeil le fuyant, il répéta, comme il supposait que son premier maître, Descartes, devait y aboutir à l'occasion, en présence de son poêle hollandais, bien avant cette susdite grande guerre : « Plaque de cheminée... Plaque de cheminée... Plaque de cheminée ... », trois cents fois de suite, s'efforçant d'imaginer une plaque de cheminée idéale, dont le noir intense imprégnât peu à peu sa pensée, de façon que celle-ci, par oubli progressif de *penser*, voulût bien lui permettre, ainsi que sans doute à l'auteur du *Discours de la Méthode*, de se reposer *d'être*, un instant.

Pourtant, il avait beau se livrer à cette gymnastique « de fumiste insomniaque », il ne pouvait parvenir à détacher son esprit de ces inexplicables « Stanislas !.. Stanislas !.. » lui retentissant encore aux oreilles, et agitant devant lui leurs identiques et grandissants problèmes... « Pourquoi, en cette nuit du premier de l'An ?... Pourquoi, en face de son chalet — ex-Institution... — où, depuis que ses élèves l'avaient abandonné pour les tranchées, et n'en étaient plus

revenus, lui, Stanislas Gretzili, ancien professeur de philosophie, solitaire, habitait. »

A force de s'interroger, il finit par se rendormir.

Mais, au bout de peu de temps, il se réveilla, formulant : « Qui m'appellera dans le courant de l'année, pour que j'aie eu l'impression qu'on m'appelait la première nuit, bien que ce ne fût en somme pas moi qu'on appelât ? » Puis : « Sera-ce moi, ou un autre moi, que je m'imaginerai d'abord moi, et qui ne sera pas moi ? » Puis : « Et bien que sûrement,... en définitive,... appelé,... cela finira-t-il comme si je ne l'étais toujours pas,... et, ainsi que d'ordinaire... jamais élu ? »

Là-dessus, il se rendormit une seconde fois, puis se réveilla une seconde fois re-formulant : « On peut m'appeler,... au cas où les hostilités reprendraient, et où l'on se déciderait à utiliser ceux de ma classe, les cinquante-sept ans,... pour me mobiliser. On peut m'appeler,... au cas où elles seraient définitivement closes, et où l'on redistribuerait des croix de paix à la place de croix de guerre,... pour me décorer. On peut m'appeler,... au cas où il n'y aurait plus jamais, jamais d'hostilités, et où les nations, vivant en société, reviendraient à l'antique habitude de payer leurs loyers,... pour me condamner à le payer. »

En dépit de cette perspective, il se rendormit une troisième fois, et une troisième fois se réveilla, re-formulant : « En tout état de cause, si l'appel « Stanislas !.. Stanislas !... » qui s'est produit à trois heures du matin est réellement un pronostic pour l'année qui vient, ce sera un pronostic pour le tout début de l'année, puisqu'il fut proféré avant même que l'aube probable aux doigts de suie et au soleil de zinc embarbouillé, ou au pas de soleil du tout, se soit levée. Et comme ce fut dès les premières heures de ce premier de l'An qu'on le proféra, ce sera peut-être dès les premiers mois de cette nouvelle année qu'on m'appellera,... peut-être dès les premières semaines,... peut-être dès les premiers jours,... même les premières heures,... c'est cela !.. les premières heu-

res !.. dans quelques heures !.. quatre heures !.. trois heures !..deux heures !.. une heure !.. tout à l'heure ! »

Une fièvre le prit. Sa poitrine se souleva. Ses yeux s'agrandirent.

Il cherchait vainement à sonder, dans l'obscurité autour de lui, le mystère dont il lui semblait que sa chambre était pleine. Mais ce mystère refusait de se laisser sonder. Les ténèbres de sa chambre lui paraissaient encore plus noires.

— Tu es déjà fixé ! prononça-t-il. Comme tous les ans !... Personne ne t'appellera !... Personne !...Et tu ferais bien mieux, ainsi que tu le supposes sans preuves pour le père du Cartésianisme, mais sur présomptions fondées, je le reconnais, pour les fumistes, de recommencer tes trois cents fois de suite : « Plaque de cheminée... Plaque de cheminée... Plaque de cheminée... », que de te livrer à tes ratiocinations et divagations insensées !

Et il se reprenait en conséquence à égrener « ce véritable chapelet du philosophe... Plaque de cheminée .. Plaque de cheminée... », décidé, sans plus discuter, à se réfugier une quatrième fois entre les bras de Morphée, quand, soudain, le terrible « drrrrrring » de son réveille-matin, qui le faisait régulièrement sauter jusqu'au plafond et risquer de s'y fendre le crâne, ou du moins de l'y gravement endommager, résonna avec fracas au fond de son cabinet de toilette.

— Assez !... Assez !... Je sais qu'il est cinq heures passées !... Inutile de me le répéter à satiété !... cria-t-il allant et venant de son lit à l'instrument dérisoire qui abuse vraiment de la permission, non seulement d'avoir tout le temps l'air de croire qu'il y a quelque chose dans la vie, mais qu'il y a encore des secondes fabriquées exprès pour le réaliser.

Et le réveille, finissant par se laisser convaincre et amortir son « drrrrrring », M. Gretzili put enfin, dans la paix rétablie, passer son caleçon, son veston, ses pantoufles, verser de l'eau dans la cuvette, procéder à ses ablutions,

et se disposer à aller au cimetière de Pantin, rendre la visite annuelle, à laquelle, pour rien au monde il n'eût manqué, à Mme Fanny Gretzili, son épouse, décédée.

— Cette nouvelle année, résuma-t-il, se trempant successivement le nez, le front, les joues et faisant le canard, sera comme toutes les autre... Et bien que j'y aie été réveillé en sursaut, croyant qu'on m'y appelait, elle restera la sœur de toutes les années vides, de toutes les années tristes, de toutes les années mornes, par lesquelles j'ai depuis si longtemps passé, et où l'on ne m'a jamais appelé... Je continuerai à m'y regarder vivre,... ou plutôt ne pas vivre,... y accomplissant des fonctions en dehors de moi,... sans désir, sans enthousiasme, sans élan,... condamné aux soins réguliers de ma santé, de mon hygiène, de mes débutantes infirmités, qui ne sont pas plus miennes, au reste, que les hardes que je porte, et les culottes qu'il me faut, chaque trois mois, confier à la couturière, afin de les faire rapiécer.

Il fit avec sa serviette de délicats tortillons pour ses oreilles, et les tenant entre le pouce et l'index :

— Rien n'y arrivera... Rien ne s'y produira... Rien n'en résultera... Sinon de l'attendu,... du réglé,... du sur place,... à la façon de tous les hommes et les femmes, mes contemporains,... malgré leurs bicyclettes, leurs autos, leurs avions,... leurs prétentions,... qui ne peuvent se détacher de leur triste ici-bas, pour partir conquérir,... où elle les nargue,... la vérité...

Il prit le peigne, et rejetant en arrière ses cheveux encore longs, quoique blanchis :

— On ne part pas... Quelque envie qu'on en ait... De quelque frénésie qu'on en meure... On ne part pas... On reste... On fait le mouvement de l'aiguille du réveille-matin, de la montre, de la pendule, qui descend chaque jour vers six heures, espérant quitter enfin son cadran de malheur, et qui doit toujours, sans le quitter, remonter le long de ce cadran,... remonter... C'est ma thèse du Cadran, couron-

née jadis par l'Académie... La vie, un cadran... Un cadran, par l'aiguille accepté... Et la seule solution, consentir à être soi-même l'aiguille d'un nouveau cadran... Avoir l'air de se figurer qu'il s'y trouve des secondes rentrant dans des minutes, des minutes dans des heures, des heures dans des jours, des jours dans le temps, le temps dans l'espace, l'espace dans l'univers,... quand, en réalité, c'est de l'évidence fulgurante, aveuglante, hurlante, il n'y a ni secondes, ni minutes, ni heures,... depuis son avance, midi est-il une heure ?... et vingt-trois heures, minuit ?... ni jours,.., ni temps,... ni espace,... ni univers,... ni rien,... rien... rien !

Il se savonna rageusement :

— Et moi qui, du vivant de feu Mme Gretzili, crus tout de même qu'il y avait quelque chose... espérai chaque soir m'embarquer avec elle dans le bateau de Watteau... C'est ma seconde thèse, re-couronnée jadis par l'Académie... Mon antithèse,... l'antithèse du Bateau, venant se dresser en face de la thèse du Cadran... L'antithèse de l'Espoir qui verdoie,...du Mirage qui poudroie,... de l'Illusion qui ensorcelle la terre,... de Maïa,... de Maïa, l'astucieuse enchanteresse... Un bateau !... Quoi !... A peine embarqué, je ne le voyais plus... Submergé, déjà... Englouti... Le beau lac où il voguait, parti... Et mon cœur avide d'émotions, d'étreintes, de tendresses, qui le fissent réellement battre enfin,... redevenu le compteur pour taxis,... le métronome pour pianistes,.... l'horloge normande dont il me faut chaque soir remonter les poids,... les poids si lourds !... Si Mme Gretzili revenait et me priait de nous ré-embarquer encore dans ce bateau de Watteau, je me tordrais de rire maintenant, m'esclafferais, tant la chose me semblerait de plus en plus falote, bouffonne, impossible !... Si elle me suppliait de la serrer encore entre mes bras, tandis que je continuerais à rire de ce rire inextinguible, affreux, elle se mettrait, elle, à fondre en larmes,... en larmes corrodantes de vitriol,... s'apercevant que mes bras ne sont

plus, à droite et à gauche de ma poitrine, que les montants du cadre enserrant le cadran !... toujours le cadran !

Il acheva sa toilette, passa sa redingote, son paletot, son chapeau haut de forme :

— Pauvre petite Gretzili ! soupira-t-il. Nom léger !... Nom joli !... Nom d'oiseau pépiant que je lui avais donné comme mari !... Nom de sphinx rose aux yeux de souris, qui eût voulu me faire croire à la vie !... et que je n'ai jamais compris !

Il descendit l'escalier, prit son parapluie, un bouquet de roses de Noël, suspendu depuis la veille à la poignée de la porte, fleurs de prédilection de « cette petite Gretzili », qui n'avait stipulé qu'une clause dans son testament, l'oiseau, « un bouquet de roses de Noël à chaque jour de l'An », sortit, et, par la gelée, s'achemina à travers les villas de la Maltournée et de Neuilly-Plaisance, les champs et les jardins ensommeillés, jusqu'à la gare de Rosny-sous-Bois, où il lui fallait prendre le train.

Comme à chaque début d'année, au cours de cette demi-heure, dans l'aigre brouillard gelé, il ne rencontra âme qui vive, tant celles qui possédaient encore des « Gretzilis » préféraient leur présenter leurs souhaits de nouvel An au fond de leurs lits.

Il s'avança à pas comptés, autant de pas juste que l'année précédente ; autant de pas juste que celles qui l'avaient précédée. Par leur rythme successif, ces pas le ramenèrent à envisager l'accomplissement des mêmes devoirs réguliers, imposés, automatiques, aux mêmes époques, régulières, automatiques, imposées.

Il ne s'y sentirait pas plus vivre qu'il ne s'était senti vivre, lorsqu'il avait accompli leurs prédécesseurs. Il saurait seulement qu'il continuerait à remonter son cadran,... un cadran de plus en plus vieux et démodé, hélas !... à l'aiguille de plus en plus vieille et démodée !... ce qui lui ajouterait l'apparence d'être encore une mécanique parmi les mécaniques,... les innombrables et imperturbables méca-

niques,... qui reproduisent à s'y méprendre,... à s'en crisper, à en hurler, tant c'en devient chaque jour plus décevant !... fou !... les gestes de la vie,... l'amour, la haine,... la paix, la guerre,... l'étude, la prière,... la résignation, la mort.

A six heures un quart il arriva à la gare de Rosny.

Elle se dressait obscure et vague parmi les langes de brouillard glacé.

La porte en était entr'ouverte.

Il entra.

Personne pour le train de sept heures moins dix.

Seul, dans la triste pénombre, derrière ses vitres dépolies, ses grillages, le bureau du chef de gare était éclairé de deux lampes.

A travers leurs rayons huileux il se dirigea jusqu'à la salle d'attente, où il fit les cent pas pour se réchauffer.

Toujours personne.

Il était de plus d'une demi-heure en avance, dans cette gare ténébreuse de banlieue.

Chaque année, il était ainsi de plus d'une demi-heure en avance.

Chaque année, il se dirigeait ainsi dans la triste pénombre, à travers les rayons huileux des lampes, jusqu'à la salle d'attente, où il faisait les cent pas pour se réchauffer.

Chaque année, il se trouvait ainsi, sans personne, dans cette gare abandonnée.

Sans doute, afin que les voyageurs ne pussent le distraire du spectacle de la mécanique extraordinaire, aux ressorts si bien graissés, aux gestes si bien agencés, ordonnés, catalogués, qu'il était,... et dont il eût pu afficher l'Horaire dans cette gare même,... à côté de l'Horaire des trains.

Soudain, la porte extérieure de la grande salle s'ouvrit, et, se découpant en ombre chinoise sur les vitres éclairées par les lampes, une silhouette légère parut.

Elle semblait courir de-ci, de-là, sans repos ni trêve, agitée, inquiète, arrivant à peine à droite qu'elle repartait à gauche, à gauche à droite, tel un moineau fou, se cognant aux murs ; puis, malgré l'obscurité, le distinguant peut-être au fond de la salle, fondit sur lui :

— A quelle heure le train pour Pantin ?... s'informa-t-elle.

— A sept heures moins dix,.. mademoiselle... répondit-il dans un déclanchement.

— Je ne suis pas en retard, au moins ?

— Non... Puisqu'il n'est que six heures vingt.

— J'ai le temps...

Elle se tut, moineau à peine désenfarouché, silencieuse. Son halètement imperceptible se mêlait au tic-tac monotone du balancier d'une horloge près d'elle ; au tac-tac plus net du télégraphe Morse, que, dans le bureau du chef de gare, on tapait.

Pourquoi restait-elle en face de lui, sans bouger ni parler, cette légère silhouette ?

Pourquoi, sans parler ni bouger non plus, abandonnant ses cent pas mécaniques de long en large, restait-il en face d'elle, lui aussi ?

N'était-il pas naturel, après tout, de se tenir ainsi en face l'un de l'autre, puisque c'est la coutume, à ces heures indues, dans ces gares solitaires ?... Même aux heures moins indues, lorsqu'on y parcourt les feuilles du matin, en attendant le train ?

Dans ces déserts de banquettes et de poussière, n'est-on pas comme contraint, puisque ça ne tire pas autrement à conséquence, de ne pas trop s'y isoler ?.. de s'y rapprocher ? de s'y porter au besoin en face l'un de l'autre, pour y poursuivre, sous une protection réciproque, le rêve qu'on fut obligé d'interrompre au saut du lit, le rêve commencé ?

A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, et avaient-ils repris, yeux grands ouverts, leur rêve, qu'il

leur semblait qu'ils se trouvaient là depuis longtemps,... des éternités..

Ça devait faire partie de leurs fonctions de demeurer ainsi debout, en face l'un de l'autre, sans parler, bouger, dans l'attente d'un train qui n'en finissait pas d'arriver.

Pourquoi... au fait... en aurait-il fini, ce train?

Un aimant invisible se glissait entre eux, les enveloppant à leur insu de mille liens, d'un réseau de fils ténus qui les rapprochait à ce point que, quoique étrangers, inconnus tout à l'heure, ils eussent pu passer pour des amis qui viennent de se retrouver, des parents qui ne peuvent plus se quitter.

Dans l'espèce d'aube qui commençait à teindre les vitres de son blanc sale, de son blanc gris, de son blanc livide, il se mettait seulement à remarquer qu'elle tenait quelque chose à la main, qu'à cause de l'ombre il avait peine à identifier. Un petit bouquet de roses de Noël, ainsi que lui sans doute; que sans doute elle allait porter au cimetière de Pantin, elle aussi. Et que, tandis qu'il continuait... était-ce touchant,... à rester debout, sans parler, sans bouger, avec son bouquet, elle continuait,... était-ce touchant,... à rester debout, sans parler, sans bouger, avec son bouquet.

D'autres silhouettes de voyageurs surgissaient à travers ces limbes, riant, plaisantant, se souhaitant la bonne année.

— Tiens... Un café... articula-t-elle, indiquant, par la porte restée entr'ouverte, un débit qui, au bout de la place, s'allumait.

Et :

— J'ai le temps... dit-elle.

Elle traversa la salle, se dirigea vers cette porte.

Lui, comme dans un réflexe, la traversa à sa suite, s'y dirigeant aussi.

On eût dit que l'aimant invisible, plus fort qu'eux-mêmes, qui les rapprochait, continuait à agir. Que c'était

plus qu'un aimant... un électro-aimant... une dynamo peut-être,... non, une sorte de corde que, du bout de la place, elle venait, en se retournant,.. du moins en eut-il l'impression,.. de lui jeter à travers le corps,... et par lequel elle le tirait...

Elle était sur le point d'entrer dans ce débit,... sautant,... courant,... une toute jeune fille en cette aube glacée,... une petite fille, tant elle s'y profilait menue, svelte, légère.

Et lui, sur qui l'attraction de l'aimant agissait toujours, s'avançait à une certaine distance,... avec une sorte de difficulté à marcher.

En vérité, ça devenait... assez difficile à analyser.

Que signifiaient cette fièvre, cet engourdissement qui le prenaient?... cette façon d'âcre délire et de petite attaque qui, le paralysant, l'exaltaient?.. cette corde surtout,.. chimérique, imaginaire,... une impression!... mais qui, quoique chimérique, imaginaire,.. impression!.. manifestement le tirait...

Et voici qu'arrivé au milieu de la place une découverte absurde l'y cloua net; et que son esprit d'investigation et de sondage psycho-physiologiques, apte non seulement à déduire les effets des causes, mais à induire d'effets même superficiels leurs causes les plus cachées, le contraignit, en un éclair d'évidence crue, de constater qu'il se trouvait dans un état... qu'il était bien forcé... quoique personne ne le note jamais,... de noter,... état qu'il avait d'ailleurs intitulé, afin d'en disserter sans trop d'embarras jadis, avec ses élèves, « de l'Indication », de « l'Invitation à la Valse », de « la Lysistrata d'Aristophane »,... mais qu'il espérait bien, étant donné son âge, avoir à jamais relégué dans le domaine des laissés pour compte et des rossignols oubliés.

Tout décontenancé, il en jetait des regards dépités sur son bouquet. S'évertuant, pour retrouver sa propre estime, son prestige, sa fidélité à une mémoire vénérée, à le

porter en guise de réparation jusqu'à ses lèvres. Le laissant, tant le geste lui semblait sacrilège en l'occasion, retomber. S'évertuant à l'y reporter. Le laissant encore retomber. L'y reportant encore. Le...

Enfin :

— Pardon !.. Pardon !... s'écria-t-il, ne sachant plus, tant cette manifestation inconsciente,... antiphilosophique, anachronique,... l'énervait,... l'irritait,... à quel saint se vouer... Pardon, petite Gretzili qui fut, si je fus moi-même en vie,... ce qui, même en ce moment, ne m'est pas encore tout à fait démontré,... ma seule vie !... Petite perdrix, à qui j'allais, ainsi qu'à chaque Jour de l'An, porter ces roses de Noël sur son jardinet défleuri,... et que j'ai déjà presque trahie !...

Et comme deux pleurs roulaient le long de ses pommettes sèches :

— Pardon, petit oiseau de Paradis, qui, toutes les fois que je partais pour mes cours supplémentaires à Paris, avais cette attendrissante jalousie de me faire jurer que je ne l'y tromperais pas de la journée !... Et à qui,... pour entretenir notre douce harmonie,... je le jurais,... sans y attacher d'importance,... naturellement,... comme tous les maris !

De nouvelles silhouettes de voyageurs surgissaient, riant comme les premières, plaisantant, gesticulant, se souhaitant au milieu de compliments sans fin, de serrements de mains, d'embrassements, la bonne année.

Tous devaient se demander à quoi pouvait bien rêver, au milieu de cette place gelée, ce long et vague monsieur à haut de forme, paletot, redingote, digne et contristé, avec son bouquet.

S'étonner qu'il le laissât ainsi retomber d'un air dolent, découragé, dès qu'ils étaient en vue, et le reportât fiévreusement à ses lèvres, sitôt passés.

Le poursuivant de regards rieurs, moqueurs, intrigués.

Lui, alors, était bien réduit à leur répondre de regards qu'il se contraignait à rendre également rieurs, sans s'expliquer.

D'ailleurs, puisque tout le monde avait l'air de rire dans ce matin aigrelet de petite gelée, il était bien bon, après tout, de continuer à s'en vouloir, à se forger des remords disproportionnés, à s'affliger.

Du moment que c'était le Jour de l'An, et que chacun, à cette date, doit par principe se dérider, pourquoi ne pas se mettre au diapason général ?.. ne pas se laisser aller à être lui aussi gai ?... gai ?..

— En somme, conclut-il à sa décharge, je ne suis pas responsable de l'état où je me trouve !... Quelle raison de m'en émouvoir !... Pur effet de ma mécanique !... de ma mécanique qui se remet, ainsi qu'au temps de ma jeunesse, à faire du cent à l'heure,... peut-être du deux cents,... au lieu, comme il serait si naturel à son âge, d'avoir des ratés !... Effet inédit, ou presque, depuis la mort de mon épouse, et depuis la grande guerre,... où toute manifestation particulière devait se subordonner à l'intérêt national !... mais auquel j'eusse cependant dû m'attendre, puisque nous revoici en temps de paix !.. Que ne se produisit-il plus tôt ?.. Mes rouages et ressorts revenant à leur fonctionnement intégral ?.. Mystère de la mécanique et du cadran !

Sans s'y appesantir, il enfouit son bouquet de roses de Noël au fond de la poche de son paletot, les fleurs émergeant à l'extérieur, afin de ne point les froisser.

Puis, se frottant allègrement les mains, par ce petit froid ravigoteur, il se mit à siffler, selon des motifs chers aux merles de la Maltournée, et que, dans ses loisirs, il avait notés : « Frédéric ! tû, tû, tû... Marguerite ! tû, tû, tû... Faut l'faire tiédir ! tû, tû, tû... » Que ces merles faisaient-ils ainsi tiédir ?... Il l'ignorait...

— Je n'en suis pas responsable !.. Car, si ahurissants que soient les simulacres et apparences de la vie, je ne les

ai point créés!... « Je me promène au milieu des ombres », a dit Platon... Aucune d'elles, ni moi-même, n'offrons plus de substance que celles qui se reflèteraient au fond d'une « Caverne » vers laquelle je serais tourné, et qui constituerait pour moi le « Monde » !.. Les réalités sont bien au delà!... bien au-dessus!.. là-haut!.. là-haut!.. dans le domaine des « Idées » !... Et comme je suis au-dessous, je n'ai qu'à regarder mon ombre se refléter au fond de la « Caverne », ainsi qu'un spectateur, assistant à sa représentation!

Décidé par suite à bannir tout remords et à être ce spectateur impartial assistant à « sa représentation », il se remit à se frotter plus allègrement les mains, et à siffler, à en rendre presque jaloux les merles de la Maltournée : « Frédéric ! tû, tû, tû... Marguerite ! tû, tû, tû... Faut l'faire tiédir ! tû, tû, tû,... tû, tû, tû... » sans arrêter ces « tû, tû, tû... »

Un parallèle le fit s'esclaffer :

— De même qu'on m'a appelé « Stanislas!... Stanislas !.. Stanislas!... » au cours de cette nuit du premier de l'An, et, qu'en conséquence, je suis fondé à me demander qui m'appellera au cours de l'année, ou aura l'air de m'y appeler ; de même,me trouvant dans cet état, à la réalité duquel j'ignore encore si je dois croire, le matin de ce premier de l'An, je suis fondé à me demander dans quel état, à la réalité duquel j'ignore si je devrai croire davantage, je vais également me trouver, ou aurai l'air de me trouver, au cours de la susdite année, depuis son imprévue Circoncision, jusqu'à son agréable Saint-Sylvestre ?

Et aussitôt :

— Les deux faits sont connexes!... La personne qui doit m'y appeler doit être celle qui vient, ou que j'ai tout lieu de supposer qui vient de me mettre en cet état!...Ce doit être cette jeune fille,...cette petite fille,... petite fille est préférable!...en train de se sustenter dans le débit d'en face, tandis que je fais, avec tant de longanimité, le pied de grue

devant ce débit !...Présumons-le !...Il y a les plus grandes chances !...Chaque minute passée le rend infiniment probable !...Il suffit, pour m'en convaincre, de voir à quel point déjà elle a réussi à me faire sortir de mon moi, jusqu'à me pousser, en dépit d'habitudes de correction et de décorum invétérées, à risquer ici une séance publique de merle, comme si j'étais chargé de préluder au printemps qui vient !

Et se persuadant qu'il n'y avait plus d'hésitation à avoir,...que c'était plus que probablement elle...

— Mademoiselle !... lui lança-t-il d'un ton pénétré !... Mademoiselle, qui m'avez attaché avec une corde,...ne me laissez plus languir à l'une de ses extrémités, et dépêchez-vous de sortir de votre café !...

Puis, plus haut, afin d'en être mieux entendu:

— Mademoiselle, qui m'avez attaché avec cette corde !... Vous voyez bien que je suis un monsieur du genre honorable, respectable !.. n'oubliant ni ce que l'état civil dénomme à tort son âge,... ni les traditions de vénération qu'on doit au jeune sexe,... ni ses devoirs professoraux !...un monsieur qui saura ne point dépasser les limites !... d'autant qu'il se demande à quoi au juste elles correspondent !...un monsieur de tous égards et de tout repos !... Venez avec lui prendre le train de sept heures moins dix,...puisque au reste ce train, comme tous ceux du matin de la banlieue parisienne, ne fut inventé que pour permettre aux messieurs de cet âge d'y lier conversation avec les petites demoiselles du vôtre,... sans jamais y dépasser celles-ci,...mais en s'y tenant de part et d'autre, à l'instar des danseurs de corde,... ce qui constitue d'ailleurs un passe-temps et un aide-parcours si délectables... sur leurs extrêmes lisières... tout le temps !

Et, de plus en plus haut, afin d'en être tout à fait entendu :

— Mademoiselle, qui m'avez attaché avec cette corde !... Mademoiselle, qui m'avez attaché !...

Sans doute n'attendait-elle que ce suprême appel, car

elle apparut sur le perron du débit, sautant, courant, plus jeune fille,...petite fille que jamais,...son bouquet de fleurs à la main.

— Le train pour Pantin?...Le train pour Pantin?...interrogeait-elle de loin.

— Pas encore...Vous voyez...

— Vraiment?...

— Si... Si... On l'annonce... Tenez...

— On l'annonce... Mon Dieu!... Moi qui n'ai pas pris mon billet...

— C'est moi qui cours le prendre... Pour Pantin?.. Au cimetière?... Je dis bien?..

— Au cimetière... Pour Pantin...

— Je reviens...

Quittant cette place, au milieu de laquelle il restait dans le même état, pour ainsi dire comme figé, il s'élança à travers le petit jour blafard, sa redingote et son pardessus battant l'air, ses longs cheveux en coup de vent, rentrant en trombe dans la gare, bousculant les voyageurs ahuris, les écartant d'autorité du guichet, se faisant délivrer les billets.

Déjà, il revenait.

— Voilà... dit-il, lui présentant le cartonnet.

— Merci... fit-elle rendant la monnaie.

— Je ne puis accepter... Vraiment...

— Acceptez...

— Non... Non...

— Si ..

Ils pénétrèrent sur le quai, s'efforçant de tenir plus haut leurs bouquets, les garant des remous de la foule, plus haut que leurs têtes, au haut de leurs bras levés.

— Pour qui celui-ci ?.. hasarda-t-il au bout de quelque temps, la regardant avec une sympathie croissante.

— Pour ma mère !... soupira-t-elle, l'œil, sans qu'elle le voulût, chaviré.

— Ah !

Et au bout de quelque temps :

— Et celui-là ?... hasarda-t-elle...

— Pour ma femme !... soupira-t-il, l'œil chaviré de même.

— Ah !...

Ils demeuraient alanguis, troublés, de se sentir ainsi deux êtres d'attachement, de reconnaissance !... de fidélité surtout !... de fidélité !...De se dire que, pendant qu'il allait porter ces fleurs à sa femme,... elle allait les porter à sa mère !... à sa mère !

Dans un concert de roulements,de halètements, de coups de sifflets, de grincements, le train stoppa.

Impossible de rien distinguer, tant les vitres des portières étaient zébrées de fougères blanches.

Ils le longèrent, s'efforçant de voir à l'intérieur, montant à l'assaut des wagons.

Les compartiments étaient surchargés, bondés.

Un vide apparut.

Tenant la portière, il la laissait monter... monter...

— C'est elle, se disait-il s'effaçant, qui va réaliser le présage des « Stanislas !... Stanislas !... » Elle, qui le long de l'année, va m'appeler !... Elle, qui me précédant dans ce compartiment, m'appelle déjà !... m'appelle !... Elle qui, après que je me serai rendu au cimetière, m'appellera !... m'appellera !...

« Et je la suivrai... moi qui n'ai jamais été appelé !... En toute passion, toute ardeur !... toute dignité, toute respectabilité de professeur !... à New-York !... Pékin !... Bombay !... San-Francisco !... dans la lune !... les étoiles !... le soleil !... sans l'effleurer !

« Ce compartiment de chemin de fer deviendra le délicieux bateau de Watteau,... dont je rêve !...dont je me consume !.. où je vais enfin m'embarquer !.. Ce que je n'ai pu que tenter avec ma pauvre Gretzili,... Fanny !.. Fanny !.. *De profundis* !.. *De profundis clamavi ad te, Domine... Domine, exaudi*... je le réussirai avec cette petite

demoiselle à la corde...dont la corde m'attache plus étroitement, sévèrement, à chaque instant,... m'enlace,... m'entraîne,... tandis qu'elle, qui en tient de plus en plus serrée l'extrémité, tire dessus, tire, tire, de ses petits doigts nerveux, crispés,... afin d'arriver une fois à me faire vivre,... la première !.. mon Dieu !... depuis que je suis né !

Il n'y avait qu'un bleu-horizon dans le compartiment.

Il s'efforçait de voir à travers les vitres, de l'autre côté.

— Oh !.. Un poilu!...fit-elle. Faut que je l'embrasse !... En ce premier de l'An, ça porte bonheur, un poilu !

— Allez-y, mademoiselle !... dit le militaire quittant sa vitre. Vous gênez pas !... Je suis fétiche !

— Il est fétiche !.. reprit-elle posant ses lèvres sur ses joues. Ce qu'il est jeune !.. Ce qu'il est gentil !..

— Oui !...Oui !.. Je suis fétiche !.. Allez-y encore !.. Ne vous arrêtez plus !... Ça porte bonheur, je vous dis !..

— Il est fétiche !.. continuait-elle. Ce qu'il est drôle!.. Ce petit !..

— Allez-y toujours !.. Comme à l'armistice !.. où toutes les jeunes filles me les suçaient tellement, que j'avais les deux pommes en sang !..

Des bouffées de vapeur épaissirent les fougères des vitres.

Le train se reprit à marcher.

Se retournant vers son compagnon :

— Il a fait la guerre !.. lui souffla-t-elle. Pourquoi rester là-bas, dans votre coin, solitaire... Venez ici avec moi l'embrasser,.. pour le remercier !..

M. Gretzili esquissa un geste évasif, de recul, de délicatesse.

— Je ne voudrais pas... Vraiment...

— Mais si... Venez... Ne vous faites pas prier...

— Ça ne lui offrirait peut-être pas le même intérêt ..

— Est-ce qu'on s'occupe de ça, puisque c'est le Jour de l'An aujourd'hui...

— Je suis fétiche !.. Je suis fétiche !.. Je suis fétiche !.. Je suis fétiche !.. clamait le jeune poilu sans plus cesser, remonté.

Posant son parapluie et son bouquet sur la banquette, M. Gretzili se déploya tout de son long dans le compartiment, tenant, tant par déférence pour ce jeune guerrier, qu'afin de ne point le délustrer, son chapeau haut de forme à la main.

Et s'approchant :

— Vous permettez, jeune homme ?... lui demanda-t-il respectueux.

— Mais oui... Puisque c'est le Jour de l'An !...

— Vous n'en voudrez pas à cette vieille barbe,... véritablement ?..

— Mais non...

— Une brosse... réellement...

— On vous la souhaite, grand-père !.. lui lança le jeune poilu se tordant.

Bien que ce vocable s'évanouît déjà en fumée légère, M. Gretzili eut comme une nausée. Il lui sembla qu'on pinçait sinistrement en lui une fibre secrète. Qu'on le forçait à avaler une pilule amère.

Il se retourna d'un coup, pour voir si, par hasard, sa compagne n'avait pas entendu l'appellation singulière.

Mais le bruit du train, filant à toute vitesse maintenant, avait dû assourdir la voix.

La jeune fille continuait toujours à répéter sans pensée, irradiée :

— Il est fétiche !.. fétiche !.. Ce qu'il est comique !.. Ce qu'il est farce !.. Ce chéri !..

— Vivent les poilus !.. s'écria-t-il, de façon à couvrir toute récidive éventuelle de ce « grand-père » incongru, agitant d'un geste large son chapeau haut de forme, en

balayant, par à coups ondoyants, l'espace entre les deux banquettes, devant lui.

Il se mit même à entonner, sans en savoir au juste l'air, — comme philosophe il était à l'antipode d'un musicien, — *La Madelon vient nous verser à boire*, d'abord sur celui du *Toréador*, ensuite sur celui d'*O mon Fernand*, enfin sur celui de *Marchande de marée*, ne rentrant dans le motif initial que pour la finale ascendante *Madelon !.. Madelon !.. Madelon !*

On arrivait à Noisy-le-Sec.

Une foule, plus dense encore qu'à Rosny, se pressait sur le quai.

Cinq dames à réticules et à airs réservés envahirent le compartiment.

Deux autres, également à réticules et à airs plus réservés encore, suivirent.

Trois nouveaux bleu-horizon firent irruption, au milieu d'un charivari d'appels, de lazzis, d'interpellations.

L'un, tandis que le train repartait, ne cessait de crier au chef de gare « Faut pas t'en faire, mon vieux !.. Ça ne t'empêchera pas !.. Comme tous les chefs de gare ! » sur le marchepied.

Il referma ensuite la portière.

— Des poilus !.. Encore des poilus !.. murmurait la jeune fille heureuse. Faut que je leur donne à leur tour des baisers !.. Puisque c'est le Jour de l'An aujourd'hui !..

— Allez-y, mademoiselle !... dit celui qui se trouvait le plus près d'elle. Ne vous dérangez pas !... Faites comme chez vous !...

— Il y a aussi un bécot pour moi, mademoiselle ?... demanda un autre.

— Il en reste, la jolie ?...

Elle passait des bras du premier dans ceux du second ; de ceux du second dans ceux du troisième ; retournait à ceux du premier.

Des rires s'élevaient. Des étreintes se succédaient. Des baisers pleuvaient, claquaient.

M. Gretzili recommençait à balayer l'espace entre les deux banquettes, en gestes encore plus ondoyants.

Les sept dames à réticules et à airs réservés se renfermaient dans un kant de plus en plus effarouché, vexé.

— C'est bath !... C'est chouette !... criait le dernier entré. C'est comme à Strasbourg !... à Mulhouse !... à Metz !... Tout le monde s'embrasse !... ne va plus cesser de s'embrasser !

Et, s'inclinant vers la plus proche des dames :

— Vous permettez,... maman ?... fit-il avec le salut.

— Mais, monsieur!... sursauta celle à qui il donnait ainsi le glorieux nom de mère.

— Ma tante ?... continuait-il s'inclinant vers sa voisine.

— Vous vous risquez à des licences, monsieur !...

— Cousine ?... repartait un camarade l'imitant.

— Par exemple !...

— Marraine ?...

— Militaire !...

— Voyons !...

— Si vous avez été brave à la guerre...

— Allons !...

—... ce n'est pas une raison, pour qu'en temps de paix...

— Tirez pas la sonnette d'alarme !...

— Ah ça !...

— Ainsi que le reste du matériel, elle est détraquée !...

Ils revenaient d'ailleurs à leur première conquête, quand le jeune poilu les interpella :

— Suffit, les gas !... Suffit !... C'est moi le fétiche à Mademoiselle aujourd'hui !

— Qu'est-ce que tu dis, fétiche ?... protestèrent-ils.

— Je dis que c'est moi qui lui ai le premier porté bonheur !... Que c'est moi son fétiche, vous entendez !...

— Qu'est-ce que tu dis ?...

— N'est-ce pas, mademoiselle ?...

— Oui !... lança la jeune fille, le remerciant d'un sourire gentil.

— Des blagues !...

— N'est-ce pas, mademoiselle ?...

— Oui !... le remercia-t-elle d'un sourire encore plus gentil.

— Tais-toi !...

— Me taire...

— Menteur !...

— Quoi...

— Sais-tu ce que tu es, toi ?...

— Ce que je suis...

— Rien que mascotte, tiens !... C'est nous les seuls fétiches aujourd'hui !...

— Je suis pas mascotte !... Je suis fétiche !...

— Rien que mascotte !...

— Je suis fétiche !...

— Mascotte !...

— A preuve que, dans toutes mes tranchées, jamais les gros noirs n'y tombaient !...

— Tes tranchées !...

— L'Alsace !.. L'Argonne !.. La Fère !.. J'y pêchais les poissons à la grenade... à La Fère !..

— T'as pêché les poissons à la grenade à La Fère,... espèce d'embusqué !...

— Répète-le !...

— Sûr !... qu'on le répétera !... Malgré ta croix de guerre,... hé,... mascotte !...

— Répète-le !...

— On la porte dans sa poche, d'abord, quand on l'a gagnée !...

— Naturellement,... appuya la dame dénommée « tante », éprouvant une irrésistible démangeaison d'intervenir, qu'on la porte dans sa poche !...

— Ils se liguent tous contre lui !... souffla à son com-

pagnon la jeune fille... Défendez-le, vous !... Défendez-le !

A cette invite, M. Gretzili, malgré le côté absurde, inexistant de la discussion, roulant sur des subtilités de « mascotte », de « fétiche », sentit quelque chose fermenter en lui. Il lui sembla que les yeux de celle qui lui parlait, avec encore un reflet du sourire qu'ils venaient d'adresser au jeune homme, allaient y réveiller des possibilités, des vigueurs, des énergies. Il se crut comme frotté d'huile, transformé en athlète, prêt à se précipiter dans l'arène, au lieu de la contempler du haut de son gradin, avec son pince-nez.

— C'est mon fétiche !... lui soufflait-elle toujours. Défendez-le !...

— Oui !... Oui !...

— Le vôtre aussi !...

— Oui !...

— Il vous a embrassé !

— Vous vous trompez, madame !... lança noblement à la « tante » M. Gretzili. Il y en a tout de même qui la portent épinglée à leur capote !... J'en connais !...

— Avec cette figure de prospérité, monsieur ?...

— Avec cette figure de prospérité, madame !...

— C'est malheureux d'entendre ça !...

— En quoi !...

— Malheureux !...

— Défendez-le contre eux aussi !... contre eux aussi !...

Toutes ses forces se tendaient, se bandaient devant cette nouvelle invite. Il était prêt à soulever des montagnes, à affronter les pires dangers, pour la contenter :

— Entre Français ! Voyons ! messieurs ! vibrait-il, s'efforçant de toucher le cœur des militaires.

Puis :

— Après avoir contribué à une si belle victoire, jeune homme !... Comme l'annonce votre croix si bien gagnée !...

Enfin :

— Par un Jour de l'An si bien commencé !... Un si émouvant anniversaire !... Une si noble fête d'union sacrée !...

La querelle s'envenimait.

— Répète-le !... Répète-le !...

— Sûr, qu'on le répètera !... s'exaspéraient les militaires.

— Ne le ratez pas !... réclamait la « tante » d'une voix de vinaigre.

— Ils vont se battre !... hurlaient les dames affolées.

— Ne le ratez pas !... reprenait la « tante » de plus en plus vinaigre.

— Défendez-le !... délirait la jeune fille exaltée.

— Ne le ratez...

— En chœur !.. Allons !.. Mesdames !.. Mademoiselle !... commanda péremptoirement M. Gretzili, comprenant — bien que ces événements fussent évidemment dénués de la plus simple, de la plus élémentaire réalité, — que la nécessité d'une décision prompte s'imposait. « Comme tout à l'heure !... Le grand remède à tous nos maux !... *La Madelon vient nous verser à boire... Sous la tonnelle, on frôle son jupon*... Une... deux... trois...

Et il entonna l'air de Malbrouck.

— On ne s'y reconnaît plus !... déclara-t-il ensuite, inquiet, pour son prestige de chef d'orphéon, de la cacophonie.

Mais aussitôt :

— *Caroline*, alors !... Musique sans chausse-trapes... Plus de doubles-croches... *Caroline*... Une... deux... trois...

Par malheur, le chœur, guidé par son haut de forme brandi, n'avait pas achevé le *ne* du second *Caroli-ne*, qu'à un dernier et ultra-violent :

— Répète-le !...

Trois brefs, cinglants, définitifs :

— Embusqué !...

— Embusqué !...

— Embusqué !...
répondirent.

Un silence funèbre suivit. Malgré le froid extérieur, l'atmosphère du compartiment devenait opaque, surchauffée. Les coups, les gifles allaient pleuvoir. Les dames se reculaient, se tassaient vers les extrémités, n'ayant plus la force de crier, bras en avant pour protéger leurs figures, laissant le centre aux lutteurs.

Tout à coup :

— Regardez !... dit le jeune poilu.

Et, ouvrant capote, veste, déboutonnant son pantalon, que dans une pudeur instinctive il retint à mi-cuisses, relevant par contre sa chemise jusqu'au menton, il exhiba aux voyageurs et aux voyageuses stupéfaits les chairs nues de son ventre et de sa poitrine, et, entre les deux, partant de la région du foie, trois cicatrices énormes, violâtres, épouvantables, qui lui labouraient les côtes, dépassant le sternum, atteignant l'estomac et le cœur, de l'autre côté.

— Voilà l'embusqué !... répétait-il,... l'embusqué !...

— Le pauvre petit !... suffoquait la jeune fille penchée sur ses blessures... Sa pauvre petite poitrine !... Son pauvre petit ventre !... Et, prête aussi à les embrasser tous deux... Croyez-vous !... Croyez-vous !

— Héros !... clamait M. Gretzili, s'efforçant d'avoir l'air pris par le côté vraiment vécu, arrivé, de cette situation, de s'élever à sa hauteur.

— Voilà ce qu'on fait de nos enfants !... se désolait une dame pleurant.

— Qu'est-ce qu'on fait du mien !... se lamentait une autre.

— Faites des enfants !... se mouchait une troisième.

— Voyez... On pourrait mettre un œuf dedans...

— Le poing, madame !

— La tête !...

— C'est honteux !...

— Donne la main,... fétiche !... s'avança un militaire.

— Donne-la,... fétiche !... suivit son camarade.

— Mon fétiche à la manque !... fit le dernier, la tendant aussi.

— Fétiche quand même, va, vieux !... répondit le jeune poilu fringant, rabattant chemise, remontant pantalon. Puisqu'on est toujours là !... toujours là !...

— C'est la faute à ma tante !... grommela le « vieux », poursuivant celle-ci de regards furieux.

— Elle ne cessait de nous asticoter contre toi !... appuya son confrère.

— De nous bourrer le crâne,... qui a déjà été assez bourré,... depuis août 14 !...

— Comment voulais-tu qu'on tienne !...

— Pire qu'à Verdun !...

— Les Boches !... C'était rien !...

— Mais ma tante !...

— Est-ce qu'on va arriver à la gare de Pantin ?... s'agitait fiévreusement la tante, se sentant l'objet de la réprobation générale.

Nul ne répondait.

— Tous feignaient d'ignorer sa présence, son existence.

— Est-ce qu'on va arriver à la gare de Pantin ?..

Même mutisme.

Comme si elle n'avait pas parlé.

— De Pantin ?..

— Y a temps qu'on l'a passé, ton Pantruche !... finit par lui répondre celui qui avait le dernier pris la parole. Seulement, t'étais si colère, que tu ne t'en es pas aperçue !... T'as plus qu'à présenter tes excuses à notre frangin !

— On a passé Pantin !... C'est trop fort !..

— Si t'avais gardé tes esprits, t'aurais vu qu'il y était monté un ouistiti de plus, tiens !..

— Un ouistiti ?..

— Regarde-le, l'ouistiti !..

Et il désignait un petit blondin, qui se trouvait en effet debout, contre la portière.

— N'est-ce pas, ouistiti, que t'es bien monté à Pantruche ?

— Mais oui, monsieur... s'empressa de convenir aimablement l'ouistiti.

— N'est-ce pas, qu'on a bien passé Pantruche?..

— Mais oui, monsieur... convint-il plus aimablement encore.

— Affirme-le à ma tante, qui l'attend, tu vois ?

— Mais oui, ma tante !.. s'inclina-t-il cérémonieusement.

— On ne l'a pas passé !.. Ce n'est pas vrai !..

— Si, ma tante !... affirma, la main sur son cœur, le petit blondin.

— Alors, s'il y a un ouistiti de plus dans le compartiment, observa à sa compagne M. Gretzili, et si nous avons réellement passé Pantin,... il n'y a plus de doute,... nous avons manqué le cimetière, nous !..

— S'il y a un ouistiti de plus, c'est certain, nous l'avons manqué !

— Et nos bouquets !.. cherchait-il en vain sur les banquettes.

— Nos bouquets !.. cherchait-elle à son tour sur ces mêmes banquettes, dans les filets.

— Quels bouquets ?.. questionna-t-on.

— Des bouquets ?.. répéta le jeune poilu étonné.

— Ceux avec lesquels nous sommes montés à Rosny, vous savez bien..

— Vous êtes montés à Rosny avec des bouquets?

— Je tenais le mien à la main, quand je vous embrassais...

— Vous le teniez à la main ?..

— Vous ne l'avez pas remarqué...

— J'étais occupé...

— Nos roses de Noël, voyons... que nous allions porter, moi à ma femme,... elle à sa mère...

— Lui à sa femme,... moi à ma mère...

— C'est votre fille ?.. interpella un militaire curieux.

Et il allait, supposant qu'elle ne s'en offusquerait pas, répondre par l'affirmative, quand un autre aperçut quelque chose d'anormal, d'insolite, un paquet de papier froissé, aplati, que, chaque fois qu'après avoir tenté de distinguer à travers les fougères des vitres si elle avait bien passé Pantin, la tante, se rasseyant, raplatissait encore davantage.

— Les voilà !.. Les voilà !.. clama-t-il, se précipitant pour les sauver d'un écrasement total, définitif.

— Les voilà !.. clama sa compagne, les ressaisissant avant lui.

— Encore ma tante qui recommence à faire des siennes !..

— Elle n'en finira jamais, ma tante !..

— Elle exagère !..

— Assez !

Ils s'efforçaient de leur restituer une forme présentable.

— Il n'y a que le papier d'abîmé...

— Les roses sont intactes..

— Au lieu de nous rendre au cimetière par ce train-ci, nous en serons quittes pour y aller de Paris par le train onze...

— C'est cela...

— Avec ces bouquets...

— Entendu...

— Pas avant, toutefois, s'écria le jeune poilu, d'être descendu chez un marchand de vins signer l'armistice avec mes copains... Et de nous être souhaité encore la bonne année avec Mademoiselle et avec vous, puisqu'on a eu la chance de se rencontrer...

— La chance est pour nous,... riposta M. Gretzili régence.

— La bonne année... Encore la bonne année... appuyèrent les militaires... Avec Mademoiselle et avec le père de Mademoiselle...

— Avec Mademoiselle et son père...

— Son grand-père ! . rectifia le jeune homme.

— Vivent les poilus! tonna M. Gretzili couvrant tout.

— Si ces messieurs dames veulent bien me suivre, insinua le petit blondin, j'ai justement mon oncle, qui est bistro avenue Laumière,... sur le chemin du cimetière,... et qui possède du pinard de première,... un joli petit pinard de Nuits...

— Il possède du pinard de première, ton oncle ?..

— Du pinard de Nuits ?..

— Mais oui, messieurs dames...

— Nous te suivrons chez ton oncle, ouistiti...

— Nous irons avenue Laumière...

— Dès qu'on arrivera, mène-nous-y...

Le train fila sous les ultimes ponts, boulevard extérieur, rues de l'Aqueduc, Lafayette, dépassant les dernières guérites à disques, à signaux, ébranlant les dernières plaques tournantes :

— Voici d'ailleurs le vrai Pantruche...

— Celui de Montmertre et de Ménilmuche...

On entra en gare :

— Laissons filer ma tante, qu'est pressée...

— Elle nous aplatirait, si on la retardait, comme de simples roses de Noël...

— Elle nous marche déjà assez sur les pieds...

Elle descendit :

— Au revoir !.. Hé !.. Ma tante !.

— Bonjour à ta famille du jardin des Plantes !..

— A ta sœur, la vipère du Palais des Serpents !..

Et les dames à réticules, plus réservées du tout, mais débordantes et exubérantes au contraire, depuis qu'on les avait si fort embrassées, lui emboîtant le pas, la singeant :

— A nous, maintenant!... A nous !...

— Suivons l'ouistiti !..

— L'ouistiti !..

Le dernier sur le marchepied, M. Gretzili songeait :

« Tout cela d'ailleurs,... bien qu'admirablement imité, agencé, machiné, n'existe pas!.. Mais, c'est égal, autre

chose existera bientôt !... Les « Stanislas !... Stanislas !.. » qui m'appelèrent si étrangement,... désespérément,... cette nuit, ne mentiront pas !... Ce sera toujours cette jeune fille,... cette petite fille,... qui les réalisera !... Le délicieux bateau de Watteau,... où il faut, coûte que coûte, que je monte à mon tour,... ne peut plus être amarré bien loin d'ici !.. Peut-être le long du canal de la Villette,... au bord du lac des Buttes-Chaumont,... avenue Laumière,... c'est cela,... avenue *Lumière*!... Mon état que j'intitulais « de Lysistrata », « de l'Indication », « de l'Invitation à la Valse », afin d'en disserter, sans trop d'embarras jadis, avec mes pauvres élèves, deviendra la Valse elle-même !.. la Valse ardente, sanguine, vertigineuse!... Et la petite main qui me tire de plus en plus durement, sévèrement, irrésistiblement au bout de sa corde, est prête, je le sens, à me conduire jusqu'à la lune!... aux étoiles !... au soleil !.. à travers toutes les féeries!... les folies!... les frénésies !... les fantaisies !..

« Suivons l'ouistiti !.. »

Tous débouchèrent dans la cour de la gare de l'Est, où, sous le jour terne, gris, sale, — pourquoi terne, gris, sale, puisqu'ils étaient enchantés, ravis? — une infinité d'autres poilus, jeunes filles, ouistitis, Gretzilis, dames à réticules, tantes, belles-mères, débouchaient aussi, résolus à vaincre le terne, gris, sale de ce jour de fête, pour le pavoiser aux couleurs de leurs âmes toute la journée.

Une petite bise nord-nord-est, âpre et âcre, sifflait. Pourquoi âpre et âcre, puisqu'ils étaient décidés à ne pas plus souffrir que si elle leur apportait des parfums de citronniers, d'orangers?

Quelque chose d'humide, de froid, pluie, neige, verglas, ne cessait de bruiner, collant aux pavés, poissant les vêtements. Pourquoi, puisqu'ils avaient décrété qu'en dépit des intempéries ils déambuleraient sous de véritables portiques

d'arc-en-ciel, violettes, iris, pervenches, muguets, coucous, chèvrefeuilles, aubépines rouges, comme si, de tous ses pétales, le printemps avait déjà chassé les frimas?

— Par ici, messieurs dames... les encourageait de sa voix futée l'ouistiti, évoluant à travers le verglas avec l'agilité de sa race.

— On te suit... répondaient les militaires aussi agiles, en dépit de leur souliers ferrés.

Ils sortirent des grilles, remontant le faubourg Saint-Martin, au milieu de la foule allègre qui le descendait.

— Du moment qu'on nous force à faire la noce, mon enfant...,s'épanchait M. Gretzili,commençant,puisque ça semblait leur faire plaisir,à jouer son rôle de père,il serait peut-être opportun de ne plus tenir nos bouquets à la manière des passants qui en achètent aux petites marchandes du trottoir, comme des cierges de premiers communiants...

— Juste...,modula l'enfant, faisant reluire ses dents, ce qui lui ajouta deux fossettes.

— Pardon, mademoiselle...objecta le jeune poilu... Nous ne nous plaindrons pas de vous voir, même en première communiante, avec votre cierge-bouquet...

— Si... si... Mon enfant... Cela est préférable... s'épanchait-il, plus père encore.

Il tira, tout en marchant, une ficelle de sa poche, prit les fleurs de la jeune fille, les attacha à l'une des extrémités, attacha les siennes à l'autre, saisit la ficelle par le milieu, l'enroula à la pointe de son parapluie, se mit, en même temps que ce parapluie sur l'épaule, son haut de forme sur l'oreille; et, tandis que les deux bouquets lui ballottaient dans le dos:

— Ohé!...Ohé!...lança-t-il, ainsi qu'on le lance d'ordinaire en ces sortes de fêtes. Voici le fusil de la paix!...Celui de notre immortel Président Wilson !...Hurrah pour la Société des Nations!...

— Hurrah pour la Société des Nations !... sonnèrent en fanfare les militaires.

— Hurrah pour la Société des Nations!...conclut l'ouistit ien gigue éperdue.

— Bravo!...Bravo!...applaudirent des groupes.

— Bravo!... répétèrent d'autres.

— Vive Lafayette!... vociféra un Yank, dont le chapeau de feutre kaki, gansé de rouge, sembla s'envoler.

— Pardon, mademoiselle... ré-objecta le jeune poilu. Mais du moment qu'il y a un fusil à porter, même celui de la paix, n'est-ce pas moi, plutôt que Monsieur, que ça regarde ?

— Juste... modula-t-elle, faisant de nouveau reluire ses dents, ce qui lui ré-ajouta les deux fossettes.

Saisissant, fort de cet assentiment, le parapluie de son contradicteur, le jeune homme, après quelques « Portez arme!.. », « Présentez arme!..», moulinets, témoins de sa dextérité, aboutit à un décisif « Arme sur l'épaule... gauche!... » continuant à avancer, tandis que les deux bouquets lui ballottaient à son tour dans le dos.

— Puisqu'il est question de M. Wilson, mon enfant,... s'épanchait maintenant en paternité absolue M. Gretzili,... cette frénésie de notre immortel Président à vouloir, même contre leur gré, rendre la justice aux peuples, n'est-elle pas admirable,... à s'agenouiller devant!... Le pendant, si j'ose me permettre cette comparaison, de celle aussi admirable,... à s'agenouiller devant,... de Toussaint Lavenette des *Aventures de Robert-Robert* de votre enfance, — il lui lança un coup d'œil significatif, de façon que si sa mémoire la desservait, elle ne le démentît point, — où ce vénérable compagnon du jeune explorateur, revêtu d'une simarre et d'une toque de magistrat, s'entêtait, contre leur gré également, à rendre la justice aux singes!...

— Juste.. modula-t-elle, ses fossettes devenant deux papillons, qui battaient des ailes au bord de ses lèvres.

— Pardon... Ah... Pardon, Mademoiselle... ré-objectait le jeune poilu. C'est qu'il est défendu, même interdit, de

mettre ainsi en parallèle singes et peuples!.. un Woodrow Wilson et un Toussaint Lavenette!..

— Toujours juste... re-modula-t-elle, pendant que les deux papillons palpitaient, ivres, comme auprès du calice d'une fleur.

— Si les peuples, mon enfant, ont besoin d'un Wilson pour s'élever à leur stade supérieur, qui, d'après le Platonisme est Dieu, les singes n'ont-ils besoin d'un Lavenette pour s'élever à leur stade supérieur, qui, d'après le Darwinisme, est l'homme!..

— Et mademoiselle a-t-elle besoin de ces stades, pour comprendre que, malgré leurs toisons, les singes ne seront jamais des poilus!..

— Et la loi de sélection naturelle, jeune guerrier!..

— Les poilus jamais des singes!..

— Celle de l'évolution!...

— Et après!..

— Après... Gotferdom!.. goguenardèrent deux Belges, faisant zigzaguer les petits glands rouges de leurs bonnets de police.

La jeune fille tourna vers ses compagnons sa figure étonnée, inquiète, avec l'air de se demander comment elle allait arriver, s'ils continuaient, à retenir les jolis papillons,... qui lui valaient déjà tant de succès,... de ses fossettes,...à garder le sourire... le sourire...

— Cela n'a d'ailleurs aucune importance... la rassura M. Gretzili, évoluant comme sa loi.

— Aucune... acquiesça son contradicteur.

— Revenons donc au grand remède à tous nos maux, qui nous fut déjà d'une telle ressource tout à l'heure,... et va nous prêter le jarret indispensable à la traversée du Rond-Point de la Villette, si glissant aujourd'hui!... *La Madelon vient nous verser á boire...* ordonna-t-il. *Sous la tonnelle on trousse son jupon... On le trousse!... Ohé!... Ohé!... Vous autres!.. Une... Deux... Trois...*

Et comme trois Tommies à casquettes plates se mettaient,

d'un refuge voisin, à entonner *Tipperary*, il entonna le *Rachel*... de la *Juive*.

Mais cette israélite, pas plus que cette ville lointaine, n'offrant de rapports avec le refrain célèbre que des théories d'amoureux fredonnent la nuit, bras autour des tailles, bouches contre bouches, aux lampions ; lui-même ne réussissant pas à y adapter la suite; militaires et ouistiti n'y réussissant pas; le jeune poilu se mettant, à la suite de cette nouvelle cacophonie, à considérer sa barbe avec une intention évidente d'ironie,... que lui prenait-il à ce poilu-fétiche !.. murmurant même, sans doute à cause de l'expression dont il l'avait affublée dans le compartiment, « la brosse !... »

— Si vous le préférez..., lui proposa-t-il, le remède à tous nos maux sera cette petite marche d'avant-guerre !...

Ma tunique a trois boutons,
Ma tunique a trois boutons,
Et marchons légère... légère...
Et marchons légèrement.

« En chœur !... L'armée française !...

Ma tunique a quat'boutons...

— Pardon,... interrompit le jeune homme,... que lui prenait-il encore !... Le remède à tous nos maux sera, si vous le permettez, cette petite marche d'après-guerre !..

Ma capote a trois chevrons,
Ma capote a trois chevrons,
Sans parler de la fourragère,
D'la fourragère du régiment.

« En chœur !.. L'armée française !.

Ma capote a quat'chevrons...

— Je ne vois pas en quoi cette « fourragère » d'après-guerre est supérieure au « légère... légère.. » d'avant !.. opina M. Gretzili fort de son bon droit.

— Moi, pas en quoi ce « légère... légère... » d'avant, l'est à celle,... tenez,... qu'avec mes camarades, nous allons reprendre en chœur, de pendant !...

Et, adressant à ceux-ci un violent « Rrrrrrrân » d'appel, se frappant en même temps l'abdomen, il attaqua :

Mon ventre a reçu trois gnons,
Mon ventre a reçu trois gnons,
Et j'm'en f.... pépère... pépère...
Et j'm'en f... pépèrement.

— Son pauvre petit ventre!... Son pauvre petit ventre!... re-délira aussitôt la jeune fille désolée.

Son ventre a reçu quat'gnons,
Son ventre a reçu quat'gnons,
Il s'en f.... pépère... pépère...
Il s'en f.... pépèrement.

reprenaient militaires et ouistiti, se frappant à qui mieux mieux l'abdomen.

— Son pauvre petit ventre!.. Son pauvre petit ventre!.. re-délirait-elle plus désolée encore...

Son ventre a reçu cinq gnons...
. . . .
.... a reçu six gnons...
. . . .
.... sept...........
. . . .

les accompagnaient de la Rotonde, des colonnes de fonte du Métro, du canal, toutes sortes de bleu-horizon se le frappant de leurs musettes, de leurs bidons, de leurs casques, tandis que le nouveau chef d'orphéon, fier comme un paon après sa victoire sur les Boches, de vaincre en outre avec sa chanson, projetait sous le triste ciel, aux tristes larmes de verglas, le fusil de la paix de notre immortel Président Wilson, compris les deux bouquets de roses de Noël y attachés, pour rattraper le tout au vol, au plus grand effroi de M. Gretzili, tremblant à chaque instant de lui voir casser son parapluie.

— Son pauvre petit... Son pauvre petit... re-délirait-elle, sans même finir la phrase, les yeux débordants de détresse et de miséricorde.

Impossible de résister plus longtemps à leurs appels. Il

comprenait trop ce qu'ils exigeaient. De même qu'ils l'avaient supplié tout à l'heure de défendre ce jeune poilu contre les militaires, ils le suppliaient de ne plus l'attaquer à présent.

En dépit de l'inexistence flagrante, absolue, des chansons qu'il chantait, comme de toutes les chansons d'ailleurs, et des événements auxquels elles font allusion,... leur unique intérêt ayant toujours été de laisser transparaître le vide foncier qui se trouve derrière leurs couplets !... il sentait re-fermenter en lui quelque chose d'inaccoutumé, d'insolite, qui, au simple rappel de ce malheureux abdomen, l'imprégnait d'une mansuétude, d'une pitié!

Bien que toute sa philosophie aboutît au scepticisme, il se trouvait prêt, devant les regards de la jeune fille, à croire à des chansons!

Il courut serrer la main au librettiste :

— Ami !.. Ami !.. s'écria-t-il. Je ne lutte plus !.. Je suis vaincu !... Je cède!.. Il y a dans vos quatre vers un poème admirable !.. La guerre en raccourci !.. La guerre de quatre ans !.. Un an par vers !.. « Pépère » est une trouvaille !.. Et après « pépèrement », tirons l'échelle!..

L'autre s'inclinait.

— Nous voici au reste arrivés avenue Laumière... Presque *Lumière*, n'est-ce pas... Ainsi que nous l'indique notre cher ouistiti, en train de presser le bec de cane de la boutique de son oncle... *Au véritable pinard de Nuits...* Marchons... Marchons... vers ce *Pinard* de paradis!..

Il fit entrer devant lui la jeune fille, la suivit, et ils se trouvèrent face à une manière d'hippopotame, que l'ouistiti avait couru prévenir, fondu en sourires, hoquets, gloussements, toussotements, reniflements, à la mode de ses congénères-hippopotames, une serviette sous le bras.

— Potiron!.. lui lança-t-il, afin de mettre obstacle à ses familiarités toujours possibles de pachyderme.

Sa serviette sous le bras, l'infortuné baissait une tête humiliée.

— Non !.. Non !.. Patron !.. fit-il honteux... La langue m'a fourché !.. Patron !..

Un baume releva le moral du pachyderme.

— Nous désirerions un petit cabinet pour six, trois douzaines de Portugaises, sardines, œufs rouges, saucisson, cigares, fromage, vieilles bouteilles de derrière les fagots, estampillées de poussière et de toiles d'araignées, de cet excellent pinard... nocturne,.. qui établit la renommée de votre maison dans tous les pays de l'Entente, la Bochie hormis ?..

Et comme l'autre les priait de le suivre en un petit salon à cloisons vitrées au fond de sa boutique, sitôt les ampoules électriques allumées, le couvert mis, désireux d'effacer à jamais toute trace de ces futiles et anodins différends, M. Gretzili, ainsi que cela se pratique toujours dans les réunions de ce genre qui se respectent, prenant la parole, commença :

— Armée française... Mon enfant...

— Bravo !.. Bravo !.. claironnèrent les militaires ; et la jeune fille lui décocha une fine œillade de remerciement.

— Autant... Autant... Mon enfant... Mes enfants...

— Bravo !.. Bravo !.. claironnèrent-ils plus fort ; et elle lui en décocha une plus fine encore.

De nouveau lancé, soulevé, transporté par ces œillades,... envahi, tant elles le révolutionnaient, d'une telle abondance, d'un tel flux, d'une telle sève d'idées, de mots, d'aperçus, de points de vue,... que, sentant que les développements les plus inattendus étaient seuls de mise en l'occurrence,.. seuls aptes à laisser dans l'ombre, qu'il lui fallait, sa situation plutôt énigmatique vis-à-vis de sa jeune compagne, il continua, débitant à ces guerriers tout ce qui lui passait par la tête :

— Afin que nos divergences sur les singes, les refrains d'avant ou d'après-guerre, la façon de porter fusils ou parapluies, qui pourraient s'aggraver avec les Portugaises, les œufs rouges, les sardines, le saucisson, le fromage, les

cigares,... tous les agréments de la vie,... ne se renouvellent plus, et que nous aboutissions à la cordialité et à la familiarité requises en ces agapes, sans nous départir de cette Union Sacrée que nous nous devons, jusqu'à ce que les Boches... à bas les Boches!... nous aient payé les trois cent milliards qu'ils nous doivent,... voulez-vous,... amis,... que nous nous appellions par nos noms ?..

— A bas les Boches !.. répétèrent-ils de plus en plus excités. A bas les Boches !... Appelons-nous par nos noms!..

— Mais comme je n'aurai pas l'indiscrétion de vous les demander... Que d'ailleurs les noms, à l'origine simples pseudonymes sous lesquels on désignait nos ancètres, offrent avec leurs descendants des dissemblances frappantes; la plupart des Lenoir étant devenus blonds, des Leblond noirs, des Lebrun roux, des Leroux bruns, des Legrand petits, des Petit grands, des Gras maigres, des Magre gras, des Bourgeois paysans, des Paisant bourgeois, des Chrétien païens, des Payen chrétiens ; M. Clemenceau lui-même, dont le nom comporte pourtant la palme de la clémence, ayant dû prendre le pseudonyme de « Tigre » plus approprié;... voulez-vous qu'à son instar nous nous appellions de pseudonymes,... non,... de noms de guerre,... plus adaptés à nos facultés ?...

— A bas les Boches !.. Appelons-nous comme vous voudrez !..

— Eh bien, vous vous appellerez, vous, militaire de droite, Gédéon Rocariâtre... Je suppose, à votre façon de crier « à bas les Boches !.. » votre caractère de roc... et acariâtre...

« Vous, militaire d'en face, Pépin Toutalabonne,... ce qui a l'avantage d'offrir deux sens... Toutalabonne franquette... Toutalabonne du sixième étage... Heureux gaillard...

« Vous, militaire de gauche, Christophe, si j'ose le dire, Lengueuleur, à cause de la désinvolture avec laquelle vous

jetiez vos petits pavés dans les jardins à soucis des chefs de gare...

— Aux tranchées, on m'appelait Barbagniolle... objecta l'interpellé.

— Ah !...

— Comme la femme...

— Laquelle...

— A barbe...

— Ah....

— Et rapport à la gniolle...

— Ah...

— Excusez...

— Alors... conclut-il, consentant à l'appeler du même nom qu'aux tranchées,... les bouteilles de pinard liquidées, nous offrirons à la première moitié de votre surnom quelques pousse-pinard de ce qui lui en valut la seconde.

Et comme, précisément, l'hippopotame, flanqué de son ouistiti de neveu, fonçait vers la table avec les Portugaises, sardines, œufs rouges, saucisson, cigares, fromage et flacons demandés, ils remplirent aussitôt leurs verres, buvant à leurs santés réciproques.

Ayant bu une première fois, ils les remplirent à nouveau.

Ayant re-bu une seconde, ils les remplirent encore.

Afin d'atteindre au verre de la jeune fille, le jeune poilu quittant sa place, alla choquer avec elle le sien de plus près.

Elle le regardait un peu gênée, yeux clignotants sous la lueur des ampoules électriques.

— Puisque c'est encore le Jour de l'An... murmurait-il, tête penchée vers elle.

— C'est vrai... fit-elle, réfléchissant un instant, l'embrassant.

A ce spectacle, Barbagniolle quitta la sienne :

— Puisque c'est encore le Jour de l'An... murmura-t-il de même.

— C'est vrai... fit-elle de même, l'embrassant.

Toutalabonne, la sienne :

— Puisque c'est encore le Jour de l'An...

Rocariâtre, la sienne.

Seul, M. Gretzili, à qui, plus si possible que dans le compartiment, ces embrassades étaient interdites, puisque, à cause de ce rôle de père qu'il venait d'assumer, il était censé avoir embrassé sa fille le matin même, alors qu'elle avait dû la lui souhaiter « bonne et heureuse », et qu'il l'avait évidemment, en échange, remerciée d'un joli cadeau, rongeait secrètement son frein.

— Pour moi... poursuivit-il, sans paraître d'ailleurs le remarquer, continuant à leur débiter à bâtons rompus tout ce qui lui passait par la tête, il me semble que je réponds dans l'instant au nom de Prune,... Isaac,... pas Prune à l'eau de-vie, comme pourrait le penser Barbagniolle,... Prune tout court, officier de l'Instruction publique, lauréat d'Académie, professeur de philosophie, opérant actuellement au *Pinard de Nuits*, et que cette jeune fille, si charmante...

— Charmante... le coupa le jeune poilu.

— Charmante... appuyèrent les militaires.

— ... répond également dans l'instant au nom de Prune, Isabelle,... dite la belle Isabelle,... dite l'angélique Isabelle,... dite la séraphique Isabelle,... dite l'eurythmique Isabelle,... dite la béatifique Isabelle,... à chaque nouveau nom, il lui lançait un nouveau regard, de façon que, sous la profusion imprévue de ces louanges, elle ne le démentît point,... dite aussi la petite Prune,... ma fille !..

— Vive Isabelle !.. répétèrent-ils. Vive la belle ,... l'angélique,... la séraphique,... l'eucharistique,... est-ce ça ?... la prolifique Isabelle !.. rechoquant à l'envi leurs verres, ne s'arrêtant plus de les remplir, tandis que, figure hâve et yeux de braise, l'ouistiti marmottait : « Petite Prune !.. Petite Prune !.. Petite Prune !.. » à ses côtés.

Celle-ci les regardait de plus en plus gênée, yeux de

plus en plus clignotants sous la lueur des ampoules électriques.

Elle quitta enfin sa place, allant à son tour murmurer : « Puisque c'est encore le Jour de l'An » à Rocariâtre, qui, d'un nouveau baiser l'embrassa ; à Toutalabonne, qui l'embrassa de deux ; à Barbagniolle, qui l'embrassa de deux pour la barbe, deux pour la gniolle, quatre ; au jeune poilu, qui l'embrassa de quatre, six, huit, dix, douze, quatorze, seize,... tandis que, figure hâve et yeux de braise, l'ouistiti marmottait à ses oreilles : « Petite Prune !.. Petite Prune !.. Petite Prune !.. » de même que s'il lui confessait ses péchés.

Toujours seul, M. Gretzili, qui, toujours à cause de son rôle de père, semblait à jamais exclu de ces étreintes, se sentait, à la vue surtout de ce jeune poilu fringant, envahi d'une crispation douloureuse... prêt, ainsi qu'un étalon dont on oublie par trop le rôle décidément, à ruer dans les brancards.

— Quant à mon voisin de droite... conclut-il en ayant tout à coup assez,... quant au jeune et brillant croix de guerre avec palmes, à l'inoubliable et talentueux auteur de « pépèrement », ce récent « qu'il mourût !.. » d'un plus récent Corneille,... comme après les menus débats et controverses que nous eûmes ensemble, suivis de si touchantes réconciliations,... il est presque devenu de notre famille,... parent,... cousin,... tels les Condés des Bourbons,... c'est lui le Bourbon !... je tiens à l'adjoindre à notre bloc des Prune,... en le décorant du délicat et suggestif surnom... d'Isidore Pruneau !...

— Pruneau !.. sursauta celui qui venait de recevoir ce substantif en pleine poitrine. Non !.. Mais !... Vous figurez-vous que je vends de la chandelle,... de la cassonade, par hasard !..

— Y pensez-vous, protesta-t-il, jeune héros devant lequel je m'incline chapeau bas !... dont je ne cesse d'entonner le los de gloire !..

— Je ne le suis pas pour un sou !.. pas pour deux sous !.. pas du tout !

— Je n'y ai mis aucune mauvaise intention, je vous le jure !

— D'abord, ajouta ce héros, s'il faut absolument m'appeler... comme je suis aujourd'hui poilu et fétiche à Mademoiselle,... c'est Mademoiselle seule qu'il faut qui m'appelle !.. qui soit la marraine à son fétiche et à son poilu !

La jeune fille, pour se donner une contenance, humait délicatement l'eau salée... si ordonnée contre les maladies de poitrine,... d'une coquille de Portugaise.

— Baptisez-moi ? la pressa-t-il... Il faut que vous soyez ma marraine ?.. Vous entendez ?..

Elle continuait à humer l'eau de sa Portugaise,... rappelant les papillons de ses fossettes,... faisant luire, ainsi que deux bluets clairs, ses yeux.

— Pas de temps à perdre ?.. Baptisez ?..

Les deux bluets montaient... montaient dans le petit salon... Les papillons battaient au bord de ses lèvres,... tout doux... tout doux...

— C'est votre poilu, votre fétiche, qui vous le demande ?.. Soyez sa marraine ?..

— Il vous le demande, mademoiselle ?.. appuyaient les militaires. Donnez-lui un nom ?..

Il y eut une seconde d'attente.

Elle laissa tomber sa coquille de Portugaise.

Un verre que l'hippopotame brisa sur son comptoir rendit une note de cristal lointain.

— Alfred... dit-elle, prolongeant exquisément cette note de cristal.

— Alfred !.. répéta-t-il, nageant dans le bleu, l'azur de ses yeux s'envolant avec les papillons libérés, radieux. Que je suis fier !.. heureux !.. glorieux !..

— Vivent Alfred et Isabelle!...acclamèrent Barbagniolle, Rocariâtre, Toutalabonne, tapant des pieds, des mains, de

leurs couteaux, de leurs fourchettes... Vivent Alfred et Isabelle !...

— Un ban pour eux !.. Un, deux, trois, quatre, cinq !.. Un, deux, trois, quatre, cinq !.. Un !.. Deux !.. Trois !..

— Il faut que la marraine embrasse son filleul !..

— Que le filleul embrasse sa marraine !

— Que la marraine le tienne sur les fonts !..

— Où cela ?..

— Dans vos bras, mademoiselle !..

Elle les tendit.

Ils emmaillotèrent la tête du jeune homme de serviettes de papier de soie, seules en usage au *Pinard de Nuits* à cause de la cherté du blanchissage, la soutinrent, la dorlotèrent, la cajolèrent, la firent finalement virer contre la poitrine de la jeune fille, l'y collèrent.

— L'eau... émit Barbagniolle, humectant d'un résidu de pinard le front du poupon.

— L'eau... émit Toutalabonne le lui humectant de même.

— Le sel... émit Rocariâtre, le saupoudrant des cendres de son cigare.

Elle y déposa un baiser.

— Il est baptisé !..

— Vivent Alfred et Isabelle !..

— Vive Alfred et...

— Monsieur Alfred !.. Oh !.. Monsieur Alfred !.. l'implorait-elle maintenant.

— Marraine ?.. Quoi ?.. Marraine ?..

— Racontez-nous... Oh !.. Racontez-nous...

— Marraine ?...

— Vous savez bien... Voyons...

— Marraine ?..

— Vos blessures !..

Suffoqué par l'inouïe requête, venant couronner l'inouïe parodie, où préoccupée uniquement de son invraisemblable poilu-poupon-mascotte-fétiche, elle n'avait pas plus eu l'air de se soucier de lui que de n'importe quel suisse,... be-

deau,... donneur d'eau bénite,...enfant de chœur,... loueuse de chaises,... nourrice sèche,... M. Gretzili se releva :

— La parole est à l'ami Alfred !.. trancha-t-il... Il va nous conter « ses blessures », ainsi que le lui demande d'une façon si originale... et grammaticale,... ma chère et bien-aimée fille... Estelle !..

— Isabelle !.. corrigea aussitôt le jeune poilu stupéfait.

— Estelle !..

— Isabelle !.. Vous ne vous rappelez plus !..

— Estelle !..

— Isabelle !..

— Elle s'appelle pour moi Estelle, dans l'instant !..

— Eh bien, moi, je continuerai à l'appeler Isabelle !.. Isabelle !..

Et se levant, pendant que son adversaire se rasseyait, le fixant d'yeux de défi :

— Figurez-vous que c'était au fortin de Beauséjour,... petite marraine,... petite marraine Isabelle...

— Belle... Belle... Belle... répéta en écho Barbagniolle.

— Aux environs de Tahure, Rocariâtre...

— De la tienne, vieux...

— C'était ton régiment pas,... qu'on y avait envoyé relever les marsouins ?..

— C'était mon régiment...

— J'avais revêtu l'uniforme du marsouin blessé,... tu sais,... pour lutter près des autres ces sales journées...

— Ce qu'on a parlé de toi... là-bas... Ce qu'on en a parlé...

— Figurez-vous donc...,petite marraine Isabelle...

— Belle... Belle... Belle... répéta encore Barbagniolle.

— ... qu'ils nous envoyaient tout le temps leurs croquignoles...

— Des croquignoles !.. frissonna-t-elle éperdue.

— Voilà le métro qui passe...que je disais aux bonshommes rigolant. Ça, c'est le Nogentais, quand il vire à la sortie du Bois... Pige... Encore le métro... Le tram de l'Etoile...

Les grues de la place Blanche dedans... Toujours le métro, avec ses cours-circuits, ses éclairs, sa fumée...

— Le Métro !..

— Hardi les zigs !.. s'écriait le petit lieutenant du Midi... Voilà déjà la tranchée de deuxième ligne !.. Plus que celle de troisième maintenant ! — On te suit... qu'on lui répliquait. C'est pas les marmites qui font peur !.. On te laissera pas crever tout seul, bibi !.. Et s'aplatissant, se relevant, faisant le lézard, la couleuvre, la culbute, on y courait dans le flanc,... au petit lieutenant,... petite marraine,... petite marraine...

— Belle... Belle... Belle...

— Mince... Voilà qu'ils nous envoyaient leurs tuyaux de poêle à présent...

— Des tuyaux de poêle !..

— Ce que je les gobe pas... On croit d'abord que ça n'éclate pas... Et puis, pataraph, on reste zigouille... Leurs tablettes de chocolat... Distribution...

— Des tablettes de chocolat !..

— Enfin... On y était, à la troisième... On l'avait, quoi !.. Quand voilà encore leurs gros noirs qui rappliquent... Un sale métro de malheur vient faire son sale fourbis, son sale court-circuit, juste sur le quai, face au petit lieutenant du Midi : « Je suis frit, hé, zig !.. » qu'il me crie. « Mes jambes sont parties !.. Tourne-moi vers eux, que je leur chante ma chanson !.. » Je le tourne.. Et il se met à chanter,.. d'une voix... du Midi :.. *Mourir pour la patrie... C'est le so-ort le plus beau,... le plus di-i-gne d'envi-e...* — Non !.. Non !.. que je lui crie. Y en a encore un plus beau !.. plus digne d'envie !.. C'est d'aller retrouver ta poupée,... qui t'attend là-bas,... dans ton Midi,... et qui, quand même que tu serais aux trois quarts amputé, démoli, péri,... saura te faire revivre sous ses baisers !.. sous ses baisers !..

Mais je n'avais pas fini, que voilà encore un autre sale métro de malheur, qui refait ses mille millions de sacrés courts-circuits,... de sales fourbis... qu'il écrabouille tout ce

qui restait du petit lieutenant !.. fauche en gerbe les bonshommes... et me rase le nez de si près,... de si près,... que moi aussi je me mets à chanter...

— *Mourir pour la patrie !* Je le devinais !.. Oh !.. que c'est beau !.. Monsieur Alfred !..

— Mais non... — Mon nez, cochon !.. Mon nez, cochon !.. Mon nez !..

— Votre pauvre petit nez... C'est vrai... Je l'oubliais...

— Rends-le moi, cochon !.. Rends-le moi !.. Mon nez !.. Mon nez !..

— Il est si gentil... si gentil... Dire qu'il aurait pu ne plus exister...

— Baste !.. Ce n'était pas lui !.. C'était mon ventre qu'était amoché !..

— N'importe... On va l'embrasser... Pour le remercier... d'avoir couru de si grands dangers !...

Et comme, afin de commémorer ce glorieux épisode, on apportait une nouvelle demi-douzaine de fioles,... que les militaires en remplissaient jusqu'aux bords leurs verres,... elle courut lui entourer la tête de ses bras,... le baisant... de tout son cœur,... de toute son âme,... sur son petit nez... sur son petit nez... si miraculeusement conservé.

Ça devenait ahurissant à la fin.

Elle lui avait déjà fait assez subir « le petit ventre !.. »

— Le petit nez !.. maintenant... Le petit nez !..

— Le petit quoi... après ?..

Puisque c'était lui, Gretzili, ancien professeur de philosophie, officier de l'Instruction publique, lauréat d'Académie, qu'en conformité avec les appels « Stanislas !.. Stanislas !.. » de la nuit, elle avait appelé,... se rendant avec lui, par le train de sept heures moins dix au cimetière de Pantin,... lui demandant de l'y accompagner,... l'envoyant chercher son billet,... l'engouffrant à sa suite dans son compartiment,... le tirant depuis avec cette irrésistible corde, qui lui zébrait, lui lancinait, lui meurtrissait,... imaginairement d'ailleurs,... la ceinture,... était-ce parcequ'elle

avait rencontré ce soi-disant poilu-poupon-mascotte-fétiche qu'elle l'oublierait, lui ?

Renierait-elle la convention secrète qui les unissait ? En conclurait-elle une autre, avec un autre ?

Ce départ tant attendu,... espéré,... le premier de sa vie !.. Un départ !.. Quand il n'était jamais parti !.. ne devait-il plus se réaliser ?

Après lui avoir tendu si doucement la main, dans ce matin acide de petite gelée, le laisserait-elle pantelant sur la route ?... cette corde nouée autour des reins ?.... Serait-il obligé de s'y relever, de la dénouer, redevenant la même ordinaire mécanique,... remontée en vue des mêmes ordinaires besognes,... au milieu des mêmes ordinaires mécaniques, remontées en vue des mêmes ordinaires besognes,... du fonctionnement normal desquelles s'assure quotidiennement le même et ordinaire Horloger, répondant au surnom de Dieu ?

Impossible !..

Il avait, depuis ce matin trop mordu à la bonne pomme Espoir !.. A la pomme qui réconforte !.. Il devait se réconforter !.. Pas trop tôt !.. A cinquante-sept ans !.. On le lui avait fait assez attendre, ce départ !.. Il l'avait assez souhaité !.. désiré !.. Comme tout désir tendu,... même à cinquante-sept ans,... son désir enfanterait la réalité !..

Résolu à supprimer toute concurrence, et à maintenir dur comme fer son droit de premier appelé, il décida de surpasser encore dans l'esprit de la jeune fille l'effet du récit qu'elle venait d'entendre.

— Comme le courage civil, contre-attaqua-t-il aussitôt, n'a pas été inférieur dans cette abominable guerre au courage militaire, je vais vous conter, moi, une de nos nuits de Gothas, avec ma fille.... Gisèle !.. »

— Isabelle !.. le cingla le jeune poilu échauffé.

— Gisèle !...

— Pas plus qu'Estelle tout à l'heure !.. C'est insensé !..

— Gisèle !..

— Isabelle !..

— Elle ne peut s'appeler que Gisèle pour moi, dans l'instant !..

— Eh bien... Elle s'appellera pour moi, « dans tous les instants », Isabelle !.. Isabelle !..

— Il y avait de la lune cette nuit-là... Nous avions rangé aux chevets de nos lits nos effets, nos sacs d'objets précieux... Je n'étais pas endormi, que j'entendais déjà la sirène de Fontenay... Tout de suite la belle Fatma à voix de basse-taille, hilarante, terrible, le 155, « Bada boûm, boûm, gnôm », inaugura sa danse du ventre, accompagnée du chien qui hurle aux étoiles, le 75, « Houaoû, oû, oû, oû » — Vous descendez, père ?.. soupiriez-vous à ma porte — Voilà !.. Voilà !.. Je vous suis !.. répondais-je, passant en hâte ma culotte, me couvrant d'un pardessus, d'un tartan. Et nous descendîmes au milieu des éclatements, pendant,qu'afin de vous rassurer, je déposais, comme à chaque alerte, un baiser sur votre front... Vous vous le rappelez ?.. Vous vous le rappelez, mon enfant ?..

— Oui !.. Oui !.. s'empressa-t-elle de répondre, obligeante.

— N'ayant pas de cave-abri, nous nous installâmes dans la salle à manger, près de la cheminée, épaule contre épaule, mains dans les mains,comptant nos pulsations,qui augmentaient avec l'intensité des tirs de barrage. — Que mon pouls bat vite, père !.. J'ai peur !.. me confiiez-vous. — Le mien aussi, ma fille !.. constatais-je... Ça ne fait rien !.. Je vous embrasserai encore !.. Et je déposai sur votre front un nouveau baiser... Vous vous le rappelez toujours ?.. Vous vous le rappelez, mon enfant ?..

— Oui !.. Oui !.. s'empressa-t-elle encore.

— Pourtant, comme je vous berçais dans mes bras, la belle Fatma et le chien qui hurle aux étoiles,« Badaboûm, boûm, gnôm », « Houaoû, oû, oû, oû », réitérèrent... Je m'imaginais une bayadère et un molosse colosses, esquissant leurs avant-deux dans la nuit... On sonna à la grille extérieure. — Vous savez bien, vous qui sonnez, m'écriai-je,

que si nous fermons en temps de paix notre porte contre les voleurs, nous l'ouvrons toute grande en temps de guerre contre les torpilles,... afin de filer plus vite !. On se glissa par la petite cour... On s'immisça dans la maison... Et nous aperçûmes une forme incongrue, à laquelle je m'ingéniai à trouver l'air d'une momie de roi égyptien, bien qu'elle portât un waterproof, un canotier à plumes claires, et toute sa fortune... pour filer plus vite aussi... dans son sac à main... Et que nous eussions suffisamment reconnu notre tante Gomard !.. Gomard !..

— Oui !.. Oui !.. notre tante Gomard !.. Je me rappelle !..

— Revenue de Paris par le dernier train, elle n'avait pu rentrer chez elle à cause de la canonnade — C'était la grêle !..la grêle !.. se lamentait-elle... Entre les Dard, les Dudard, les Monstredard, la grêle ! — Taisez-vous !.. fis-je, la coupant. Les voici qui arrivent avec leur camelote !... On les entend ahaner !.. ahaner !.. — Oh !. mon Dieu !.. se lamenta-t-elle plus fort. Tout à coup, les fenêtres que nous tenions jour et nuit sur l'espagnolette, afin d'éviter le bris de vitres,... que de bronchites y gagnâmes-nous !.. s'ouvrirent, de même les portes, sous une poussée effroyable... Nous nous trouvâmes, dans un bruit d'explosion épouvantable, enlevés de nos chaises, soufflés — La torpille !.. La torpille !.. glapissait la tante d'une voix de perruche qu'on assassine, tandis qu'en effet une torpille éclatait entre les Boulot et les Biscuit, et que vous-même, sans un mot, un geste, tombiez brusquement entre mes bras, ma chère,... ma bien-aimée,... mon adorée fille... Angèle !..

— Isabelle !.. Zut !.. Zut !.. Isabelle !..

— Angèle !.. Angèle !..

— Isabelle !..

— Que vous y restiez évanouie... comme morte !.. Et que je n'eus que le temps, avec cette perruche enfin muselée de tante Gomard, de vous étendre, toujours dans l'obscurité, sur trois chaises, de dégrafer votre corsage, de

mouiller vos tempes, votre front, votre poitrine d'un linge imbibé d'eau, que je courais renouveler au robinet de la cuisine ; de vous embrasser sur ces tempes, ce front, cette poitrine, tâchant de les revivifier sous mes ardents, sous mes brûlants baisers,... ma pauvre petite... Tourterelle !.. Colombelle !..

— Isabelle !.. La brosse !..

— Mais j'avais beau tenter !.. Vous ne donniez toujours pas signe de vie !.. ne remuiez toujours pas !.. Anxiété !.. Détresse !.. On eût dit que cette vieille folle de Gomard, au lieu de me rassurer, me démontait !.. Je vous conjurais pourtant, de mon émoi désemparé,... de ma tendresse désespérée,... de revenir,... ma si charmante,... ma si gentille... Ritournelle !.. Pimprenelle !..

— La brosse !..

— A force d'étreintes,.. de baisers,... vous revîntes,... enfin !.. De baisers délirants !... furieux !.. légers.. légers !.. Comme celui que je vous donne en ce moment, en face de ces messieurs,... souffle imperceptible,... brise aérienne,... à la naissance de vos petits cheveux,... près de votre nuque ambrée,... sans vous toucher,... vous effleurer,... jamais !.. cela !.. jamais !...baiser sitôt évanoui que créé,... envolé que né,... mais qui contient cependant tout l'amour,... la frénésie,... oui !.. la frénésie vertigineuse d'un père !.. hurla-t-il, risquant enfin son premier baiser de la journée,... celui au jeune poilu ne pouvant être retenu, « mon Agnelle !.. mon Agnelle !.. mon Agnelle !... »

— Allez-vous lui changer son nom chaque fois que vous la nommerez ?... hurla le jeune poilu. Toutes les saintes du calendrier, les brebis et les pigeonnes du Jardin des Plantes vont-elles y passer?...

— Elle a tous les noms pour moi, la chérie !.. la bien-aimée !.. Tous !.. poursuivit-il, éperdu, aux anges, de ce baiser enfin affronté, arraché.

— Si elle les a tous,... c'est comme si elle n'en avait aucun !...

— En effet... A-t-elle un nom seulement !.. cette pauvre petite fille !.. cette petite enfant de volupté !.. de douceur !..

— Comment !.. Si elle a un nom !.. Nouvelle comédie !... Voulez-vous nous rendre tous fous !...

— Qui a un nom ici !.. Je vous le demande !.. Allez consulter les gloires des Catacombes !... Et si vous, là-bas, parmi les charniers et les ossuaires de Champagne, aviez mordu la poussière, auriez-vous seulement un nom ?... même un numéro matricule ?..

— Mademoiselle n'a pas été militaire !... Elle n'a pas mordu la poussière !... Elle n'a jamais eu de numéro matricule !.. Elle aura toujours son nom !..

— En êtes vous sûr ?..

— Elle vit, Mademoiselle !.. D'une vie telle, qu'il semble que ça nous fait vivre davantage quand nous la regardons !... Que si tout le reste était mort, elle vivrait encore !.. elle vivrait !..

— Quand elle sera partie tout à l'heure, qu'en restera-t-il... cependant !.. Ne sera-ce pas comme si vous l'aviez rêvée !..

— Je ne l'aurai pas rêvée !...

— Quand elle vous aura quitté !... Ne sera-ce pas comme si elle vous avait rêvé !...

— Elle ne m'aura pas rêvé !...

— Ne comprenez-vous pas que tout ce qui nous entoure n'est qu'illusion !... chimère !... Que lorsque les générations auront disparu, avec la mémoire de ceux qui les composèrent, ce sera comme si le monde n'avait jamais été !... jamais été !...

— C'est faux !...

— Avez-vous parfois regardé dans le fond des yeux des hommes !... Ce que je m'amusais à y regarder, moi, avant la guerre,... au fond de ces yeux !... Il me semblait, chaque fois... que je mettais le genou sur la poitrine de leurs possesseurs,... que je les renversais, les tuais, pour mieux les

scruter !... Mais il ne s'y trouvait jamais rien !... Chez les croyants... Chez les athées... Même négation de la vie !... Un passage, pour les uns !... Un champignonnement, pour les autres !... Et chez la foule qui ne pense pas,... la foule qui broute,... de l'argent !... des honneurs !... des titres !... des décorations !... Hochets !... Hochets !... pour les ballons !... pour les ballons !...

— Quels ballons ?...

— Quand ils sont dégonflés, qu'est-ce qui reste ?...

— Ce qui reste ?...

— Des défroques... pour d'autres ballons !...

— Des défroques ?...

— Des rôles !... Les acteurs, fumée !...

— Taisez-vous !...

— Des rôles !... que ne cesse de nous re-distribuer le même pince-sans-rire de Metteur en Scène, qui nous astreint à cette pièce à laquelle il nous a condamnés !...

— Taisez-vous !...

— A cette même pièce de pince-sans-rire !... *Quand nous nous en irons, on pourra tirer le rideau, la farce sera jouée !...*

— Assez !...

— Nous faisons partie d'un film immense, qu'un illustre Tourneur de Films,... le Pathé des Pathés,... le Tout-Puissant,... l'Atome,... ohé !... ohé !... l'Atome !... confie à ses opérateurs Univers, Nature, chargés de nous projeter sur l'écran !... de nous faire croire que nous existons !...

— La guerre n'a pas existé, alors ?... C'est un film, que votre Tourneur de Films a chargé ses opérateurs de projeter sur l'écran ?...

— Un film !...

— La paix n'existera pas davantage ?... Ça ne sera qu'un film, pour nous faire croire que nous sommes en paix ?

— Un film !...

— Nous n'existerons pas plus que cette guerre ?... que cette paix ?... Dans le travail ?... Dans la lutte ?... Dans la

joie ?... Dans la douleur ?... Dans l'amour ?... Jusqu'à la mort ?...

— Pas plus !... Tous nos gestes, nos mouvements sont réglés, catalogués par cet illustre Tourneur de Films !... ce fameux Metteur en Scène !... cet Horloger facétieux !...

— Vous ne croyez à rien ?...

— A rien !...

— Pas à vous-même ?...

— Pas à moi-même !...

— Votre pauvre petite fille,...qui est là,... bien que vous ayez l'air de l'entourer de tant d'affection,... de tendresse,... que vous l'appeliez de tant de noms de fleurs,... d'oiseaux,... vous n'y croyez pas ?...

— Ma petite fille !... Ah ! oui... Ma petite fille !...

— Votre petite fille ?...

— Ah ! oui ...

— Vous y croyez ?...

— ... Parfois !...

— Alors !... Elle existe ?... Elle existe ?... Elle a un nom ?...

— Elle n'existe pas dans la réalité !... Puisqu'il n'existe pas de réalité !... Elle n'existe que... là,... de temps en temps,... au fond de moi,... dans le mensonge de ma poitrine !...

— Si elle existe,... même dans le mensonge de votre poitrine,... elle en a un ?...

— Laissez-moi tranquille !... Puisqu'il n'y a que moi qui le lui donne !...Que d'autres ne le lui donneront jamais!... jamais !...

— Dites-le moi ?...

— Laissez-moi tranquille !... Puisque je suis le seul à le connaître !... Que personne ne le connaîtra jamais !... jamais !...

— Dites-le-moi ?...

— Qu'il est là,... dans ce coffre-fort... Que j'en ai fermé

la serrure,... tourné à triple-tour la clef... Que je l'ai jetée,... la clef !...

— Dites-le moi ?...

— Et quand je ne l'aurais pas jetée !... Puisque c'est mon secret !... Que chaque homme a son secret, avec lequel il tente de vivre !... Que je veux tenter !... tenter !...

— Dites-le moi ?...

— Vous le voulez !...

— Oui ?...

— ... Près-du-Cœur !...

— Près-du-Cœur !... Ha !... Ha !... Vous n'êtes donc pas son grand-père... comme je le croyais ?...

— Voulez-vous vous taire, enfin, vous, avec votre ridicule grand-père!... Qu'est-ce que vous avez à le répéter !... Vite !... Le remède à tous nos maux !... *La Madelon pour nous n'est pas sévère !... La Madelon !...*

— Vous n'êtes pas son grand-père !...

— A le répéter !... *Pas sévère !... Pas sévère !... La Madelon* !...

— Son grand-père !...

— *La Madelon* !... Son père !... Son oncle !... Son parrain !... Son tuteur !... Son esclave !... Son chien !...

— C'est pour cela que vous lui donniez tous ces noms tout à l'heure !... Pour cela que vous l'appeliez Estelle, afin de m'empêcher de croire qu'elle s'appelait Isabelle !... Gisèle, afin de m'empêcher de croire qu'elle s'appelait Estelle !... Angèle, afin de m'empêcher de croire qu'elle s'appelait Gisèle !... Tourterelle !... Colombelle !... Ritournelle !... Pimprenelle !... Agnelle !... De telle sorte que je ne savais jamais comment elle s'appelait !... Que vous seul le saviez !... le saviez !...

— Ce n'est pas vrai !...

— De telle sorte que vous seul gardiez, sans me permettre d'y toucher jamais,... tout... tout... d'elle !... Et que vous vous parfumiez le cœur,... avec ce que vous gardiez !...

— Ce n'est pas vrai !...

— Et que vous espérez bien vous le parfumer encore,... tout le temps,.., tout le temps,... en l'emmenant loin,... loin,... tandis qu'il n'en restera plus pour moi qu'un souvenir,.. un rêve, comme vous dites !... un rêve !...

— Ce n'est pas vrai !...

— Eh bien, vous n'êtes ni son grand-père !... ni son père!... ni son oncle!... ni son chien !... Vous n'êtes qu'un vieux,...un vieux,...pas même un chien !...qui n'a jamais cru à rien !... et qui voudrait,... histoire de se rajeunir un brin,... de recommencer un brin l'existence,... croire à une jeune fille !... à une petite fille !... Mais qui ne le pourra pas,... parce que ça lui est défendu !... Que ce n'est plus fait pour ses bras !... pour ses lèvres !... pour...

— J'y crois !...

— Puisque vous n'existez pas !... Que rien n'existe !.. Comment, dans rien, y a-t-il une petite fille!...

— J'y crois !...

— Demandez-lui... pour voir,... près du cœur de qui elle est,... du vôtre ?... du mien ?... du mien ?... du vôtre ?.... Allez... Dépêchez... à votre petite demoiselle,... à votre petite demoiselle Près-du-Cœur ?...

Il arpentait la salle, frissonnant, farouche, yeux injectés, brûlants de fureur, de défi.

Sa poitrine se soulevait, ses narines se dilataient, ses lèvres frémissaient, ses mains se crispaient pour serrer, pour saisir.

Est-ce que sa singulière petite compagne,... qui n'émettait qu'un son au quart d'heure,... lui avait aussi jeté une corde imaginaire autour des reins, à cet obsédant poilu-fétiche ?... à ce poupon-mascotte ?... s'amusant à le tirer comme lui ?... à le tirer ?...

Est-ce qu'il se trouvait,... depuis quelque temps peut-être,... dans le même état « de l'Indication », « de Lysistrata », « de l'Invitation à la Valse » ?

Il se crut devenu fou.

Il venait d'apercevoir sa jeune compagne, si réservée, pudique jusque-là, juchée, il ne savait par quelle opération, sur la table, envoyant des baisers à l'assistance, prête à chanter.

Barbagniolle, Rocariâtre, Toutalabonne, assis en cercle autour d'elle, faces obtuses, lippues, magnétisaient ses bottines, en embrassaient les bouts vernis, tandis qu'elle poussait de légers cris de souris.

Venait-elle de leur jeter aussi des cordes autour des reins, ainsi qu'à l'obsédant poilu-fétiche ?... au poupon-mascotte ?... à lui-même ?... les tirant ...

Se trouvaient-ils à leur tour dans le même état « de l'Indication » ?... « de Lysistrata » ?... « de l'Invitation à la Valse » ?

Même l'hippopotame, tapi dans une encoignure, et qui de ses deux mains se faisait un télescope ; l'ouistiti, qui par-dessus les têtes de ces voyeurs, flaireurs, renifleurs, ne cessait de débiter un tas de « Petite Prune !... Petite Prune !... Petite Prune !... » se trouvaient-ils dans le même état ?

Elle chantonnait d'une voix toute menue, de verjus :

Les oranges de mon étagère,
Sont des fruits vraiment pré-ci-eux,
J'en si plein, jusqu'à mes yeux,
Et j'en suis heureuse et fiè-è-re !...

— Je vais épousseter les oranges de l'étagère de la petite Prune!... hurlait, au milieu d'une tempête de bravos et de plaisanteries, l'ouistiti s'élançant comme un véritable dément à travers les convives, escaladant la table, agitant une serviette.

— Voulez-vous vous taire !... lui ordonnait M. Gretzili, s'efforçant de lui barrer la route, se colletant avec lui.

— Je vais épousseter les oranges de l'étagère de la petite Prune !... hurlait-il plus obstiné, plus fou encore.

— Allez-vous vous tenir tranquille !... Mais qu'est-ce qui lui prend, à cet oiseau,... à cette espèce d'ouistiti-là !...

— Je vais épousseter les oranges de l'étagère de la petite Prune!... Je vais épousseter les oranges de l'étagère...

— Patron!... Patron!... appela-t-il. Allez-vous venir me prêter main forte contre cet énergumène de commis, qui est pris d'une sorte de crise de convulsion!... de délire!... Allez-vous lui signifier d'avoir à laisser en paix les oranges de l'étagère de ma fille!... lui interdire de toucher à ces fruits qui ne sont pas pour sa figure d'ouistiti!... d'outil!...

Mais comme le patron à télescope continuait à braquer son instrument d'optique, ne bougeant pas plus qu'un terme :

— Rocariâtre!... Toutalabonne!.. Me laisserez-vous me débattre contre ce jeune gorille!.. ce chimpanzé éhonté, qui a perdu toute retenue!.. toute dignité!..

Mais comme Toutalabonne, Rocariâtre, absorbés par la magnétisation des bottines de la jeune fille, l'embrassement de leurs bouts vernis, ne faisaient pas plus cas de ses injonctions que le patron au télescope :

— Barbagniolle, enfin!.. Grand et sympathique Barbagniolle!.. Vous, dont je ne cesse d'admirer depuis le début de ces agapes l'esprit si primesautier!.. Vous, un gaillard!.. un luron!.. un homme à la coule!.. un fervent du Systeme D!.. Me refuserez-vous l'appui de ce Système, pour mettre un terme aux insultes de cet ignoble petit morveux, dont on presserait le nez, qu'il en sortirait encore du lait!..

Barbagniolle souleva pesamment une tête congestionnée, absente.

— Du lait?.. Du lait?... répétait-il avachi.

— Mais oui!.. Du lait!.. Naturellement!.. Vous savez bien ce que c'est que du lait!..

— Du lait?.. Du lait?..

— Vous le savez!.. Vous n'êtes pas sans en avoir sucé comme apéritif, au berceau!..

Fut-ce cette évocation du biberon de son enfance, qui,

à la suite du pinard qu'il venait d'ingurgiter, lui donna la nausée ?

Toujours est-il qu'un frisson intense le secoua :

— Brrrroû !... Brrrroû !... fit-il, de même que s'il errait au fond de steppes sibériennes... « Brrroû !.. Brrrroû !.. » par trente ou trente-cinq degrés au-dessous de zéro... « Brrrroû !.. Brrrroû !.. » sentant ses membres se congeler.

Puis, tandis que son être se rejetait violemment en arrière, et, par une sorte de réflexe, revenait instantanément en avant, il mit tout son cœur sur le carreau.

Au même instant, l'ouistiti, ses bras de perches à houblons tendus frénétiquement vers les ampoules électriques, sembla osciller sur sa base, et, perdant soudain l'équilibre, dégringola de la table où il était parvenu à se jucher, allant s'aplatir avec des beuglements de veau, mélangés de lamentables « Petite Prune !.. » face au plancher.

Le poilu-fétiche qui venait ainsi de le descendre se prélassait au haut de cette même table, soutenant maintenant de ses bras la jeune fille conquise, dont le corps était comme rivé au sien, et dont la bouche, buvant pour ainsi dire la sienne, en tout cas grande ouverte comme la sienne, allait sûrement, pour faire suite aux *oranges de son étagère*, entamer le fatal, obligé, inéluctable :

O Magali, ma bien-aimée,
Viens avec moi, sous la ramée,
Au fond des bois silencieux...

L'antienne !..

Sous quelle ramée ?... Au fond de quels bois ?...

Puisque, à l'instar de ceux qui suent ce duo l'un sur l'autre, dans des salles trop exiguës, ils se trouvaient dans le salon minuscule d'un infime *Pinard de Nuits*, entourés de saucissons, d'œufs rouges, de fromage, de Portugaises, de fumée de cigares ?...

Dans quel but, sous cette ramée ?... au fond de ces bois ?...

Comme autrefois les compagnons d'Ulysse, mués en pourceaux par la magicienne Circé ?... les marins du Satyricon, transformés par le jeune Giton en quelque chose d'analogue ?... les chiens de la Maltournée, escortant sa chienne Diane, ex-Mlle de Lespinasse, ex-Mlle de Scudéry ?.. dans celui d'y donner son aboutissement à leur état inintellectuel, illogique, « de l'Indication », « de Lysistrata », « de l'Invitation à la Valse » ?

Dégoûté, écœuré, plus encore que le dégoûté, écœuré Barbagniolle, par tous ces cerveaux incapables d'analyser même ce qui leur advenait, il aperçut en face de lui, suspendu à une patère de porte-manteau, le fusil de la paix de notre immortel Président Wilson.

Courant en détacher les deux bouquets de roses de Noël y attachés :

— Les bouquets !.. Les bouquets !.. proféra-t-il, les brandissant,... les brandissant...

A cette vue, les bras du jeune homme se détachèrent de la taille de la jeune fille.

Celle-ci parut se figer sous sa ramée.

— Pour qui celui-ci ?... lui demanda t-il, s'avançant, décisif.

— Pour ma mère !.. répondit-elle comme médusée.

— Celui-là ?..

— Pour votre femme !..

S'avançant encore :

— Celui-là ?.. recommença-t-il.

— Pour votre femme !..

— Celui-ci ?..

— Pour ma mère !..

— Pour votre mère ?... insista-t-il. Vous me le confirmez ?.. C'est bien vrai ?..

— Pour ma mère !.. Pour ma mère !.. Pour ma mère !.. Pour ma mère !.. égrena-t-elle en saccades passionnées, convulsives.

— Descendez... lui ordonna-t-il.

Et, lui tendant le bouquet :

— Oublions ce qui a eu lieu... Et puisque nous n'avons plus rien à faire ,... préparons-nous...

Elle sauta de la table, tenant respectueusement, religieusement, avec componction les pauvres fleurs qui avaient déjà subi tant d'accidents... qui en subiraient peut-être tant encore,... mais que, dans son amour filial inassouvi, elle était décidée, malgré toutes les péripéties, les traverses, à porter quand même à sa mère !.., à sa mère !...

—Réglons...,patron... se retourna-t-il vers l'amphytrion.

Celui-ci, les deux mains en cornet, continuait à braquer son instrument d'optique, ne bougeant pas plus qu'un terme.

—Ah ça ?... M'entendez-vous,... là-bas,... hé,... l'homme au télescope ?... Voulez-vous le rentrer dans son étui,.. Ça devient indécent à la fin !..

Réveillé en sursaut de sa contemplation :

— Je cours chercher l'ardoise... l'ardoise... s'empressa-t-il,... pour l'addition...

— Pas d'addition... Vous compterez avec ces Messieurs, quand nous ne serons plus là... Nous n'avons plus une minute à perdre... Voici cent francs...

Ce fut le jeune poilu qui sauta de la table, à la vue du billet qu'il y jetait :

— Cent francs !.. protesta-t-il. Je m'y oppose !.. Vous pouvez les garder !..

— Ça n'a pas d'importance...

— C'est moi qui vous ai invité !.. afin de signer ici, avec mes copains, l'armistice !... C'est à moi de tout solder !..

— Je vous dis que ça n'a pas d'importance...

— Je règle mes dépenses moi-même !.. Je suis un poilu français !..

— Vous savez bien que l'argent n'existe pas pour moi... d'abord... Pas plus que le reste... Que c'est un film placé par le Grand Tourneur dans mon porte-monnaie... Mal-

heureusement, il y a de fâcheuses interruptions... Allons... Plus de difficultés... Acceptez...

Et poussant la jeunefille vers la porte, avec son bouquet; y arrivant, avec son bouquet :

— Maintenant... Adieu... Adieu... Ami... Ami...

— Comment?.. Adieu ?.. s'écria le malheureux, se précipitant.

— On s'est dit bonjour... On se dit adieu... C'est ainsi que ça se passe... Vous savez bien...

— Comment ?... continuait-il, tandis que l'émotion le serrait à la gorge... Vous allez nous quitter, comme ça?... Vous allez emmener Mademoiselle, comme ça ?...

M. Gretzili eut peine à réprimer un sourire singulier.

Mais reprenant vite sa correction, affectant l'air le plus détaché, le plus débonnaire du monde, poussant même la condescendance jusqu'à allonger une série de tapettes amicales le long des omoplates de ce jeune poilu.

— T'en fais pas, va, mon vieux... fit-il. On se quitte... Puis, on se retrouve... Nous nous sommes rencontrés une fois... Nous nous rencontrerons une autre... C'est certain...

— Non !.. Non !.. Vous me trompez !.. Comme vous m'avez tout le temps trompé !.. Nous ne nous rencontrerons jamais !..

— T'en fais pas, je te dis... Ça ne sera peut-être pas demain... C'est évident... Mais dans huit jours... Dans quinze... Un mois... Un an... cinq... dix... Est-ce que ça compte... Tu as le temps d'attendre... Tu es jeune... Tu es jeune... mon vieux...

— Pas plus dans un an que dans dix !... Jamais !..

— T'en fais pas... C'est si beau, la jeunesse... Si ça tarde trop, tu iras trouver notre tante Gomard... Tu sais... Entre les Dard, les Dudard, les Monstredard, les Boulot, les Biscuit... Excellente femme... Tu lui demanderas où nous sommes... Elle se fera un plaisir de te l'indiquer...

— Vous ne m'avez pas donné son adresse.... Pas plus que celle de vos Dard, de vos Dudard, de vos Monstredard, de vos Boulot, de vos Biscuit !... Vous voyez bien que vous vous jouez de moi !..

— Je ne te l'ai pas donnée... Attends... Je vais réparer mon oubli... Rue... Avenue...

— Que va-t-elle devenir, cette pauvre petite Mademoiselle... cette pauvre petite Mademoiselle Près-du-Cœur !...

— T'en fais pas, mon vieux... Elle demeurera près du cœur de son père... Où peut-elle être mieux... Je te le demande... Tu sais ce que c'est que le cœur d'un père... Tu le sauras, en tout cas, quand tu te marieras...

— Ah oui !... Le cœur d'un père !...

— Elle s'y conservera,... jeune,... belle,... pure,... intacte surtout,... intacte... Et ce qu'elle aura encore de baisers à te donner, lorsque tu la retrouveras à un prochain Jour de l'An,... lorsque tu la retrouveras...

— Ah oui !... A un prochain Jour de l'An !..

— On croit tenir son plaisir... Qu'est-ce que tu veux... Il vous fuit... Eh bien, on le remet... Voilà tout... Il faut avoir du courage... C'est la vie...

— ... La vie !...

— Du moment qu'on croit le tenir, c'est déjà quelque chose... C'est même la seule chose... Du moment qu'on croit... Pas... Du moment qu'on croit...

— Du moment qu'on croit !..

— Il n'y a que ça... Va... Tout est là... C'est toi qui me l'as dit... Allons... Adieu... Adieu... Faut pas t'en faire... La main... La main... T'en fais pas... T'en fais pas... T'en fais pas... T'en fais pas... T'en fais pas... T'en fais.....

MAURICE BEAUBOURG.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

J. Vodoz : *Roland, un symbole*, Edouard Champion. — Walther de Lerber : *L'influence de Clément Marot aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Edouard Champion. — Bertran de la Villehervé : *François Thomas de Baculard d'Arnaud, son théâtre et ses théories dramatiques*, Edouard Champion. — F. Martin-Ginouvier : *Piarron de Chamousset, fondateur de la Poste de ville sous Louis XV*, Edouard Champion. — *La Grivoise du Temps ou la Charoloise, histoire secrette, nouvelle et véritable faite en 1746 et mise au jour en 1791*, Introduction de Jean Hervez, Bibliothèque des Curieux.

Le petit ouvrage de M. J. Vodoz est divisé en deux parties bien distinctes, l'une qui explique d'une manière nouvelle, inattendue, très curieuse le symbolisme de la *Chanson de Roland*, l'autre qui éclaire le symbolisme d'un beau poème de Victor Hugo: *Le Mariage de Roland*. Nous avouons ne pas voir très nettement le lien entre ces deux sujets traités cependant l'un et l'autre avec netteté et non sans art.

En donnant à cet ouvrage le titre : **Roland, un symbole**, M. J. Vodoz, qui applique à la littérature les théories de la psychologie analytique, a résumé sa conception de cette figure héroïque poétisée par la légende. A son sens le paladin s'offre à nous comme un symbole, c'est-à-dire comme un héros. Il définit ainsi le héros : « La projection d'une certaine quantité de forces vives, accumulées en nous, sur un *objet* capable d'accomplir, dans le domaine moral, une tâche, un devoir qui nous paraît être au dessus de nos forces, des forces du *sujet* ». Nous lui déléguons inconsciemment nos énergies. Il devient ainsi, en se sacrifiant, notre sauveur.

Etudiant largement les principaux épisodes de la *Chanson de Roland*, examinant, d'autre part, les inquiétudes et les indécisions de la société féodale qui sent obscurément le besoin d'une unité et d'une action commune, M. J. Vodoz montre que Roland reçut, en somme, de cette société ou plutôt du « subconscient » de cette

société la mission d'incarner jusqu'à l'immolation de son « moi » le patriotisme intégral. Aussi devint-il le héros national, le symbole.

Victor Hugo ne reçut pas de l'humanité de son époque une mission analogue. M. J. Vodoz ne le prétend point, mais il nous le représente, à une époque de sa vie, en pleine bataille romantique, moins soucieux de sa carrière, de sa gloire, de ses intérêts, dirigé vers les buts plus généraux, désormais préoccupé de sacrifier son « moi » aux œuvres sociales, d'étendre sa sollicitude à la collectivité tout entière. Le besoin de pacifier les âmes, de créer une harmonie entre les hommes stimule en lui le goût de l'abnégation. Comment va-t-il pratiquer cette abnégation ? En renonçant pour toujours à la lutte entreprise contre les partisans des classiques, lutte qui compromet le prestige de la nation, en tendant la main à ses anciens adversaires, pas plus que lui désarmés. C'est en lisant la légende de Roland, notre héros national, que Victor Hugo trouvera sa nouvelle tendance. Tout de suite après cette lecture, il écrira le *Mariage de Roland.*

Dans ce poème épique, au dire de M. J. Vodoz, Olivier représente le classicisme, Roland le romantisme. Les deux héros, après s'être longtemps combattus avec acharnement, décident, sur l'initiative de Roland, de terminer leur différend et de s'entendre. La sérénité de la paix succèdera à la confusion de la guerre. Voilà, très nettement expliqué, le symbolisme du poème. Personne ne l'avait entrevu avant M. J. Vodoz et, selon ce dernier, Roland, en inspirant le grand poète du XIXe siècle, a continué son œuvre de sauveur et de pacificateur de l'âme française. Victor Hugo, l'ayant rencontré sur son chemin, l'a choisi pour modèle. C'est son exemple sublime qu'il a suivi « inconsciemment » en chassant la haine de son cœur. Désormais, devenu plus humain au sortir de la lutte, il orientera son génie vers les œuvres de charité.

§

Peut-être M. Walther de Lerber exagère-t-il l'**Influence de Clément Marot aux XVIIe et XVIIIe siècles**. Son enquête parmi les poètes de ces deux époques, bien que fort consciencieuse, s'exerce avec la volonté trop accusée de trouver une inspiration en bien des endroits où l'on constate seulement des reminiscences, des rencontres imprévues, l'emploi d'un de ces

mots ou de ces tournures archaïques dont le critique a dressé un index quelque peu arbitraire.

Il faut reconnaître que M. de Lerber possède admirablement l'œuvre de son modèle. Il en précise intelligemment la physionomie caractéristique dans le temps où elle parut. Sans doute cette œuvre devait-elle avoir, dans la suite, une grande diffusion, car Marot a créé l'épître familière et le rondeau, rénové la ballade et l'épigramme, traduit les poètes de l'antiquité, chanté avec grâce ses amours, paraphrasé les psaumes et donné à la poésie religieuse un accent qu'elle n'avait point avant lui. Par cette variété d'aspects et de conceptions, cette œuvre intéressa maints écrivains postérieurs et suscita parmi eux des disciples.

Dans certains domaines, l'action de Marot fut même plus profonde que ne le suppose M. de Lerber. Le psaumes, en particulier, constituèrent, dans les Pays-Bas, sous la domination de Marguerite de Parme et du duc d'Albe, le chant de révolte que les calvinistes entonnèrent le plus volontiers au cours de leurs soulèvements contre leurs persécuteurs.

Il est incontestable, d'autre part, qu'en France, les poètes de l'Hôtel de Rambouillet, sous l'impulsion de Voiture, suivirent les directives de Marot. Le *Recueil* et le *Nouveau Recueil de divers rondeaux* qui concentrent, avec quelques autres anthologies, la production poétique d'une période allant de 1635 à 1650 ne laissent pas de doutes sur ce point. Voiture lui-même avoue quelle dilection lui procure la lecture du vieux poète. Mais le rondeau, de même que les ballades, les lettres en « vieil langaige », les épigrammes, les épîtres familières, furent — on doit l'affirmer sans ambages, — non point une littérature, mais des modes littéraires passagères, bientôt remplacées par de nouvelles modes où l'influence de Marot n'eut plus de part.

M. de Lerber considère avec raisons les burlesques — Scarron surtout, moins sûrement Saint-Amant, Dassoucy et autres — comme des disciples anthentiques de Marot. Il précise que, vers 1660, une réaction contre le genre marotique se manifesta avec l'avènement des classiques. La Fontaine, dont il étudie soigneusement les emprunts, conserva le contact avec Maître Clément ; par lui, la poésie familière et pittoresque garda des sectateurs. Mme Deshoulières, Chaulieu, Vergier, vers la fin du grand siècle, utilisèrent volontiers le style marotique.

M. de Lerber signale l'influence de Marot chez Houdart de la Motte, Ducerceau, Grécourt, Desforges-Maillard, Lattaignant, Lainez, J.-B. Rousseau, Piron, Voltaire, Lebrun, Berquin, Moncrif. A la vérité, cette influence ne se discerne plus qu'à des signes imperceptibles.

L'ouvrage, fort sérieux, important même, de M. de Lerber, contient un assez grand nombre d'erreurs et d'affirmations hasardeuses. Les bibliographies n'ont pas été toujours vérifiées. Plusieurs noms de poètes sont estropiés. Quelques écrivains sont classés arbitrairement dans un siècle ou dans l'autre ou, comme Sarasin, rangés dans un genre littéraire qu'ils ne cultivèrent pas. Disons enfin qu'il est peut-être excessif de prétendre qu'*Esther* fut l'aboutissement génial de la poésie religieuse de Marot.

§

Parmi les écrivains du xviiie siècle, l'un de ceux que l'on a le plus oubliés est assurément **François-Thomas de Baculard d'Arnaud**. Un tout jeune homme, Bertran de la Villehervé, mort prématurément — et c'est grand dommage pour nos études d'histoire littéraire — avait fait de sa vie et de son œuvre le sujet d'une thèse fort érudite, présentée en un style quelquefois familier, mais spirituel et aimable. Mme Loly de la Villehervé a voulu, avec raison, que ce travail ne fût pas perdu pour les lettrés. Remercions-en sa piété maternelle.

Rien de plus curieux que la vie de ce bizarre personnage. D'Arnaud, sorti d'un milieu médiocre, fait des études difficiles chez les Jésuites du collège d'Harcourt, écrit, en philosophie, la première de ses pièces de théâtre, trouve le moyen d'intéresser Voltaire à ses essais, devient son ami et son agent, tire de lui, pendant de nombreuses années, ses moyens de subsistance, gagne la prison et le succès à l'aide de poésies licencieuses, connaît, par la publication d'une simple *Epître à Manon*, une telle vogue que Frédéric le Grand l'appelle en Prusse où on lui prodigue l'argent et les distinctions. Il contrebalance un instant, auprès du monarque lettré, l'influence de Voltaire, au point que ce dernier, jaloux, fait, pour reconquérir son prestige atteint, le voyage à Sans-Souci.

Dès lors, d'Arnaud, poursuivi par son ancien maître et ami, se livre à un travail gigantesque, écrit cent nouvelles et romans, maintes pièces de théâtre et poésies. Il a uni sa destinée à celle

d'une gente couturière, Mlle Berger, dite Chouchou, et tous deux, prodigues, désordonnés, gaspilleurs, malgré les succès, la vente prodigieuse de nombreux ouvrages, souffrent, pendant quarante ans, du dénuement. Ils vivent d'emprunts, ils se livrent à d'étonnantes escroqueries sans parvenir à chasser la misère. Si bien que d'Arnaud, ayant de nouveau tâté de la prison sous la Révolution, meurt dans un grenier, ne laissant même pas les moyens d'assurer son ensevelissement.

Cet écrivain fut cependant, avec Nivelle de la Chaussée, un novateur, apportant au théâtre le drame larmoyant, mais ordonnant, avec plus de simplicité et de clarté que son concurrent, ses pièces, dont la plus célèbre fut le *Comte de Comminges*. Il exploita la sensiblerie de son époque. Il fut remarquablement représentatif de cette époque où il s'efforça, malgré l'incohérence de sa vie privée, de préconiser la vertu et la morale, chères aux précurseurs et aux meneurs de la Révolution. Un des premiers, il s'ingénia à mettre en scène nos héros nationaux. Par là, et par un certain goût des scènes pittoresques et des accessoires dramatiques, un culte du « sombre », une prédilection pour les victimes, il a pu être considéré, avec quelque apparence de raison, comme l'annonciateur des romantiques. Du fatras de ses œuvres, où l'on a quelque peine à trouver des pages dignes d'être conservées, la postérité n'a guère retenu les titres que de ses *Nouvelles historiques* et de ses *Epreuves du Sentiment*.

§

Non content d'avoir consacré une première fois à **Piarron de Chamousset, fondateur de la Poste de Ville sous Louis XV**, un ouvrage de 300 pages, M. F. Martin-Ginouvier étudie encore en une brochure l'œuvre de ce philanthrope. Il veut absolument qu'on lui rende justice en lui élevant une statue qui répandrait son nom demeuré injustement obscur. Chamousset fut le réformateur du régime des hôpitaux civils et militaires, le « précurseur » des compagnies d'assurances et des sociétés de secours mutuels, « l'initiateur » de la Croix-Rouge, un personnage bienfaisant et utile. Nous lui devons le fonctionnement bon ou mauvais, mais indispensable et si précieux de la poste. Mais comment s'intéresser à lui quand Carpentier fait les délices de notre élite mondaine! Nous craignons fort que M. Martin-

Ginouvier ne prêche dans le désert. Et cependant il serait si facile de placer sous le péristyle de l'Hôtel des Postes la silhouette élégante de ce brave homme. Elle ne gênerait personne en cet endroit solitaire. En compensation, nos édiles parisiens pourraient envoyer au garde-meuble le Musset du Théâtre-Français qui donne l'exemple décourageant des pires défaillances, le Baudin de l'avenue Ledru-Rollin, qui, son chapeau haut de forme à la main, singe les discoboles, le Berthelot construit dans un bloc d'anthracite qui endeuille le jardin du Collège de France et tant d'autres horreurs qui gênent la circulation et offensent les yeux du passant.

Si M. Martin-Ginouvier accomplit un acte nécessaire en publiant sa brochure, on n'en peut dire autant de M. Jean Hervez qui nous donne **La Grivoise du Temps ou la Charoloise**. Il paraît que ce pamphlet, conservé à la bibliothèque de Châteauroux et inédit jusqu'à l'heure, concerne Louise-Anne de Bourbon, demoiselle de Charolais, qui fut une « Grivoise », c'est-à-dire une gaillarde aux jupes légères. Sans être le moins du monde austère, on peut douter que ces pages, le plus souvent ordurières, littérature de domestique congédié, assez allègre parfois, mais sans esprit et sans art, où le terme est si obscène que le grec lui-même paraît à l'éditeur presque insuffisant à le voiler, reflètent les images réelles de la vie de cette princesse pourtant désinvolte comme une chienne dans l'amour. Le roman de Musset, *Gamiani*, était de la pastorale à côté de cette épopée de la lubricité, sans imagination, sans accent, abondant seulement en détails physiologiques d'une répugnante crudité.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Maurice Rostand : *Le Cercueil de cristal*, E. Flammarion.

Le Cercueil de cristal, par Maurice Rostand. Vous m'avez fait l'honneur de me dire, Monsieur, que, très jeune, encore enfant, vous aviez déjà lu tous mes livres, et, un jour, vous m'avez paru fort inquiet d'une similitude possible entre l'une de vos pièces de théâtre et l'un de mes romans. Je me sens donc responsable, dans une certaine mesure, de la tournure d'esprit littéraire que vous affichez, ce qui m'est une suffisante raison pour vous défendre... Noblesse oblige !

Alors que vous n'étiez pas né, je crois, j'avais déjà inventé les *Hors nature!* Mais, cher Monsieur, vous êtes certainement beaucoup plus fort que moi, parce que vous avez amélioré la race... A la brutalité du procédé que j'ai toujours employé, parce que je dédaigne de *plaire*, vous avez substitué une grâce dont je suis, je l'avoue, tout à fait incapable : celle de la *forme*. Votre livre, sous ce rapport, est un chef-d'œuvre! Je ne veux vous en faire que la critique du *fond* en causant avec vous dans la plus stricte intimité, celle du *Mercure de France*, la petite chapelle, 60 000 personnes, à peine une messe basse, Monsieur! Vous savez ce que c'est que causer avec une dame? C'est la laisser parler tout le temps, sans un geste ni un mot de protestation... Mais vous aurez le sourire, et je vous le permets!

Votre héros me semble s'attacher tout spécialement à la mémoire de son père, qu'il aime, à mon avis, d'un amour beaucoup trop fervent. Oserai-je vous apprendre, Monsieur, que nous sommes quelques-uns, ici, qui ne prenons jamais les vains oripeaux de la gloire pour une étoffe indéchirable? Bien avant que votre... *double* pût admettre que cet académicien, ce poète mondial, fût le plus grand de nos génies contemporains, nous avions réduit sa... manière à celle de *l'ingéniosité pure*, au tour de main de l'attitude, au jargon du génie, c'est-à-dire à tous les défauts de Victor Hugo sans sa qualité maîtresse qui, justement, appelle cette justification du tirage, la sanction, la marque du génie : *la force*. Le père de votre héros n'était pas fort, dans les deux sens du mot. Il avait peur de lui et des autres, il avait même peur de son fils! Très intelligent, très subtil, d'une élégance de manière très française, il plaisantait avec ses sujets et il plaisantait lyriquement, ce qui est le comble de l'abomination pour les rustres d'une certaine espèce. Il y a des sujets, Monsieur, qu'on ne possède jamais ; ils nous possèdent. Et c'est à la sincère humilité de nos attitudes devant eux que l'on sent, à n'en pas douter, que le dieu nous habite. Je ne crois pas que le père de votre héros fut jamais habité par autre chose que par un dieu de carton. Or, en amour, en littérature ou en... guerre, il faut céder à la puissance de l'enchantement. C'est peut-être cette faiblesse, merveilleusement humaine, qui démontre la réalité de cet enchantement. « Ce livre n'est pas une excuse! Il ne se traîne aux pieds de quiconque pour lui demander pardon. Il n'implore aucun souve-

rain, aucune puissance, aucune divinité ! Il n'est qu'une grande protestation générale, une grande accusation contre l'univers, contre moi-même ! » Vous avez imité Jérémie, et c'est bien pour cela que vous serez non seulement pardonné, mais encore que vous irez, à mes yeux, et dès ce livre, un peu plus loin que le père de votre héros. Vous avez dansé et vous avez plu... tout au moins étiez-vous possédé de l'envie presque divine d'atteindre à la perfection de la ligne et du bond sans vous trop inquiéter de la convention mondainement académique à détruire ou à piétiner sous votre pas enfiévré. « J'avais aimé le plaisir comme une magnifique occasion de m'exprimer dans toute ma radieuse jeunesse... » Mon Dieu, cher Monsieur, il n'y en a pas d'autre pour exprimer ça et on ne devient coupable que lorsqu'on veut exprimer la même chose, avec un âge plus *certain*. Quant à la mémoire de ce père qui vous tient terriblement au cœur, laissez-la-moi tomber, comme un vêtement trop lourd, qui n'est point fait à votre taille, parce qu'il n'est pas *juste*. Nous ne devons porter que l'habit qu'on a fait pour nous et que nous avons très souvent essayé. Songez, Monsieur, à l'agonie de Verlaine, ivre de toute l'amertume des lâchetés sociales, des aveuglements et aussi de celle de l'absinthe, mourant comme le paria de toutes les humanités, y compris celles du Collège de France et... se relevant roi ! La gloire, Monsieur, ce n'est pas une couronne d'or officielle, c'est un brin de laurier naturel, ce brin qu'une nation, ayant l'appétit et le goût, d'un parfum excitant, finit par introduire dans le robuste pot au feu de son existence quotidienne. Verlaine est immortel... le père de votre héros est seulement académicien. Différence énorme.

Maintenant, Monsieur, vous me paraissez fort entiché d'un autre héros, terriblement surfait aussi, mais en politique. Que diable allez-vous faire dans cette galère, et seriez-vous socialiste ? Vous admirez Jaurès avec une ardeur qui me semble inquiétante, sinon pour lui, puisqu'il est mort, au moins pour vous, car les socialistes pacifistes, qui sont presque tous des bandits, vont vous enrôler dans leur société interlope sinon internationale. Vous n'aimez pas la guerre, dont les gestes ont des brutalités inélégantes, et je conçois ça, et vous espériez que Jaurès... ce bavard de génie, qui était, malgré sa diction très *Comédie française*, un psychologue mal averti, j'allais dire : *un sot*, si je n'avais en

peur de vous blesser, aurait eu le pouvoir de l'arrêter? Un homme qui eut la faiblesse de croire que le socialiste allemand n'était pas patriote, c'est-à-dire impérialiste, n'était certainement pas le Messie de la nouvelle religion des peuples, et il n'était pas beaucoup plus fort que le père noble dont vous nous parlez si bien : ou il était vulnérable, ou il mentait, et peut-être se mentait-il à lui-même. Au fond, dans votre livre, ces deux personnages de grande envergure sont tout simplement des malfaiteurs au seul point de vue de la pauvre humanité : ils la trompent. J'irai même plus loin : ils l'encombrent d'utopies qui sont bien dangereuses. J'ai tout autant horreur de la guerre que vous, quoique je sache la faire, ce qui ne me paraît pas votre cas, mais il n'est pas nécessaire de nier la puissance des armes à feu sous l'unique prétexte qu'on ne sait pas s'en servir.

J'ai fini, Monsieur, de vous dire ce que je pense sur votre livre quant au scandale qu'il peut déchaîner. Je vous ai parlé un peu rudement, parce que, ne visant aucune académie et surtout aucune distinction officielle, je conserve l'habitude de penser tout haut. D'ailleurs, je vous avais prévenu que nous causerions dans la plus stricte intimité, et vous ne pouviez pas vous attendre à de l'eau bénite de cour. Au *Mercure de France* on n'en distribue pas... malgré que vous preniez, dans votre monde diplomatique, ce périodique pour une petite chapelle! J'ajouterai que ce que vous dites sur les femmes me semble un peu d'afféterie. Que si vous pensez réellement tout le bien que vous en dites touchant leurs beautés corporelles et leur qualité d'âme, je vous plains beaucoup, car il faut en rabattre terriblement. Heureusement que l'ironie vous est une habituelle distribution de poignard dans le dos, ce qui me console. Et comme je comprends votre stupeur à constater qu'en littérature une de nos plus fameuses princesses de lettres « *pressait les marronniers des Tuileries* sur son cœur ». Métaphore hardie, Monsieur, où il faut voir l'admiration un peu bien grossière de ce genre d'animaux pour la mesure *étalon*. Elles sont, comme vous le dites, jolies, mais fardées en dépit du bon sens, spirituelles, surtout avec l'esprit des autres, et chez les femmes de lettres, hélas, le style c'est toujours l'homme... ce qui les réduit au plus complet dénuement. Vous allez me prendre pour un monstre parce que je dépouille, à leur sujet, toute espèce de... métaphores, je vous avoue que je n'aime guère les

femmes, et que si elles m'amusent par le mensonge diapré de leurs vêtements et de leur cérébralité, ce n'est pas une raison pour que je consente à devenir leur victime, c'est-à-dire à les tuer... *dans un roman*, j'ai constaté que vous en aviez déjà fait mourir cinq ou six de chagrin en l'honneur de votre héros. Que de phosphore pour un seul *cercueil de cristal!* Heureusement qu'il est né l'héritier d'une somptueuse fortune... sans cela le cercueil devenait un *aquarium!*

Ah! que je vous aimerais plus vivant dans vos œuvres et sans cet amour de la mort qui faisande toute votre littérature! Et que vous avez eu tort de ne pas rejeter bien loin cette idée de ma génération (une tare, Monsieur!) que la volupté n'est que « *de mauvais essais de mort!* » Alors que la volupté naturelle, *la seule*, n'est que le désir du recommencement.

RACHILDE.

HISTOIRE

J. Mathorez : Histoire de la formation de la population française. *Les Etrangers en France sous l'Ancien Régime.* Tome I : Les Orientaux et les extra-Européens. — Gustave Schelle : *Œuvres de Turgot et Documents le concernant.* Avec Biographie et Notes. Tome III.

M. J. Mathorez semble avoir entrepris une suite considérable de travaux, dont le but n'est rien moins que l'histoire de la formation de la population française. Le premier tome, où, comme l'auteur d'ailleurs nous en prévient, l'on aborde le sujet un peu par le milieu et même par la fin, contient une étude sur **Les étrangers en France sous l'Ancien Régime**, ou plutôt une partie de cette étude, partie qui a pour objet les Orientaux et les extra-Européens. M. Mathorez se propose d'étudier, dans les parties ultérieures, l'histoire des Allemands, des Hollandais et des Scandinaves en France, celle des Italiens, des Espagnols et des Portugais ; enfin celle des éléments écossais, anglais et irlandais.

Une première partie du présent volume est consacrée à des recherches d'ordre général. L'auteur y scrute les causes de la pénétration plutôt abondante des étrangers en France. Une cause est le faible accroissement de la population française sous l'Ancien Régime ; une autre est le dédain des nationaux pour le négoce ; une autre encore l'attrait de la France comme pays

d'étude, d'art et de mode. Ajoutez les incorporations de soldats étrangers, puis l'histoire politique avec les invasions, les annexions de provinces, les mariages princiers ; enfin la complaisance bien connue, disons la badauderie du Français, qualité, ou travers, observable autrefois comme aujourd'hui, à l'égard de tout ce qui est étranger. A la fin de cette partie préliminaire, l'auteur traitant des moyens employés par l'ancien régime pour assimiler les étrangers, note les adoucissements apportés par la royauté française aux dures prescriptions du droit féodal en ce qui concernait les étrangers. Quantité d'exonérations furent accordées. Le droit de naturalisation, « lettres de naturalité », déjà connu au XIVe siècle, comporta des concessions de plus en plus libérales, malgré les récriminations qu'élevaient de temps en temps les publicistes et les corps publics sur la « dénationalisation » de la France. Henri IV, Richelieu, Colbert se montrèrent très larges. En résumé, dit M. Mathorez, « des méthodes souples et variées, basées sur la seule tradition, permettaient... aux étrangers vivant en France d'éviter les difficultés que leur valait leur situation de non régnicoles ; par des procédés divers, la royauté leur donnait la facilité d'entrer juridiquement dans le sein de la famille française ». Les lettres de naturalisation conféraient formellement un droit refusé en Angleterre : celui d'acheter maisons, vignes et pâtures. « Le gouvernement, n'ignorant point que l'un des principaux facteurs de l'attachement de l'homme à un pays est la possession des terres, le convia, pour ainsi dire, à devenir propriétaire... » « Les villes n'admettaient comme bourgeois [titre distinct de celui de sujet du roi, qui est l'objet propre et immédiat de la naturalisation, mais lui donnant une grande portée pratique] que ceux ayant pignon sur la chaussée. »

Notons plus loin cette remarque : « Tous les étrangers n'obtenaient pas leur situation par la seule intrigue, car le souverain, soit par lui-même ou ses conseils, distinguait les hommes utiles au pays. » On souhaite ici que l'auteur ne se montre pas trop délibérément optimiste : cela compenserait l'obligation qu'on a d'être pessimiste en présence du vice d'intrigue, d'« arrivisme » dont sont rongées des époques plus rapprochées... En résumé : « ... Capétiens, Valois et Bourbons ont, par tous les moyens, attiré l'étranger et cherché à lui faire oublier sa patrie première.

Dans son œuvre le gouvernement a souvent été aidé par les autorités locales ; elles n'établissaient pas de distinction entre le forain naturalisé et le regnicole. »

L'histoire politique fait connaître la contre-partie nécessaire de ceci, en fournissant des exemples de mesures adoptées, dans des circonstances graves, pour obvier aux abus ou prendre des sûretés (Première partie, chap. III, 2). Mais, en général, « l'assimilation totale n'était pas longue à se consommer ». Quand leur nouvelle patrie « les a dévorés tout vifs », le souverain admet les étrangers dans « la famille française ».

Nous mentionnerons seulement l'étude consacrée, dans les autres parties de l'ouvrage, aux groupes étrangers que la France, à la veille de la Révolution, s'était plus ou moins assimilés. Ces groupes sont, pour le présent volume qui, nous l'avons dit, ne les contient pas tous : les Sarrasins et les Turcs ; les Grecs ; les Polonais ; les Hongrois ; les Russes ; les Arméniens ; les Bohémiens ; enfin les Indiens et les Nègres. Chacun de ces groupes est l'objet de recherches portant sur leurs conditions d'accession et d'habitat, sur les circonstances politiques et sociales ayant accompagné leur venue. Quant aux aperçus de l'auteur sur les modalités démographiques et sociales que put déterminer l'établissement de ces éléments allogènes sur le sol français, on ne sait trop si prononcer le mot de « démographie », du moins pour ces groupes-là, n'est pas beaucoup dire. Il semble que ces groupes sont les moins importants à considérer, du moins sous le rapport démographique. Je donne telle quelle mon impression de lecture. Parler, par exemple, des Polonais en France au dix-huitième siècle, c'est surtout parler du grand monde parisien qui les adopta. La chronique des mœurs mondaines, des modes, des élégances, du goût dans ses parties un peu exotiques, et plus simplement la chronique scandaleuse (mais, me dira M. Mathorez, ceci aussi est de la « démographie »), paraît y trouver mieux son compte que l'économie politique et sociale (1). L'érudition montrée par l'auteur dans cette partie ne nous rend que plus

(1) Je ne dois pas manquer, d'ailleurs, pour corriger, ou même infirmer, au besoin, l'impression que je rapporte, de mentionner cette remarque au sujet des Russes : « Il est peut-être immoral de le constater, mais ces coureurs de maisons suspectes, ces pourvoyeurs du luxe des danseuses et des comédiennes sont, pour l'ethnographie, plus intéressants à étudier que les mœurs des voyageurs peu soucieux de sacrifier à Cypris. » (p. 314). Mais ces Russes-là faisaient-ils beaucoup d'enfants ?

impatient de connaître le résultat de ses recherches sur des groupes plus sérieux, les groupes anglais, allemands, etc.

M. J. Mathorez, qui écrit le nom illustre du comte de Gobineau dès les premières lignes de son livre, cite cette opinion de l'auteur de « l'Essai sur l'Inégalité des races humaines » : « Avec les mélanges de sang viennent les modifications dans les idées nationales. » Mais ceci, ce déterminisme plus ou moins impondérable, à force d'être concret, atomique, nous mettrait peut-être dans le cas, nous autres Français, en le prenant au pied de la lettre, de chercher un peu laborieusement nos « idées nationales ». Aussi, M. Mathorez, sans cesser d'estimer Gobineau, se hâte-t-il de citer, comme correctif, cette opinion plus plaisante de M. Auguste Longnon dans son clair opuscule (dont j'ai parlé autrefois ici même) sur les « Origines et formation de la Nationalité française » : « Au point de vue des origines de la nationalité française, il est non moins difficile de ne pas tenir compte d'immigrations qui, tout en dotant notre pays d'un appoint relativement considérable de population nouvelle, n'ont pu cependant modifier d'une façon appréciable les caractères ethniques des habitants d'aucune de nos provinces. » M. Mathorez a tenu à opposer les deux points de vue. Lequel adoptera-t-il au bout de ses travaux? Le patriotisme l'inclinerait à s'en tenir à la thèse la plus... platonicienne, celle de M. Longnon. Certes! Mais l'agnosticisme est trop souvent au fond de la Science. Il reste toujours des ressources cependant : car la nationalité, — à défaut de la race, — ne manque jamais d'être conditionnée impérativement, fondée qu'elle est sur le sentiment de l'honneur (1); et de plus, parmi ses facteurs, tous n'échappent pas à l'observation expérimentale.

Le commencement de la publication des **Œuvres de Turgot**, par M. Gustave Schelle, ne nous a point été adressé, que nous sachions. Nous ne pouvons, d'après ce seul tome troisième, — en tête duquel on n'allait pas, c'est évident, reproduire, pour l'usage particulier des tard servis, l'Avertissement joint au tome inaugurατif, — juger du plan qui fut adopté pour cette publication. On sait que les œuvres complètes de Turgot furent publiées par son ami Dupont de Nemours, avec des notes et des mémoires, de 1808 à 1811 (9 vol. in-8). L'ordre chronolo-

(1) C'est la grande leçon qui se dégage de la guerre de 1914-1918.

gique, seul observé dans cette ancienne édition, produisait quelque confusion dans les matières, — inconvénient auquel l'édition en 2 vol. in-8 d'Hipp. Dussart et Eug. Daire (Paris, 1844) eut pour objet de remédier. Cette nouvelle édition contenait un certain nombre de pièces inédites. La grande édition de M. Gustave Schelle est enrichie d'une quantité considérable de pièces nouvelles, inédites ou complétées. L'ordre chronologique paraît s'y combiner avec une disposition rationnelle des matières. Par exemple la série nombreuse des Lettres (inédites) à Dupont de Nemours est divisée en plusieurs groupes, dont chacun s'intercale, à la place voulue, dans la suite biographique. Le plan, d'ailleurs, pour d'autres pièces, d'un ordre différent, ne nous apparaît pas suffisamment, et nous renvoyons le lecteur aux éclaircissements accordés probablement dans le premier tome.

Ce tome III se rapporte aux années de l'Intendance de Turgot à Limoges, années si importantes dans la vie de ce grand économiste, fait plutôt pour les exquisités spéculatives du cabinet que pour la besogne brutale de l'homme d'Etat. A Limoges, cependant, bien que son esprit supérieur s'y sentît dans les entraves d'une situation « subalterne » (le mot, assez mélancoliquement orgueilleux, est de lui), Turgot se montra grand administrateur, financier habile, et admirable homme de bien. Mais à Limoges il n'y avait pas la Cour, ni l'obligation de se gendarmer, chose où le timide Turgot excellait mal. On sait que c'est dans sa solitude du Limousin que Louis XVI, un autre timide, alla le chercher, sur le bruit de sa réputation savante, administrative et philanthropique (la mode était à la philanthropie), pour le placer à la tête des affaires. A eux deux, dans les deux plus hautes places de l'Etat, ils jouèrent, au naturel, la comédie des Deux Timides, ce qui ne fut pas fait pour empêcher la Révolution.

Le tome actuel donne la fin de cette période de Limoges (1768-1774). Les écrits qui datent de cette époque, c'est-à-dire : « Formation et distribution des richesses », « Prêts d'argent », « Lettres sur la liberté du commerce des grains », « Mémoires sur les mines et carrières », se trouvent sans doute en partie dans le tome précédent. J'avoue, après avoir lu patiemment la longue table des matières de celui-ci, n'avoir trouvé ici que les « Prêts d'argent » (1770) et les « Lettres sur la liberté du commerce des grains » (1770). Il y faut ajouter les écrits (sous forme également

de Lettres et communications administratives) moins ordinairement cités sur « La Milice » et sur « La Justice criminelle ». Signalons les documents sur l'administration de Turgot : ils sont une des parties importantes de cette surabondante collection. Dans les séries épistolaires passent, de façon vive et curieuse, quantité de faits, de gens et de choses de l'époque.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La mémoire chez les animaux et chez l'homme. — Professeur Ziegler : *Das Gedaechtnis des Hundes*, Zoologischer Anzeiger, 1920. — Ch. Julliot : *L'Education de la Mémoire*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion.

Se souvient-on encore du bruit fait autour des chevaux savants d'Elberfeld ? Pendant des mois, les journaux quotidiens, et même des recueils scientifiques étaient pleins de récits enthousiastes, où l'on présentait Mohammed et Zariff, les chevaux prodiges, comme de véritables personnalités, douées de facultés psychiques élevées. Non seulement ils faisaient des calculs relativement difficiles, distinguaient les couleurs, les objets, les personnes, exécutaient les ordres donnés, lisaient, comprenaient les mots qu'on leur écrivait ou qu'on prononçait devant eux, mais encore ils exprimaient spontanément leurs désirs et s'entretenaient avec leur maître et entre eux de ce qui les intéressait. On s'extasiait surtout devant leurs aptitudes pour le calcul : frappant sur une planchette mobile, tantôt avec le pied droit, tantôt avec le pied gauche, ils énonçaient sans hésitation les racines carrées, et même les racines cinquièmes. Supercherie ? On n'y croyait point. Le professeur Edinger, un des neurologistes allemands les plus connus, auteur de beaux travaux sur le système nerveux et les manifestations psychiques des vertébrés, écrivait :

Il est certain que ces chevaux lisent, comptent et écrivent, et il est certain aussi que leur maître évite tout ce qui leur pourrait servir d'indication. Peut-être y a-t-il transmission par des voies qui nous échappent. On se trouve certainement ici en présence de quelque chose de grand ; ou bien c'est l'âme des animaux qui se révèle, ou bien il y a quelque mystérieuse transmission de pensées...

Des poètes comme Maeterlinck consacraient aux chevaux d'Elberfeld des pages émues ; des psychologues, comme le professeur Claparède, de Genève, de savantes études ; Plate, Ziegler, Sara-

sin, Kraemer, Gruber, bien d'autres encore, plaidaient la cause des chevaux pensants et raisonnants.

Un jour, peu de temps avant la guerre, un chien savant, Rolph, de Mannheim, vint disputer aux chevaux leur gloire, et Mannheim devint à son tour un lieu de pèlerinage pour psychologues, zoologistes, physiologistes... et reporters. Certains savants s'émurent ; on cria au scandale. Au congrès zoologique de Monaco, en 1913, une protestation fut signée.

La guerre est passée au-dessus de l'Allemagne sans diminuer la passion pour l'étude de « l'âme » des animaux. Dans des revues, dans des « Verein », on continuait à discuter sur les facultés psychiques des chevaux et des chiens, des chiens surtout. Le dernier fascicule du *Zoologischer Anzeiger* qui est parvenu ici contient une étude du professeur Ziegler: *Das Gedaechtnis des Hundes*. M. Ziegler est un savant réputé outre-Rhin ; il est professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'université de Stuttgart, et il a écrit des ouvrages de psychologie, où il se livre à une minutieuse analyse des faits et gestes des animaux. Les exhibitions des chevaux savants furent pour lui une révélation.

Après m'être assuré que les chevaux d'Elberfeld et le chien de Mannheim sont effectivement capables, de par leur propre raison, de lire et de calculer, je considère que c'est mon devoir de savant de soutenir, par la parole et par la plume, le bien fondé de ces nouvelles observations, bien que je ne me dissimule pas la difficulté qu'il y a à faire reconnaître en science des découvertes qui sont en contradiction avec les opinions admises.

Pendant la guerre, diverses personnes, un peu partout en Allemagne, se livraient à l'éducation des chiens. Les résultats, d'après Ziegler, sont quelquefois remarquables, d'autres fois médiocres ou nuls ; il y a à tenir lieu du talent de l'élève, mais aussi de celui du professeur. Il y a, paraît-il, trois chiens particulièrement intéressants, et dont les réponses ne laissent aucun doute sur l'originalité de leur pensée.

M. Ziegler s'est décidé à éduquer lui-même un chien, bien que, dit-il, par ce temps de guerre, ce ne fût pas un problème facile que de pourvoir à la nourriture de son élève. Celui-ci, d'ailleurs, n'a pas beaucoup de génie, et ses manifestations spontanées sont plutôt terre à terre ; « Toi, donne pain. » Avant l'âge de un an, il s'est montré rebelle à toute étude, et ce n'est que lorsqu'il eut

14 mois que M. Ziegler put commencer à travailler régulièrement avec lui, 10 minutes environ, par jour. La méthode employée est calquée sur celle qui a servi à éduquer Rolph. On montre au chien et on prononce à haute voix devant lui une lettre ou un chiffre, et on lui apprend à frapper avec sa patte un nombre déterminé de coups, suivant un alphabet conventionnel. Il frappe dans le creux de la main de son professeur ; c'est là évidemment le point faible de la méthode. M. Ziegler a bien essayé, mais sans succès, de lui faire frapper sur une planchette de bois. C'est parce que, dit-il, la planchette est pour le chien un objet indifférent, tandis que les coups sur la main le mettent en rapport personnel avec son maître.

Très rapidement, le chien a appris à se tenir tranquille, et à fixer son maître avec attention. Celui-ci lui expliquait les nombres avec ses doigts, en comptant à haute voix pendant que le chien frappait avec sa patte. Au bout de quelques jours, il savait compter de 1 à 10. On est passé alors à l'étude des voyelles, puis des consonnes suivant un alphabet conventionnel (dans le tableau de Ziegler, m = 2, n = 3, a = 4, e = 5, i = 6, etc.) Il se fait petit à petit, dit Ziegler, une association entre la lettre et le nombre, et c'est là tout le mystère de la lecture. L'étude des voyelles a demandé peu de jours ; quant aux consonnes, le chien les distingue avec une sûreté remarquable, sauf quelques-unes ; il confond d et t, b et p, g et k ; l'épellation se fait suivant la méthode phonétique ; ainsi, pour *essen* (manger), le chien frappera *s n*.

Tout ce travail cérébral ne va pas sans beaucoup de fatigue pour le chien ; Sepp, de Stuttgart, ne cesse de hurler pendant les leçons ; d'autres ont des crampes. Le calcul paraît moins fatigant que la lecture. Sans être des calculateurs aussi prodigieux que le cheval Mohammed, certains chiens font avec aisance des calculs qui feraient hésiter nos écoliers. Sepp, à qui on pose oralement le problème :

$$4 \times 4 + 5 + 6 - 5 - 10 - 4 - 5$$

répond presque instantanément : 3. M. Ziegler est persuadé que chez le chien certains actes cérébraux s'accomplissent avec plus de rapidité que chez l'homme. Il se demande quelle est la raison biologique de cette facilité pour le calcul. Il a remarqué que le chien compte très rapidement et facilement le nombre de fleurs dans un bouquet, le nombre de points sur un papier ou le nom-

bre d'enfants sur une pelouse. Il pense que les mammifères qui mettent bas plusieurs petits doivent avoir une représentation du nombre de leurs petits, autrement ils ne s'apercevraient pas lorsqu'il en disparaît un ; et c'est de là que viendrait leur talent pour le calcul. M. Ziegler ne s'aperçoit pas que son explication ne tient pas pour le cheval.

L'argument décisif dont se sert M. Ziegler contre ceux qui mettent en doute les exploits des animaux savants et supposent qu'ils sont avertis par des signaux est celui-ci : la personne qui enregistre la réponse peut ignorer le problème posé. On a déjà publié un grand nombre d'exemples à ce sujet. M. Ziegler emmène le chien Sepp dans une pièce à part et lui donne un gâteau enveloppé dans du papier blanc. Lorsque, au retour, sa maîtresse demande à Sepp ce qu'on lui a donné, il répond : « Gâteau, papier blanc » (Kuchen, weis Papir). Une autre jour, M. Ziegler montre à Sepp un canari en plâtre. Questionné au salon, il répond d'abord, après hésitation : « sais pas », puis, pressé : « oiseau jaune ».

Quelquefois, les réponses sont tout à fait inattendues, et trahissent, dit M. Ziegler, la mentalité du chien, et non celle de son maître. Ainsi, il a montré au chien de Mannheim une carte postale qui représentait un crocodile. Ramené à sa propriétaire, Mlle Moeckel, le chien répond d'abord : « Isd egal was auf dum gard isd, libr dsu sn » ce qui veut dire : « Qu'importe ce qu'il y a sur la stupide carte, donne plutôt à manger. » Comme on insiste, il passe : « Drôle de bête, sais pas au juste ». Dans une autre séance, M. Ziegler montre au chien, à l'insu de Mlle Moeckel, un dessin où figurent des poules noires. Questionné, il répond : « Ça ne me rassasie pas les bêtes noires sur le dessin, vous êtes là toute la journée à vous empiffrer. » Par cette grossière réponse, le chien aurait manifesté sa mauvaise humeur de ce que les invités étaient en train de prendre du café avec des pâtisseries, sans lui en donner.

Je ne sais si le lecteur est convaincu. Pour moi, je reste sceptique. Ces chiens raisonnent à s'y méprendre comme des humains; ils ont même le sens du comique !

§

A vrai dire, la mémoire est une qualité que l'homme a toujours placée au second rang ; on se plaint de sa mémoire, on se vante

de n'avoir point de mémoire ; mais personne n'avouerait qu'il manque d'intelligence.

Les Anciens inventèrent la *mnémonique*, afin d'essayer de suppléer à la mémoire par l'intelligence. Ils n'y réussirent guère ; leur mnémonique nous apparaît comme une chose surannée et parfaitement étriquée.

L'exposé des différents systèmes **d'éducation de la mémoire** que fait M. Julliot, dans un livre récent, n'est pas très encourageant. On se demande si tous ces systèmes n'ont pas plus ou moins pour résultat d'abêtir l'enfant. « Il faut lutter contre la distraction et cultiver l'attention », dit l'auteur. Cependant, de très grands savants, comme Henri Poincaré et Pierre Curie, ne paraissent pas avoir été éduqués selon ce principe.

L'ouvrage de M. Julliot n'est pas sans intérêt. Il montre à quel point les éducateurs savent torturer l'intelligence humaine. Les nombreuses anecdotes qu'il renferme en rendent la lecture facile. Ceux qui tiennent à développer leur mémoire y trouveront certainement quelques recettes utiles.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES

La mésentente cordiale. — Les Anglais sont vraiment des alliés délicieux. Au printemps dernier, ils recevaient à Londres avec une réelle cordialité, — la cordialité des conférences inutiles et des banquets copieusement arrosés, — une importante délégation de l'Union Coloniale française composée des plus hauts représentants de notre commerce ouest-africain. Du côté anglais, c'est M. Pickering Jones qui présidait, M. Pickering Jones, directeur de l'« Association of West African Merchants » de Liverpool. Les délégués français avaient à peine repassé la Manche que ledit Pickering Jones confiait à une grande revue anglaise (1) les déclarations suivantes, dont j'emprunte à la *Dépêche Coloniale* (2) la très exacte traduction :

La probabilité de voir confier à la France le mandat de gouverner de nombreuses populations de l'Afrique Occidentale et de prendre la res-

(1) *West Africa* du 8 mai 1920.
(2) Numéro du 1er juin 1920.

ponsabilité de leur bien-être et de leur civilisation, incite beaucoup d'entre nous à se demander si la France est bien qualifiée pour assumer une pareille tâche, fort honorable sans doute, mais extrêmement lourde de responsabilités. Profondément conscient des responsabilités qu'encourent les gouvernements européens en se chargeant de guider, d'aider les populations africaines et de s'occuper des affaires qui les concernent, je me permets d'exposer certains côtés du problème qui me sont suggérés par la façon dont la France a, dans le passé, administré ses colonies et protectorats dans l'Afrique Occidentale.

Comme la plupart de vos lecteurs et comme beaucoup de mes amis français le savent, je suis et j'ai toujours été nettement francophile. J'admire l'énergie de la France, j'aime son courage indomptable et son esprit de décision, et je rends pleinement hommage à tout ce qu'elle a fait dans le domaine de l'art, de la littérature et de la science, de sorte que ce que j'écris doit être considéré comme l'opinion de l'un de ses sincères amis.

Tout d'abord, il me semble que la France n'est pas encore arrivée à considérer ses colonies de l'Afrique Occidentale comme un dépôt sacré confié à ses soins, afin de lui permettre de développer toutes les ressources intellectuelles, morales et matérielles de leurs populations ; mais qu'elle les a plutôt regardées comme une source de richesses destinées à être exploitées pour le seul bénéfice et avantage de la mère-patrie.

Une pareille conception est actuellement tout à fait surannée ; il apparaît, par ailleurs, qu'elle est plus dangereuse encore pour le gouvernement chargé de diriger et de protéger les populations africaines que pour ces populations elles-mêmes : toute politique coloniale sage doit expressément renoncer à un semblable système de gouvernement.

Entrant dans les détails, je dirai qu'à mon avis, en cette matière, la plus grande tâche de la politique française en Afrique consiste dans l'extension donnée à la conscription des noirs, leur incorporation dans l'armée française et l'usage que la France a fait de ses troupes africaines pour combattre des Européens. J'estime que l'instruction militaire de ces hommes a été, non seulement une faute, mais aussi hautement imprudente et dangereuse. Nécessité ne connaît pas de loi, dit-on, et pendant la dernière guerre une mesure de ce genre a pu être excusable ; mais continuer dans la même voie, après la guerre, comme je crois qu'on le fait au Dahomey et en Guinée française, où tous les indigènes sont atteints par la conscription à l'âge de vingt et un ans, ceci me semble un procédé injuste et un attentat inexcusable contre les droits sacrés de ces peuples.

Un autre point de la politique coloniale française en Afrique, contre

lequel on doit soulever des objections sérieuses, est l'aliénation des terres appartenant aux indigènes et l'attribution de ces terres à des concessionnaires, système qui, sur une grande échelle, a été mis en vigueur au Congo français. L'injustice d'un semblable procédé se passe de commentaires; ses conséquences pratiques ont clairement démontré que c'était une faute de l'adopter : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le développement des colonies où ce système est appliqué avec le développement des colonies où il n'existe pas, pour mesurer, dans toute son étendue, sa faiblesse et ses inconvénients.

Un dernier défaut de la politique coloniale française en Afrique, que je tiens encore à citer, est l'existence dans les colonies françaises de droits différentiels : l'octroi aux négociants et armateurs français de certains privilèges et de certains avantages qui sont refusés aux négociants et armateurs des autres nations et l'ancienne jalousie contre tout « étranger » qui désire s'établir dans les possessions françaises. Même dans les colonies où, d'après certaines conventions internationales, les étrangers sont supposés jouir de la liberté de faire le commerce au même titre que les Français, il existe de petites rivalités locales qui causent des difficultés et des embarras aux étrangers, et force est de supposer que cette manière d'agir a sinon la sanction du moins la tolérance du ministère français des Colonies.

Que la France se montre donc aussi courageuse dans la paix qu'elle l'a été dans la guerre, qu'elle abandonne les trois procédés défectueux dont je viens de parler, — et ceci sans aucun égard pour les intérêts privés qui sont en jeu, — qu'elle prenne la résolution de gouverner ses colonies de l'Afrique Occidentale pour le plus grand bien de leurs populations et, quels que soient les territoires dont on lui confiera le mandat, il ne s'élèvera aucune jalousie dans l'esprit de tout Anglais raisonnant équitablement.

Mais si la France devait continuer à poursuivre une politique égoïste et étroite comme celle du passé, aucun homme avisé, à quelque nationalité qu'il puisse appartenir, ne saurait désirer lui voir confier le mandat d'administrer un seul mètre carré.

Qu'on excuse la longueur d'une pareille citation. Mais en vérité, la prose du francophile Pickering Jones ne saurait se résumer. Ce document condensé eût perdu toute saveur. Ce n'est point qu'il soit particulièrement riche en faits et en arguments. Ce qui en fait la qualité, c'est la sauce onctueuse et hypocrite dans laquelle baigne un assez maigre poisson. Cette sauce méritait d'être connue dans son intégralité, car elle traduit l'état d'âme de beaucoup de nos bons alliés. Ces braves Anglais sont incorrigibles, et leur moralisme, si accommodant quand leurs intérêts

personnels sont en jeu, devient intransigeant dès qu'il s'agit des affaires d'autrui. Ainsi, si nous n'ouvrons pas toutes grandes les portes de nos colonies à leurs commerçants, si nous ne renonçons pas à imposer le service militaire à nos sujets indigènes, nous perdrons droit au mandat que nous devons exercer au Congo et au Cameroun. En bon français, cela s'appelle tout simplement du « chantage », et pareil procédé ne déshonore que celui qui l'emploie. Est-il possible qu'un Pickering Jones, qui connaît la situation de notre marine ou plutôt notre absence hélas ! de flotte coloniale, soit de bonne foi lorsqu'il prétend nous imposer le régime de la porte ouverte ? Pourrait-on plus cyniquement nous condamner à n'avoir des colonies que pour le profit de nos voisins et alliés ? Et cela, alors que l'Angleterre s'est attribué, avec ou sans mandat, la meilleure part des dépouilles opimes de la colonisation allemande ? M. Pickering Jones, encore, est il bien généreux lorsqu'il prétend nous interdire de recruter des soldats noirs en Afrique Occidentale ? Etait-il donc, durant la guerre, enfoncé dans son épicerie jusqu'au cou pour ignorer ce que M. Diagne appelait, il n'y a pas bien longtemps, *la simple vérité* (1), c'est-à-dire, la nécessité, étant donné les pertes d'hommes que nous avons subies et la réduction inévitable du service du contingent métropolitain, la nécessité de constituer une armée indigène pour participer à l'occupation du Maroc, de la Syrie et, surtout, à cette garde du Rhin dont nos doux alliés se désintéressent si cordialement ?

Dans le même temps où l'ineffable Pickering Jones distillait ses suggestions affectueuses, d'autres publicistes anglo-saxons nous conseillaient gaiement de vendre quelques-unes de nos colonies en vue d'alléger nos charges financières. Ces conseils rencontraient naturellement un écho chez nos autres bons amis et alliés, les Italiens, et M. Giacomo Buonomo déclarait aimablement dans l'*Africa italiana* (2) : « Si le bon sens doit prévaloir, la résurrection du domaine colonial allemand est inévitable et, nous, Italiens, devons souhaiter prochain le jour où les colonies allemandes retourneront à leurs premiers possesseurs, car ces colonies (depuis que la France les administre) ont perdu leurs fécondateurs naturels pour retourner à la stérilité. » Enfin, il eût été

(1) Cf. *Dépêche Coloniale* du 14 juin 1920.
(2) Mars-avril 1920.

bien étonnant que ces héroïques neutres ne se missent pas de la partie et, le 27 mai 1920, *la Gazette de Lausanne* publiait, sous la plume de M. Charles Vellay, les extraordinaires lignes qui suivent :

La France va-t-elle perdre son empire colonial ? Cette éventualité est maintenant discutée ouvertement par la presse américaine et anglaise... En présence de l'énorme affaiblissement de la population, des finances, du commerce, et, en général, de toutes les facultés d'expansion de la France, la question de ses territoires coloniaux est devenue, en quelque sorte, l'objet d'un débat international... d'autres grandes puissances, l'Allemagne, hier, l'Angleterre, l'Amérique et l'Italie, aujourd'hui, convoitent ces riches possessions dont elles pensent pouvoir tirer un meilleur parti. Le problème est né en pleine guerre le jour où, pour faciliter éventuellement le remboursement des dettes contractées à l'égard des Etats-Unis, la France avait consenti à envisager l'hypothèse d'une cession de ses colonies américaines à la Grande République...Il ne s'agirait plus aujourd'hui de la Martinique, de la Guyane, de la Guadeloupe, maigres possessions dont la valeur ne représenterait qu'une part minime de la créance des Etats-Unis. Ce programme, si programme il y a, touche maintenant à tout le domaine colonial de la France, à l'exception de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Occidentale. En concentrant tous ses efforts sur la colonisation, la mise en valeur, le peuplement et l'organisation de son empire du Nord et de l'Ouest Africain, elle parviendrait en quelques dizaines d'années à faire de ces riches régions un prolongement de la métropole qui retrouverait, par la fusion des jeunes races africaines, une vie et une prospérité nouvelles. Des colonies comme l'Indochine et Madagascar représentent une valeur énorme, et si la France décidait un jour de s'en séparer, elle pourrait obtenir des avantages d'une autre nature qui seraient pour elle d'un profit plus immédiat. Certaines colonies françaises n'offrent peut-être pas de bien solides garanties de loyalisme...

Avec M. Fidel qui résuma cet article (1), je me demande si sont vraiment des amis « sincères et dévoués » de la France ceux qui lui conseillent « d'adopter résolument une politique de repliement et d'abnégation ». Vraiment, ces gens-là, qu'ils soient Anglo-saxons, Italiens, Suisses ou Boches, prennent donc les Français pour les derniers des imbéciles ?

Je crains qu'il en soit ainsi : nos politiciens, nos publicistes, nos pacifistes (que la guerre n'a point désarmés, au contraire) ont habitué les étrangers, amis ou ennemis, à nous trouver si veules

(1) *Dépêche Coloniale* du 8 juin 1920.

que maintenant lesdits étrangers, encouragés par nous-mêmes à s'occuper de ce qui ne les regarde pas, dépassent toute mesure. La suggestion de reniement au point de vue colonial vient, d'ailleurs, de haut. Un sénateur, nommé Gaudin de Villaine, envisageait, en mai dernier, sans s'étonner, la possibilité de céder l'Indochine. Cet homme est très probablement un infatué. C'est relativement excusable. Mais que dire de M. Charles Gide, professeur d'économie politique à la Faculté de Droit de Paris, qui, à propos de cette cession de l'Indochine, déclarait récemment (1):

> Que représente le rendement de l'Indochine en comparaison de notre situation financière, de l'hypothèque énorme que l'étranger a sur nous ? Je reconnais qu'une transaction pure et simple touchant une de nos grandes colonies heurterait beaucoup l'opinion publique. On pourrait trouver une solution dans le système des *mandats* (sic). Notre pavillon y flotterait toujours, mais, en fait, le gouvernement passerait en d'autres mains qui sauraient tirer de ces territoires un profit autre que nous n'avons pu le faire jusqu'à présent. Et si, en échange, les Etats-Unis ou l'Angleterre voulaient nous céder leurs créances, ce serait la plus sage des politiques. Le gouvernement qui réussirait une telle combinaison ferait un coup de maître...

Une stupidité aussi épaisse que celle de ce Gide nous casse bras et jambes. Quand on sait, quand on sent le prodigieux effort de création que représente une colonie comme l'Indochine et qu'on voit méconnaître à ce point cet effort par un universitaire qui devrait, lui aussi, savoir un peu et avoir eu, du moins, la bonne foi de se renseigner, on serait tenté de perdre courage et de désespérer de notre avenir colonial. Les arguments se pressent en foule sous ma plume pour répondre à tous ces gens : Pickering Jones, Italiens, Boches, Suisses, Gide et autres, et je sens que c'est inutile, « qu'ils ne comprendront pas ». Tous nos braves alliés et amis, Anglais en tête, dansent autour de nous la danse du scalp. Leur affection pour nous est telle qu'ils voudraient nous voir crever pour le mieux et définitivement affirmer. Ah ! chères et évangéliques âmes ! En vérité, doux alliés anglais, je n'arrive pas à comprendre pourquoi les Irlandais vous exècrent, pourquoi l'Inde vous supporte impatiemment, pourquoi les Tasmaniens se sont laissés mourir jusqu'au dernier sous votre tendre domination. Irlandais, Hindous, Tasmaniens, sans doute, n'avez-vous

(1) *France extérieure* du 6 juin 1920.

pas su comprendre votre exact intérêt tel que l'entend Albion. C'est si difficile, pour bête qu'on soit, de se convaincre qu'on est heureux quand on souffre ! Tout de même, il serait temps de nous ressaisir. M. Barthou, déjà, a dénoncé (1) *le mossoulisme*, « forme saisissante d'une politique extérieure qui donne plus qu'elle ne reçoit, qui renonce à des droits réels pour écarter des dangers imaginaires et qui, sans nous avoir acquis en Europe des garanties nécessaires, a sacrifié en Orient des intérêts traditionnels ». Les Pickering Jones et consorts exagéreront tellement le cynisme et la mauvaise foi que, peut-être, enfin, arriverons-nous, nous aussi, à nous révolter. Mais ce sera long, car, au Quai d'Orsay, la tradition c'est l'abdication systématique devant toute prétention britannique. Quel homme sera assez fort pour laisser cette tradition et rendre enfin à notre pays la diplomatie là laquelle il a droit, une diplomatie qui ne trahisse pas ses intérêts et soit celle d'un peuple vainqueur et non celle d'un peuple las de luter et de vouloir ?

CARL SIGER.

Post-scriptum. — Postérieurement à la rédaction de cet article, M. Pickering Jones s'est, dans un nouvel article, défendu de toute mauvaise intention à notre égard. Sa défense ne modifie en rien mon attaque, encore que M. Pickering Jones ait trouvé pour l'appuyer *le Temps*, qui, le 1er juillet 1920, est parti en guerre contre « le retour au Pacte colonial ». Je ne veux pas aborder ici la justification du Pacte colonial. Qu'il me soit seulement permis de constater que la vieille économie politique libérale n'est guère à la page. Mais ceci est une autre histoire...

LES REVUES

Action : un poème de M. Vlaminck. — *La Nouvelle Revue* : d'une brochure de Nicolas Lénine. — *Les Saisons* : une criminelle. — *La Nouvelle Revue Française* : un poème de M. Paul Morand. — Naissances : *Le miroir dijonnais* ; *L'Effort vivant*. — Memento.

Action (n° 4, juillet) publie des poèmes de M. Vlaminck qui sont vivants, simples, riches de sens. Les quatre pièces consacrées à Jean-Jules-Marie-Pierre, le pauvre bougre qui a perdu une jambe à la guerre,

(1) Le *Matin* du 15 juin 1920.

Son pantalon flottait
Autour d'un manche à balai.
Comme il avait faim
L'odeur de cuisine et de ragout
Lui creusait l'estomac et l'intestin.
Il n'avait pas un sou.

ont un accent naturel de complainte populaire. Sans rhétorique, le poète est éloquent et il émeut. Voici un tableau épouvantablement vrai, que l'Académie Française condamnerait sans doute au nom du « panache », mais qu'il est impossible de lire, en 1920, avec indifférence. Toute l'épouvantable désolation des causes sacrifiées est là, en ce peu de lignes :

REVIENS

Les hommes partirent,
les femmes pleurèrent,
mirent les chaussettes
dans la musette,
le pain,
le saucisson
et le kilo de vin,
mais ne dirent rien.
Elles écrivirent :
n'attrape pas froid,
ça durera trois mois...
L'infirmière attendait le blessé
comme le boucher...
et pas une ne criait :
Assez !

Le poilu était le parent pauvre,
l'oncle de province,
un an après,
le vieux grand-père,
à la campagne.
Elles envoyaient le chocolat
ou encore du tabac ;
pas une ne disait :
Assez !
Reviens !

Les uns avaient assassiné Jaurès,
les autres n'avaient plus faim de curé.
On mangeait du boche
dans le communiqué.

Jane, Alice et Marie
flirtaient
Avec l'Anglais,
les Américains,
pas une ne disait :
Reviens !
Prisonnier,
amputé,
mort !
ou peut-être
encore disparu !
Patient, le poilu est revenu.
Mais les femmes
ne l'attendaient plus !

§

Ce qui suit a été écrit en octobre 1917 :

Nous approchons du krach de plus en plus vite, car la guerre y pousse et la désorganisation qu'elle apporte partout s'aggrave chaque jour.

Et cependant, il suffit d'un peu d'attention et d'un peu de réflexion pour se convaincre que les moyens de conjurer la catastrophe et la famine existent, que les moyens de lutte sont très clairs, très simples, parfaitement réalisables par les forces de la nation et que les moyens ne sont pas employés, *seulement* et *exclusivement*, parce que leur réalisation toucherait aux gains fantastiques d'une poignée de gros propriétaires et de capitalistes.

En effet, je peux vous affirmer que vous ne trouverez aucun discours, aucun article de n'importe quel journal, de quelque opinion qu'il soit, pas une « résolution » de n'importe quel groupement ou organisation où l'on ne reconnaisse formellement le principal et fondamental moyen de lutter contre la famine et la catastrophe. Ces moyens sont : le contrôle, la surveillance, le recensement, l'intervention régulatrice de l'Etat, l'établissement d'une répartition mathématique des forces ouvrières en vue de la production et la distribution des produits, car l'économie des forces nationales éviterait toute déperdition. Contrôle, surveillance, recensement, telles sont les premières conditions pour engager la lutte contre la famine et la catastrophe.

Ceci est indiscutable et reconnu par tout le monde. Et voilà justement ce qu'*on ne fait pas*, de crainte de toucher à la toute-puissance des gros propriétaires et des capitalistes, à leurs gains fantastiques et scandaleux, gains qui résultent de la cherté de la vie, des fournitures de guerre (et pour la guerre « travaille » présentement, directement ou

indirectement, presque tout le monde), gains que tout le monde connaît, que tout le monde constate et dont tout le monde parle.

Et l'Etat ne fait absolument rien de sérieux pour le contrôle et le recensement.

Comment l'Etat pourrait-il opérer ce contrôle ?

Les principaux moyens sont :

1° Réunion de toutes les banques en une seule et contrôle d'Etat sur ses opérations ou nationalisation des banques;

2° Nationalisation des cartels, c'est-à-dire des unions des principaux groupes capitalistes (naphte, sucre, charbon, métaux) ;

3° Suppression du secret des opérations commerciales;

4° Réunion obligatoire en une ligue unique des industriels, des commerçants et de tous les patrons en général ;

5° Réunion obligatoire de toute la population en une coopérative de consommation ou tendre à cette réunion tout en la contrôlant.

Les deux citations précédentes sont empruntées à une brochure de Lénine : « L'inévitable catastrophe ». M. le Dr Marcou, ex-médecin de l'Hôpital Francais de Pétrograd, a traduit la brochure du grand organisateur russe. On en peut lire la première partie dans **La Nouvelle Revue** (1er juillet). Vous y trouverez encore ce passage :

La guerre coûte en ce moment à la Russie 50 millions de roubles par jour. De ces 50 millions la plus grande partie va aux fournisseurs de guerre. De ces 50 millions, au moins 5 millions, plus probablement 10, et peut-être davantage, constituent les revenus « innocents » des capitalistes et des fonctionnaires, leurs complices. Les grandes firmes et les banques, qui prêtent de l'argent pour les opérations de fournitures militaires, gagnent des sommes fabuleuses.

Or, le gain n'est qu'un vol au détriment du trésor national, parce qu'il est impossible d'appeler autrement ce dépouillement du peuple sous le couvert des misères de la guerre et de la mort de centaines de mille et de millions de gens.

Tout le monde connaît ces gains fabuleux des adjudicataires des marchés. Tout le monde connaît les « lettres de gage » cachées par les banques et par ceux qui s'enrichissent malgré la cherté croissante de la vie. On en parle même avec humour dans la presse bourgeoise et dans la « Société ».

Cela n'est point propre à la Russie. La France a payé la guerre « trois fois plus cher » que de raison. La crise économique ne sera résolue en France que par le retour rapide à la collectivité de

ces revenus *innocents* dont parle Lénine. Ils n'auraient pas écrasé le pays si, dès août 1914, un gouvernement libre, patriote en fait plus qu'en paroles, avait réalisé la véritable union sacrée par la mobilisation du capital, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, pour compléter la mobilisation des individus.

§

De **Les Saisons** (été), extrait d'une chronique anonyme : « Nous causons... »

Dernière vertu des infâmes, le courage ne fit pas non plus défaut à Grete Beier, cette Saxonne de 22 ans, guillotinée en Allemagne peu de mois avant la guerre. Déjà condamnée pour avortement, entretenant deux intrigues, dont l'une avec un ingénieur qui l'allait épouser, elle était arrivée chez celui-ci un matin, rieuse et provocante, comme une enfant qui vous offre un bonbon : « Je t'apporte une surprise. Ferme les yeux, ouvre la bouche »... et elle lui avait déchargé son revolver dans la mâchoire. Puis, faisant la mise en scène d'un suicide justificatif, elle avait rédigé un testament qui la rendait héritière du défunt. De tels forfaits appelaient et reçurent la condamnation suprême.

Douze heures à l'avance, prévenue de sa mort, elle fit appeler d'abord le frère de sa victime, avec lequel elle eut quelques instants de pathétique entretien, puis sa mère, qui, extraite de la prison centrale où elle purgeait une condamnation, passa la nuit auprès d'elle. A l'aube, toute rose et blonde, l'air d'une fleur, un nœud coquet dans ses boucles, elle fut amenée au supplice. Le procureur du roi de Saxe, plus livide et plus tremblant qu'elle, lui donna lecture de l'arrêt. Son visage s'empourpra, mais d'un pas ferme elle monta les degrés de l'échafaud. Sans doute, en cet instant, sa mémoire revit-elle son père, digne bourgmestre, adoré d'elle, et dont, au cours des débats, elle avait passionnément défendu la mémoire, car à peine sa tête fut-elle engagée dans la lunette, elle poussa un long cri strident, désespéré, où on distingua ce mot : Père ! — Quelques jours plus tard, sa mère, devenue démente, était reçue à l'asile des fous.

Drames écrits, combien la vie vraie vous dépasse !

§

La Nouvelle Revue Française (1er juillet) publie sous ce titre : « Feuilles de Températures » de bizarres poèmes de M. Paul Morand. On ne suit pas toujours la pensée de l'auteur ni son intention, si tant est même qu'il y tienne. S'il y a des obscurités dans la pièce, que voici, elle vaut d'être lue jusqu'au bout. Du moins, par elle, n'arrive-t-on au plein jour qu'après la

traversée d'un tunnel assez bref où flotte toujours quelque clarté :

CURE DE PRINTEMPS

Pour celui qui ne veut pas voir
que les dictatures, les vertiges, les doctrines, les drogues,
les orchestres, les hérésies, les horizons
sont remis en question,
Il ne fallait pas confondre
le tout à l'égout et la motoculture
avec le paradis.
Des gens ont glissé sur ce mot visqueux : LUXE
et se sont tués.
Nous avons constaté le décès
d'un grand nombre de commerçants français
qui avaient voulu cesser d'appartenir à des
ordres contemplatifs.
Un ministre noir inaugura le charnier :
pris d'un désir hircin,
il enlaça la chanteuse subventionnée
qui récitait l'ode funèbre
dans une robe de panne orangée
avec des manches en application d'Irlande,
et l'hymne à la production lui resta dans la gorge.
Le combat des gras et des maigres finit.
Les massacres entre maigres commencent.
Un joueur de golf ne produit pas de calories.
S'il faut quitter les raffinements
on ne perdra pas grand'chose.
Des foules haineuses
broutant la défiance aux pâtures d'asphalte
oscillent, à l'heure des boissons glacées,
sur un monde anémié de sanglantes folies :
gammes sales, catalogues de sensualité,
aucune évasion de ce côté.

Sans risquer des incantations
on peut s'expertiser :
le monde porte à faux,
il faut repartir de zéro,
il faut repartir du niveau de la terre et de la mer.
Prêtez votre concours à une œuvre de charité :
Le monde est à recommencer.

§

Le n° 1 de **Le Miroir dijonnais** est daté de juin, 11, rue de la Liberté, à Dijon. C'est une revue régionaliste mensuelle. Elle sera nettement bourguignonne. Un de ses rédacteurs écrit : « Formons d'abord des artistes. Sachons ensuite les conserver. » C'est un excellent programme et d'une louable ambition.

§

L'Effort vivant commence sans date sa publication mensuelle, sous la direction de M. Lucien Moréa (15, quai Bourbon, Paris). C'est une revue internationaliste.

Le 1[er] fascicule contient notamment un article publié en allemand et en francais sur Richard Dehmel, et qui est l'œuvre de M. Ernst Herzenberg (de Berlin) ; une étude de M. Yoshié sur « Shoyo-Tsubaoutchi », romancier et dramaturge japonais ; « le Diable »,nouvelle arabe d'un écrivain libanais, M. Khalil Gébran.

Memento. — *Le Correspondant* (25 juin) : La France entre la Prusse et l'Autriche », par M. J. de Witte.

La Revue Universelle (1[er] juillet): M.P.Lasserre : « Marcel Proust, humoriste et moraliste ». — « Poèmes » de M. P. Camo. — Un très judicieux article de M. J.-L. Vaudoyer : « Les novateurs et le public ».

Les Cahiers français (juin, combinaison de *La Tramée* et *Les Essaims nouveaux*) : — « Le sens classique », par M. R. Fernandet.

La Renaissance (13 juillet) : « Mémoires du général Galliéni : défense de Paris ». — (10 juillet) : M. Jules Romains ; « La mission du XX[e] siècle est d'être un temps classique ». — M. Marius André : « La reconstitution du cheptel et celle de la langue française ».

La Grande Revue (juin): « Outre-Tombe », par M. Arnold Bennett. — M. G. Harry : « L'unité belge menacée ». — D[r] G. Laurès : « Les demi-fous dans la Société ».

Le Sphinx (20 juin) : « Démonstration mathématique de l'existence de Dieu » (enfin !) par M. Henri de Sarrauton, inventeur de ces néologismes : *himmense :* « un volume qui n'a plus rien de mesurable » et *himmensètre,* dérivé du premier, *ergo :* Dieu. « Hénaurme ! » écrivait Flaubert.

L'Opinion (3 juillet) : « La guerre folle en Orient », par M[me] B.-G. Gaulis. — M. A. Billy : « Lectures Générales ».

Notre Gascogne (15 juillet) : « Parure », poème inédit de M. R. de Montesquiou-Fezensac.

Revue bleue (3 juillet) : M. A. Michel : « L'Histoire de l'Art au Collège de France ».

Revue hebdomadaire (3 juillet) : M. Claude Farrère : « Lyautey l'Africain ». — « Alain Fournier », par M. Edmond Pilon.

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : « L'amateur de tulipes », un caractère de La Bruyère, par M. Edmond Pilon. — Général Mangin : « Les conséquences de la victoire ». — « Histoire politique », par M. Raymond Poincaré.

La Revue mensuelle (juillet) : « Vrais et faux pacifistes », par M. L. Le Foyer.

La Minerve Française (1er juillet) : « Le général Lyautey », par M. Pierre Champion. — Fin du « Charles Péguy » de M. Pierre Lasserre.

L'Action nationale (25 juin) : « La C. G. T. devant la loi », par M. Joseph Barthélemy. — « La politique extérieure du Japon après la guerre », par M. F. Challaye. — « Le retour de Gourdeillon », conte de M. H. Bachelin.

L'Europe nouvelle (4 juillet) : « Les nouvelles nations du proche Orient », par M. Z.-G. Lawrence. — « S. E. Benedetto Croce », par M. J. Galtier.

Les Lettres (1er juillet) : « L'Eté de Dieu », IIIe miracle de sainte Cécile, par M. Henri Ghéon.

Paris-Magazine (10 juillet) : « La France en lutte avec la Prusse », par M. Lucien Descaves.

Le Feu (1er juillet) : « Louis Le Cardonnel », par M. Louis Pize.

Le Crapouillot (1er juillet) : « Réjane », très émouvant article de M. Harry Baur.

Les Cahiers idéalistes français (juin) : numéro consacré à « La Paix de Paris, confession d'un américain et appel à la jeunesse européenne », par M. George D. Herron, « professeur de christianisme appliqué ».

Les Marges (15 juillet) : « Petits poèmes » de Shelley traduits fidèlement par un poète : M. André Fontainas, digne du grand poète d'*Endymion*. — Lettres inédites des années de guerre, de Guillaume Apollinaire à Jane et Robert Mortier. — Poèmes de MM. Fagus, Louis Chadourne et Ch. Malheu. — Une alerte chronique de M. Maxime Revon sur les récentes élections de l'Académie Française.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un « dialogue des Amateurs » sur le Mercure de France (Le Gaulois du Dimanche, 10 juillet). — *Un discours de M. Paul Bourget à l'inauguration du médaillon de Stendhal, au jardin du Luxembourg* (Comœdia, 29 juin).

M. Legrand-Chabrier a rencontré M. Desmaisons et M. Delarue

et a noté pour nous, dans le **Gaulois du Dimanche**, leur « dialogue des Amateurs » sur le *Mercure de France*.

— Quoi, c'est vous, monsieur Desmaisons ?

— Quoi, c'est vous, monsieur Delarue ?

— Du diable si je pensais que jamais nous nous rencontrerions, du moins tant que Remy de Gourmont serait mort! Il fut l'instigateur et l'âme de nos entretiens de quinzaine au *Mercure de France*. Il nous donna son esprit, se dédoublant en nous. Possibilités de pantins, nous parûmes hommes sous son souffle. Mais après quelques années il se lassa de sa création...

— Ce qui était son droit, et peut-être son devoir de renouvellement.

— Et il nous abandonna au néant où nous sommes retombés. Quel audacieux nous en tire ?

— Oui, audacieux, et non moins imprudent, car il ne fut qu'un Remy de Gourmont...

— Comme il n'est qu'un *Mercure*.

— Hé, voilà une opinion tranchante et tyrannique, qui me surprend de vous. Car enfin, nous connaissons d'autres revues de ce temps qui valent la peine d'être lues, d'être aimées et qui peuvent donner le petit frisson esthétique et l'impression exquise du nouveau.

— Sans doute. Et le *Mercure* ne manque point de leur rendre hommage, sans jamais leur faire concurrence. Il tient à sa personnalité. Dès son premier numéro, il l'a eue... il y a trente ans de cela. Ce qui est bien le plus rare, c'est qu'il a prévu parfaitement ce qu'elle deviendrait avec le temps, qu'il l'a maintenue pendant sa croissance, qu'il fut naturellement et comme logiquement d'une souplesse loyale et intelligente à sa destinée.

— Il est vrai que l'air *Mercure* saute à l'esprit en ouvrant quelque numéro que ce soit de sa collection.

— C'est une atmosphère où l'on respire fort à l'aise. On ne s'y sent oppressé par aucun parti, même le sien. Les passions ont de quoi s'exercer librement par l'appui qu'elles y trouvent un jour et par la contradiction qu'elles y rencontrent le lendemain.

— Bel instrument de jouissance spirituelle!

— Rappelez-vous le préambule du premier numéro, signé Alfred Vallette, daté décembre 1889. Il me semble exemplaire. C'est un texte à étudier de près, n'ayant pas le ton d'un manifeste, ne sonnant point en fanfare, mais sobre préface clairvoyante de l'œuvre entreprise modestement. Lisez vous-même.

— Des trois buts que peut se proposer un périodique littéraire — ou gagner de l'argent, ou grouper des auteurs en communion d'esthétique, formant école et s'efforçant au prosélytisme, ou enfin publier des

œuvres purement artistiques et des conceptions assez hétérodoxes pour n'être point accueillies des feuilles qui comptent avec la clientèle — c'est ce dernier que nous avons choisi. »

— Est-ce assez précis ? Voici mieux encore, et comme la charte : « Chacun est ici absolument libre, responsable de ses seuls dires et point solidaire du voisin. » Point essentiel, signe d'originalité. Et un an plus tard, le *Mercure* insiste : « Ce n'est pas en vue de prosélytisme au profit d'une esthétique déterminée, du triomphe d'une école, pas même par sympathie de talents, que nous nous sommes groupés, mais uniquement et plus modestement pour avoir un coin propre où imprimer, sans craindre les refus, coupures et tripatouillages d'un directeur, ce qu'il nous plaît écrire. » Est-ce clair ?

— Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier quand on veut juger le *Mercure !*

— Et ce qu'il faut constater, c'est le maintien de cette ligne de conduite à travers les péripéties d'une vie de trente ans. Or, pour n'en avoir point dévié, que lui est-il advenu, par la force et l'honnêteté d'une telle attitude ? Le privilège inouï, miraculeux, de pouvoir tout exprimer, sans nulle protection des puissances religieuses, gouvernementales, morales, littéraires, sans non plus avoir jamais été inquiété par ces mêmes puissances pour cette absolue liberté d'opinion.

— L'œuvre du *Mercure de France* serait peut-être comparable à l'Encyclopédie...

— Oui, pour l'ampleur universelle de la conception, oui, pour la réussite, non, pour l'âme de combat.

— C'est pourquoi je touche avec vénération ce premier fascicule, déjà de couverture violette. Regardez le sommaire si évocateur :

Alfred Vallette. — Mercure de France.
Ernest Raynaud. — Pluie d'automne.
Louis Dumur. — La Nuit sans nuit.
Jules Renard. — La Demande.
Albert Samain. — Sonnet.
Jean Court. — Les Elus.
Louis Denise. — Cirque.
Julien Leclercq. — Pour l'ingénue.
Edouard Dubus. — Epaves.
G. Albert Aurier. — Les Isolés : Vincent Van Gogh.
Mercure. — Les Livres, théâtre, etc.

— Ce sont les noms des seuls fondateurs. Remy de Gourmont, en retard, ne vint à l'appel qu'au second numéro avec des *Proses moroses.* Quatre des onze sont encore vivants.

— Toute l'histoire du *Mercure* est en germe dans ce sommaire, et remarquez l'embryon des futures chroniques.

— Quant à Remy de Gourmont...

— Ah! pour celui-là, ce fut le *Mercure* même. Son esprit varié, incessant, vibrant de tant d'appétits divers et neufs, doué d'un scepticisme fécond, s'y levait heureux et illimité plus qu'ailleurs. Il est irremplaçable.

— Certes, et c'est pourquoi il n'y a plus d'épilogues en tête de la « Revue de la quinzaine ».

— Du moins provisoirement. Car les êtres de liberté innée sont exceptionnels. Mais il ne faut point désespérer d'une autre exception de ce genre. Or, je parie que, dès qu'elle apparaîtra, ce sera tout justement au *Mercure*, terrain de culture propice à un tel individu.

— J'ai aussi un motif foncier de goûter cette revue : son titre. Par là, elle reconnaît le passé, elle ne fait pas table rase, qui est moyen médiocre et primaire ; elle le continue, sans toutefois imposer un visage ancien au présent, ni au futur. Elle se continue par le simple et sain jeu de son organisme normal en pleine activité d'actualité. Elle a su grandir et évoluer en s'incorporant des nourritures de toute espèce.

— C'est ce que quelques-uns lui reprochent, de n'être pas demeurée exclusivement littéraire.

— Ils ont raison, à leur point de vue. On ne leur demanda pas leur avis. Ils doivent reconnaître l'autre raison, celle qui a donné la perfection à cette revue...

— Vous êtes bien catégorique.

— Oui, car elle est certainement arrivée à sa pleine forme définitive, selon sa formule, qui est d'être à la fois la revue d'étude, de méditation, d'érudition, et la revue de journalisme qui classe les documents au fur et à mesure de l'histoire présente.

— La littérature pure a un charme à nul autre pareil.

— Erreur d'optique de l'y voir réduite à une portion menue. Elle s'y étend comme autrefois, et même davantage, mais à côté il y a... tout le reste. La perspective est changée. La réalité demeure.

— Quel feu, cher monsieur Delarue!

— On va suspecter notre indépendance, alors que nous la prouvons en affrontant le reproche de complaisance.

— Ceux qui ne peuvent se rendre compte, parce qu'ils n'ont pas le sens de la double liberté individualiste de soi-même et d'autrui, à quel point c'est la maison de tous!

— De tous, ce serait une foire!

— C'en est une, en effet, aux idées, et fort bien organisée, plaisante et profitable.

— Ce n'est pas peu d'avoir établi cela et d'avoir eu l'esprit de suite nécessaire au maintien d'un tel établissement.

— Ne doit-on pas penser aussi à la belle œuvre française que ce fut,

à son retentissement et son expansion hors de France, à la propagande universelle par le fait même bien plus que par les mots sonores ?

— Nous avons fait de notre mieux, qui est médiocre, je le reconnais.

— En ce cas... à ne pas nous revoir, monsieur Delarue !

— Qui sait, monsieur Desmaisons ?

§

M. Paul Bourget, qui fut un des premiers stendhaliens, a prononcé un discours à la récente inauguration du médaillon d'Henry Beyle, au jardin du Luxembourg. Dans ces pages, que **Comœdia** a publiées, M. Paul Bourget précise combien cette âme exceptionnelle est devenue, à cette heure, représentative de beaucoup d'autres. Cette dualité : « l'abus de l'esprit d'analyse, et l'appétit de l'émotion forte, le goût de sentir et le besoin de se regarder sentir », n'est-ce pas, dit-il, un des caractères les plus pathétiques de la jeunesse contemporaine ? Ce maître de « l'introspection presque morbide et du raffinement sentimental demeure, malgré tout, un professeur d'énergie ». Il nous est, ajoute M. Paul Bourget, une démonstration vivante « que les hautes forces de l'âme peuvent coexister avec la plus complexe culture et que l'extrême civilisation n'est pas nécessairement une décadence ».

On trouvera encore dans l'œuvre de Stendhal et dans sa vie, l'une ne pouvant être dissociée de l'autre, un admirable système de sincérité, que note M. Bourget :

Ce cœur humain, dont Stendhal faisait sa constante étude, avouons-le, c'était surtout son propre cœur. Les grands premiers rôles de ses romans, le Fabrice de la *Chartreuse de Parme*, le Julien Sorel de *Rouge et Noir*, c'est lui-même, et les autres personnages ne sont peints qu'en fonction de ceux-là, ses sosies moraux. Avec quelle curiosité scrutative il s'est appliqué à se comprendre ; toutes les pages de la *Correspondance*, des *Souvenirs d'Ergotisme*, d'*Henri Brulard* nous le montrent. Il est là, s'éprouvant impitoyablement au contact de la vie, voulant être sûr qu'il ne se trompe pas sur ses propres émotions, qu'il obéit à des sentiments qui sont bien les siens, que c'est sa personne foncière qui frémit ainsi, et non pas une créature factice, greffée sur lui par les préjugés et la vanité. Il en arrive, au terme de cette introspection continue, par douter de la lucidité de son regard intérieur. En 1832, âgé de près de cinquante ans, il laisse échapper cette étrange confidence : « Je ne me connais pas moi-même, et c'est ce qui, quelque-

fois, quand j'y pense la nuit, me désole. » De ce continuel scrupule dérive son horreur du mensonge. C'était le premier conseil qu'il donnait à ses disciples, un Mérimée, un Jacquemont : « Ne jamais pardonner un mensonge. » Toute son esthétique est dominée par ce même principe. Il faut comprendre ainsi son paradoxe sur le Code civil, considéré comme la meilleure discipline du style. « Une prose où il n'y ait rien à rabattre à la réflexion », pour citer une autre de ses formules, tel fut toujours son rêve d'art. Aucun écrivain n'a, plus que lui, cette probité du mot qui tenait chez lui à une intransigeante probité d'esprit. Les erreurs, les insuffisances, les partis pris, les injustices, les contradictions, les légèretés, j'allais dire les immoralités que ses ennemis et même ses amis ont pu dénoncer chez Beyle, eurent toujours cette moralité-là.

M. Bourget nous rappelle que Stendhal fut un homme du dix-huitième siècle. Son maître favori, « le seul, prétendait-il, qui eût fait la révolution en lui », fut le philosophe Destutt de Tracy, l'ami de Cabanis, dont sa belle-fille disait « qu'il eût été humilié de croire, il voulait savoir ». Beyle était nourri aussi d'Helvétius qu'il citait avec une admiration exaltée.

Le double et contradictoire caractère du génie de Stendhal s'explique maintenant. Ce psychologue toujours aux aguets des plus fines nuances, ce dissecteur minutieux jusqu'à en être menu, qui ne peut supporter aucune obscurité dans le tréfonds le plus intime de son existence sentimentale, cet intellectuel acharné qui prétend trouver une formule aux plus indéfinissables émotions, ce négateur aussi qui n'admettait pas qu'un dévot fût sincère, c'est l'idéologue du XVIIIe siècle. Ce passionné d'énergie, qui reproche à notre civilisation le manque de danger au coin des rues, qui recueille avec piété les moindres anecdotes de la Renaissance, pourvu qu'elles soient frénétiques, qui traverse la société parisienne dans une attitude de défi, dont l'imagination est sans cesse bouleversée par des désirs ou des désespoirs d'amour qu'il cache sous une ironie combative, c'est l'aventureux garnisaire de Milan, le témoin des audaces de la Grande Armée, le voyageur à la suite de Napoléon qui a connu quinze ans durant cette « loterie de plaisir et de mort », comme disait Benjamin Constant, parlant du premier Empire, et qui la regrette après l'avoir persiflée. Ces deux êtres : l'homme d'analyse impitoyable et l'homme de sensibilité frémissante, le philosophe de bibliothèque et l'animal d'action coexistent en lui, développés, l'un par l'éducation, l'autre par les événements, se contredisant l'un l'autre et s'exaspérant, s'amplifiant par cette contradiction, tant cette nature de génie est opulente et vigoureuse. « Quand il était sans émotion, dit-il quelque part d'un de ses héros, il était sans esprit. » C'est son propre portrait que

Beyle dessine d'un mot. Lui, plus il est ému, plus il a d'esprit, de cet esprit incisif qui chez un autre tarirait la sensibilité et qui chez lui la redouble. Plus il réfléchit, de cette réflexion systématique et doctrinale, incompatible, semble-t-il, avec la chaleur de la passion, plus cette passion s'échauffe en lui. Extraordinaire anomalie dont ses deux grands livres : *La Chartreuse de Parme* et *Le Rouge et le Noir*, demeurent une vivante et merveilleuse illustration.

Stendhal a créé là, écrit M. Bourget, un type de roman à sa ressemblance et sans analogue, « analytique et ardent comme lui-même, subtilement idéologique et intensément sensitif », et d'une technique qui procède si directement de la personne même de Beyle « qu'elle est demeurée inimitable, et en fait inimitée ».

Cette « solitude de Beyle » en tant qu'artiste est d'autant plus frappante, note encore M. Bourget, qu'il existe « toute une tradition stendhalienne et qui va s'élargissant ». C'est que cette tradition — cette dévotion — cherche dans Beyle l'homme sous le romancier et « une façon non pas de composer et d'écrire, mais des façons de penser et de sentir ».

Les stendhaliens ne sont pas, en effet, ceux qui tenteraient, en vain d'ailleurs, d'imiter le style de Stendhal, mais ceux qui cherchent dans sa sincérité une suggestion personnelle de vie et d'écriture, loin des écoles qui ne sont que parcs à moutons de Panurge.

R. DE BURY.

L'ART DU LIVRE

Trop de Bois. — Pour comprendre le renouveau actuel de la gravure sur bois, c'est à l'illustrateur d'*A Rebours* qu'on doit remonter. Un des premiers, Lepère tenta d'affranchir cet art de la décadence où, par la faute des professionnels, il était tombé :

Nous assistons en ce moment — écrivait-il vers 1890 — à l'envahissement du livre et du journal par la photographie sous toutes ses formes et sous toutes ses horreurs. Ouvrez un livre. Qu'y met-on pour orner le texte ? une chose grise, lourde, veule ; plus de blanc, plus de noir. Pour orner le caractère — qui, lui, a toutes les qualités opposées, fermeté, clarté, brillant — on imprime des planches grises et sans accent. De loin on dirait que le papier est sali et non orné par une tache de graisse informe.

Le progrès, pour Lepère, c'est, s'inspirant des graveurs du XVe et du XVIe siècles, de revenir en arrière. Comme l'a dit Bracquemond, tandis que la gravure sur bois est allée du simple au compliqué, il retourne du compliqué au simple. Avec une rigueur absolue « il supprime de la composition lumineuse d'un sujet tout ce qui n'a qu'une valeur secondaire ou transitoire ». La teinte disparaît au profit du trait ; des indications bien affirmées montrent nettement le *mouvement des tailles ;* c'est en cela surtout, au dire de Lepère, que réside la belle technique du graveur. Il délaisse le buis pour le bois de fil, fruste et robuste comme un paysan, qui interdit les subtilités des tailles en réseau serré. Au burin effilé il préfère le canif, ennemi des petites roueries, qui fait de larges entailles, creuse des blancs lumineux, ménage des noirs puissants.

Mais si Lepère peut se permettre ces synthèses hardies, c'est qu'il connaît à fond toutes les ressources du métier. Etre simple ne signifie pas être sommaire ; résumer est tout le contraire d'improviser. Voilà ce que la plupart de nos modernes illustrateurs ne soupçonnent pas. Aujourd'hui le livre est envahi par la gravure d'amateur. Peintres et jeunes filles de bonne volonté s'emparent du canif et d'un morceau de poirier ; on illustre à tour de bras. L'harmonie entre l'image et la matière typographique est, en général, réalisée. Mais il ne suffit pas de calquer sur bois un dessin schématique pour qu'il prenne aussitôt une signification. Des années d'apprentissage et de discipline sont nécessaires à qui veut exprimer, avec un minimum d'indications, la vie, le mouvement, la couleur.

Le bois est à la mode. Voyez la vogue d'un Daragnès. Celui-ci, à coup sûr, est doué, connaît son métier, mais sa facilité l'entraîne à négliger de plus en plus le dessin même. Ses bois sont typographiques mais superficiels ; on se rendra compte aisément des dangers qu'il court en feuilletant le *Protée* de Claudel qu'il décora pour la *Nouvelle Revue Française*.— Un éditeur de goût, Edouard Joseph, qui a publié de beaux livres, nous donne une réimpression d'*Un Document sur l'impuissance d'aimer* de Jean de Tinan. Les affinités entre l'écrivain et l'illustrateur sont lointaines ; Picart le Doux, peintre estimé, a gravé des bois quelque peu lourds et sommaires. L'illustration de l'*Anglais mangeur d'opium*, par Léon Voguet, est plus séduisante.— J.-L. Per-

richon fleurit de paysages et de portraits les *Lettres de Jean de La Fontaine*, que René Helleu édite avec le soin qu'il met en chacun de ses ouvrages.

Bracquemond aimait à répéter :

Quand on voudra de beaux livres il faudra les demander encore et encore à la gravure sur bois.

L'affirmation est excessive. Lepère lui-même, à diverses reprises, montra, après tant d'autres, que l'eau-forte pouvait fournir une illustration appropriée, à condition que le caractère typographique soit judicieusement choisi (c'est ce qu'ignore, malheureusement, la majorité des éditeurs). Après Bonnard, Charles Guérin, dans ses *Fêtes Galantes*, laisse augurer un renouveau de la lithographie.

En bien des cas, d'ailleurs, l'artiste, au lieu de s'improviser xylographe, agira sagement en faisant appel, comme Doré, comme Daniel Vierge ou, plus récemment, Maurice Denis, au concours du graveur d'interprétation (nous en avons de remarquables, témoin les Beltrand ou Jules Germain). Boutet de Monvel eut raison de confier à Gasperini la traduction des dessins appropriés et spirituels que lui inspira *le Général Bramble* (Bernard Grasset).

Même le simple clichage au trait semble préférable à ces bois d'amateur qu'on nommerait volontiers bois impressionnistes : pour illustrer ses *Cahiers d'aujourd'hui* et la remarquable collection qu'il consacre aux peintres modernes — un *Marquet* tout dernièrement — Georges Besson sème ses pages de croquis vigoureux, « nageant dans le texte ». Ceux-ci ont une signification presque égale à celle de gravures originales. N'exagérons pas. Mais il convient de mettre en garde les éditeurs, le public, les artistes mêmes contre les entraînements d'une mode. Pour un Beltrand, un Hermann-Paul, un Dufy, un Galanis, combien de pauvres imitateurs !

La Sirène fut bien inspirée en ornant *Gaspart de la Nuit* de reproductions de Rembrandt et Callot. C'était déférer au vœu même d'Aloysius Bertrand. — M. Divoire a demandé au sculpteur Bourdelle quelques dessins consacrés à « la Fille de Prométhée ». Déjà, pour illustrer ses proses lyriques, Divoire avait trouvé en Dunoyer de Segonzac un illustrateur de premier ordre. *Isadora Duncan* est un beau livre auquel on reprochera seulement sa

couverture noir et or, la présentation des dessins en couleurs encastrés au recto et au verso et un caractère d'impression qui les écrase un peu. La décoration des *Litanies de la Rose* par André Domin (Kieffer) n'est guère heureuse.

Memento. — *La Double maîtresse*, illustration de Bonfils (Société littéraire de France). — *Romances sans paroles*, illustrations de Picard le Doux (Messein). — Marcel Willard : *Tour d'Horizon*, illustration de Dufy (*au Sans Pareil*). — A. Blok : *Les Douze*, illustration de Larionow (*la Cible*), etc...

CLAUDE ROGER-MARX.

LETTRES CATALANES

Alfons Maseras. — Comment, aux Catalans, rendre pleine justice en quelques lignes espacées, quatre fois l'an, au cours d'un trimestre ? Choisir tel ou tel ouvrage, au détriment de tel autre, risque, par nos amis, d'être interprété comme partialité calculée, à moins qu'ignorance complète. Il est bien certain, d'autre part, que nous sommes redevables à quelques-uns des meilleurs écrivains — poètes et prosateurs — de la moderne Catalogne de l'hommage d'œuvres exquises, dont il ne serait que juste de dire ici que si, parfois, elles ne sont que de la pensée française délicatement transposée, elles n'ont pas laissé de produire en nous cette « *fragancia de lo Ariste* », que Rubén Darío, en un précieux sonnet composé en 1896, en quatorze minutes, avec Antonino Lamberti et par nous commenté au numéro de juin d'*América Latina* (1), attribuait à cette lumière latine qui, du Janicule au Tibidabo, baigne de grâce divine les rivages de notre Méditerranée. Car les Catalans ont ceci de bon que leur libéralisme, dépassant la formule verbale, tend à l'effective propagande par l'envoi, aux quatre coins de l'univers intellectuel, de leurs œuvres, alors que littérateurs et éditeurs, à Madrid, rivalisent en volonté de non-communication avec le dehors, et que, pour eux, le *Recensions-Exemplar*, si facilement octroyé, par exemple, par les firmes italiennes, est chose non existante !

Par où donc commencer cette *chronique ?* Nous voudrions que les quatre pages du *Mercure* nous permissent de donner satisfaction à tous. Et ce serait, alors, une joie pour nous que de

(1) Voir *América Latina*, t. VI (nº 6), 1920 : *El más curioso de los sonetos de Rubén Darío*, p. 19.

pouvoir, tout d'abord, célébrer la virtuosité d'Alfons Maseras, poète, romancier et critique. Y a-t-il encore quelques-uns de nos lecteurs qui se souviennent qu'en l'automne de 1912, *L'Arbre du Bien et du Mal*, publié chez E. Figuière — dont notre excellent et jeune ami, J. Plà, se fait, dans la *Publicidad*, un « Figuier », fort riche, qui est levé chaque jour à cinq heures du matin, travaille jusqu'à neuf dans son bureau et puis disparaît (1) ! — valut à Maseras l'hommage enthousiaste — sans parler du *Mercure* — de Gabriel Clouzet, de Claude Francueil, de Maurice Peyrot, etc. ? A cette époque, Maseras, qui, né en 1884, s'était, à dix-neuf ans, révélé à Paris dans les milieux littéraires et le journalisme, n'avait encore composé que *Delirium* (1907), recueil lyrique, les *Contes fatidichs*, excellents (1911), les romans *Edmon* (1908, dans la bibliothèque du défunt *Poble Català*), *La fi d'un idili* (1909, à *L'Avenç*, comme *Delirium*), *Fets y Paraules de Mestre Blay Martí* (1908), bonne peinture de mœurs catalanes, et, bien que Gabriel Clouzet connût déjà son *Adolescent*, roman antique (1909), était encore en gésine de cet *Ildaribal* paru en 1915 à la typographie de MM. Massó, Casas y C^a^, connue sous le nom de *L'Avenç*, et que, si nous en avions la place, nous rapprocherions, non, certes, de l'immortelle *Salammbô*, mais de *Sónnica la Cortesana*, de Blasco-Ibañez, ou, même, de ce roman gallo-romain : *La Cloto*, par quoi l'excellent docteur Ch. Pélissier, notre contradicteur au *Mercure* de 1914 sur le *Curé de Cucugnan*, a conquis, l'autre jour, en Alès, les immarcessibles lauriers d'une *Santo-Estello* cévenole. Mais, depuis, Maseras — dont l'activité, comme traducteur, est allée de la version en rimes de la *Francesca da Rimini* de Pellico aux *Contistes francesos*, en passant par le *Tartufe* — s'est essayé dans la critique avec un tout autre esprit que celui qui animait les divagations critico-philosophiques intitulées : *Sota' l cel de París*, où la personnalité d'une vision bien latine s'affirmait, de façon fort intéres-

(1) *La Publicidad*, édition du soir, 9 juin 1920 : *El barrio latino*. M. J. Plà retarderait-il donc sur les anciens ? Car Pompeyo Gener, dans *La Tribuna* barcelonaise du 11 décembre 1912, savait encore graphier exactement le vocable de l'éditeur « *de la élite de la juventud literaria francesa* ». Mais M. J. Plà découvre à Paris bien des choses : *v. gr.* que Stendhal a écrit « sur Rossini, Cimarosa et Mozart en Autriche ». (*La Publicidad*, n° 223, 5 juillet 1920.) Non, cher ami, la *Vie de Rossini* a été écrite rue Richelieu, n° 60, en face la *Nationale*...

sante. Son dernier ouvrage paru — il constitue le n° XLVI de la collection qu'édite la *Societat Catalana d'Edicions*, où, au n° 16, Maseras a donné ses *Conteurs français*, et, au n° 40, ses treize *Contes a l'atzar* (1918) — contient, sous le modeste titre : *Interpretacions i Motius*, de fort jolies choses, où il nous plaît, infiniment, de retrouver le *seny* catalan — lequel, soit dit en passant, n'est pas toujours respecté par certaine école de tout jeunes gens, dont la frivolité transparaît en les fantaisies, d'ailleurs amusantes, que leur consacre, sous la rubrique : *Notas breves*, un des leurs dans la si littéraire édition du soir de *La Publicidad*. Ainsi le chapitre : *Futurisme, Cubisme i Nunisme*, contient d'excellentes réflexions, dont celle-ci, tout au début (p. 27), que « l'un des privilèges dont peut s'enorgueillir la Renaissance Catalane, c'est celui de servir de canal naturel par lequel vont s'incorporer à la culture hispanique les courants idéologiques étrangers », et cette autre, non moins à l'honneur de l'objectivité de Maseras (p. 33), que « l'actualité de notre époque est, en France, d'une complexité spirituelle si embrouillée que quelques jeunes poètes, pris dans son infini réseau, veulent oublier tout lien avec le passé pour vivre plus intensivement l'heure présente ». En vérité, peu, mieux qu'Alfons Maseras, seraient à même de jouer, en leur patrie, ce noble rôle de médiateur littéraire qu'il revendique pour l'intelligence catalane à l'endroit de la pensée de la *meseta central*. Et nul mieux que lui ne sera le *Janus bifrons* que Gœthe, esprit libre, saluait, naguère, en Charles de Villers (1), puisque, maniant avec une égale facilité le catalan et le français — il n'a, croyons-nous, publié en castillan que quelques contes et rédigé en cette langue la première ébauche de *Un viatge a l'America meridional*, d'après une indication que nous trouvons au 159e cahier (1916) de *Lectura Popular, Bibliotheca d'Autors Catalans*, qu'édite l'*Ilustració Catalana* — il rime en notre langue des vers comme ceux-ci, — à la louange du grand Rubén, — que nous sommes heureux de présenter aux lecteurs du *Mercure* :

Héros qui nous offrit les fruits des Hespérides
Après avoir tranché la tête du Dragon,

(1) Voir à ce sujet notre article : *Gœthe et la France*, dans la *Revue Napoléonienne* du Baron A. Lumbroso, XIVe année, t. XIII, p. 11.

Qui nous dit les amours du vieil Anacréon
Et le supplice fol des veuves Danaïdes.

Un Pharaon rêveur au bord de la mer grecque,
Lourd de mystère et d'or, de science et de senteurs ;
Et, colonne de feu qui jaillit sur les fleurs,
Un derviche immortel qui nous montre la Mecque.

Il est mage et devin et chiromancien ;
Il porte entre ses mains le soleil du tropique,
Il le fait bourdonner au gré de sa musique ;

Joyeux et vagabond comme un chantre ancien,
En semant l'or brûlant, fondu dans sa parole :
Et les gens en ont peur, ainsi que d'une idole...

Quant à ses vers catalans, qu'il nous suffise de renvoyer à ses *Eglogues, seguides de El Poema dels Camins*, joyau typographique tiré à 226 exemplaires chez Vilanova et offert à l'auteur par quelques amis à l'occasion de son mariage, le 1er juin 1918. Ce délicieux pasticheur de l'antique, où l'âme de Garcilaso de la Vega semble s'être associée à celle d'Henri de Régnier — à moins que de Moréas — pour produire une illusion de simplicité champêtre dans la plus raffinée des langues, n'est point, cependant, tout entier contenu dans cette trop simpliste définition. Ce n'est pas en vain que, dans l'intellect si éminemment réceptif de Maseras, sont passées les formes de tant de plastiques concepts. Elles y ont laissé ce sédiment unique, fleur d'une culture parfaite, qui, devenu la matière fécondante de son œuvre d'art, s'érige, création gracieuse et complexe, au centre du petit *Hortus deliciarum* qu'est la poésie de ce noble esprit, pour l'enchantement de qui, malgré la perversion des idées actuelles, a su garder intacts, au fond d'une âme moderniste et cependant classique, les canons de l'éternelle beauté, que de jeunes barbares essaient, vainement, de détruire au profit d'une esthétiques d'ilotes ivres et d'une poétique de papous. Et des pièces comme celle-ci, résumé d'un idéal qui est aussi une morale, suffiraient pour qu'en Maseras, plus encore que le ciseleur de rimes harmonieuses, nous aimions l'homme, terme éternel, en définitive, de toute littérature :

EL CAMÍ FORÇÓS

Cull les espines i els escardots,
Cull les flors embaumadores,

ves pels erms i pels jardins,
ves pels prats i per les hortes,
enfila't cingles amunt,
baixa a les valls silencioses
i en l'ubaga pren repòs
perque les plagues del camí se't cloguin.

Cauràs, t'aixecaràs i tornaràs a caure,
i has de mirar d'alçarte una altra volta.

I aixi seguiràs amunt
i aixi creuaràs els pobles,
collint carts i collint flors,
collint fruita i collint brosta,
rendit adés, gorit adés,
sempre esperonat per una ànsia folla.
Si no t'hi vols resignar,
t'hi resignaràs per força.

Cauràs, t'aixecaràs i tornaràs a caure,
i has de mirar d'alçarte una altra volta.

Memento. — Il vient de paraître, chez J. Horta, un petit recueil de souvenirs anecdotiques : *Els Singulars Anecdòtics*, où le poète et romancier Plàcid Vidal trace, p. 39-43, des enthousiasmes littéraires du jeune Maseras — le Maseras de la Revue *Auba* — un crayon charmant. Quand M. E. d'Ors publiera ses *Souvenirs*, s'il les publie, sans doute y trouverons-nous un Maseras d'une tout autre nature. Car M. Alfons Maseras, secrétaire d'une institution de la *Mancomunidad*, appartient à ce petit groupe d'admirateurs trop enthousiastes d'un personnage que nous caractériserons, quelque jour, mais cela n'est plus de la littérature. C'est de la politique, et de la très mauvaise. Nous y reviendrons donc, quand nous parlerons, occasionnellement, politique.

La Catalogne, depuis la disparition de *L'Avenç*, a, sous des noms divers : *Joventut*, *Catalunya*, *Catalonia*, *Empori*, *Pél i Ploma*, *Forma*, *Picarol*, *Revista Nova*, *l'Instant* (dont l'acte de mort subite porte la date du 30 novembre 1919) tenté d'avoir *sa* Revue, entendons *une* Revue qui ne fût point ce que sont *les autres* Revues. Aujourd'hui, elle a — car *La Revista* est, déjà, avec ses six années d'existence, presque une institution stable, quelque chose comme un des organismes de la *Mancomunidad*. — *Vell i Nou*. Bien que Revue mensuelle d'art, cette publication, dont le premier numéro de l'*Epoca II* a paru en avril dernier, est quelque chose de tout à fait soi-même, matériellement et idéalement, quelque chose de tout à fait dans la ligne des Bayés, des Salvat Papasseit, des Horta, des Oliva de Vilanova, des

Altés et autres maîtres barcelonais actuels de l'art du livre. Le premier numéro contenait déjà de fort intéressantes choses, en particulier un article en français, signé : *Un Amateur,* où d'assez dures vérités étaient dites à l'Académie des Beaux-Arts. Le numéro de mai n'a fait que suivre la trajectoire ascendante du premier, combinant un culte délicat des valeurs rétrospectives avec l'enthousiasme pour les floraisons de demain et amplifiant la rubrique : *Marginalia,* où J.-M. Junoy se montre, comme toujours, aussi agile dans la catégorie que dans l'anecdote. Quant au numéro de juin, c'est tout bonnement un chef-d'œuvre, tant par le choix du texte que par celui des illustrations. Signalons-y, à l'usage des admirateurs de Francesc Pujolos — cet esprit essentiel qui, dit-on, prépare des *Discours à la Nation Catalane* qui surpasseront en substance ceux mêmes de Fichte —, un commentaire de celui-ci à la peinture de Joan Colom. Et, au lecteur français, signalons une prose d'André Salmon pleine de profils de Montmartre, de Picasso, clown génial, d'Apollinaire, qu'a nimbé la Camarde, de Max Jacob, fleurant un parfum composite d'éther, d'astrologie et d'encens, du probe J. Gris, de M. Hugué, voracement plastique, etc., etc. M. Jules Romains réclamait, dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er avril, en faveur d'une anthologie française de poètes catalans. Nous ne croyons pas qu'un tel livre servirait à grand'chose. Il y a, d'ailleurs, douze ans que, sur la page de garde de son *Anthologie Catalane* dédiée aux seuls poètes roussillonnais et parue à Perpignan dans les éditions de la *Bibliothèque Catalane,* M. Jean Amade annonce deux volumes, dont l'un, précisément, comprendra *Les Poètes de la Catalogne espagnole* et l'autre *La Poésie populaire catalane.* M. Jean Amade, qui a su, n'étant pas docteur ès lettres, se faire nommer à l'Université de Montpellier, devrait bien accorder ce petit plaisir, maintenant que ses loisirs vont lui permettre l'exécution de son vaste programme catalaniste, au poète de l'unanimisme. Quant à nous, nous nous bornerons simplement à regretter qu'à Paris, pour lire une *Revue* ou un livre catalans, il faille y aller de sa poche — et, dame, le change n'est pas bénin ! — et qu'aucune Direction de nos bibliothèques ne semble se douter qu'avant de cultiver les amitiés latines, il faudrait d'abord connaître la pensée des Latins. En vérité, elles se soucient bien de cela, à commencer par la *Nationale,* où la table des périodiques n'a pas *une seule* publication de langue espagnole, alors qu'à la *Nacional* madrilègne le *Salón de Revistas* a à peu près toutes les *Revues* françaises importantes !

CAMILLE PITOLLET.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

SITUATION D'ENSEMBLE. — Je me trouvais à Bruxelles le jour de

l'arrivée des délégués à la Conférence de Spa. L'accueil si différent réservé par la foule à M. Millerand et à M. Lloyd George m'a renseigné d'une manière particulièrement frappante sur l'état de notre opinion publique. Notre peuple ne possède pas l'art de dissimuler ses sentiments ; ses sentiments se sont attestés polis et froids envers le premier ministre anglais, vibrants et chaleureux à l'égard de M. Millerand. L'instinct du peuple belge le guide sûrement. Il se rend parfaitement compte que le meilleur appui lui vient de la France au lieu que l'Angleterre cherche à exercer un contrôle sur nos actes internationaux et à imposer des restrictions sur les légitimes réparations qui nous ont été formellement promises. M. Lloyd George n'a point dissimulé que notre réception le surprenait peu agréablement. Nous le déplorons, car notre pays possède à un haut degré le souci de l'hospitalité. Notre peuple est en tout cas incapable de feindre et, pour la sûreté de sa documentation personnelle, il n'est pas mauvais que M. Lloyd George ait pu se rendre compte directement de ce que nous pensions de la politique anglaise.

Nous aurions tort, cependant, de rejeter uniquement sur autrui la responsabilité de notre mauvaise fortune. La vérité est que nous avons très mal conduit nos propres affaires, faute de posséder des hommes d'Etat à la hauteur des événements. Toutes les bonnes occasions de nous faire rendre justice ou de jouer le rôle qui nous appartenait, nos politiciens de gouvernement les ont laissées passer; ils ont aveuglément méconnu les réalités les plus évidentes. Alors que nous nous étions trouvés les premiers à affronter les terribles épreuves de la guerre, nous nous sommes obstinés, pendant des années, à demeurer dans la fiction de la neutralité. Nous n'avons pas adhéré, en 1914, comme nous le pouvions, au pacte de Londres, qui, en nous associant pleinement à nos alliés, eût empêché qu'on nous transformât au Congrès de Versailles en puissance à intérêts limités. En réalité, toutes les charges de la guerre, nous les avons supportées; tous les principes de solidarité qui liaient les alliés, nous les avons observés, mais, par les lourdes bêtises de notre ministre des Affaires étrangères d'alors, nous avons perdu le bénéfice de notre attitude et nous nous sommes ligotés nous-mêmes. Cependant, sous le ministère Briand, la France nous tendit une perche de salut. Il s'agissait de nous restituer, après la victoire, la rive gauche de l'Escaut et la maîtrise

de son embouchure. M. Briand proposa à notre ministre des Affaires étrangères, le baron Beyens, de donner à M. Cambon, l'ambassadeur français à Londres, des instructions tendant à rallier le gouvernement anglais à ces restitutions de nos moyens naturels de défense. Le baron Beyens refusa. Et c'est à juste titre que, dans une lettre à M. Cambon, reproduite récemment par l'*Eclair*, M. Briand s'étonnait de ce refus. On ne pouvait cependant lui demander de se montrer plus soucieux des intérêts nationaux belges que l'homme, très inférieur à sa tâche, qui avait mission de les défendre.

Après l'armistice, on sait que les Hollandais violèrent effrontément leurs devoirs de neutralité en permettant aux troupes allemandes de Belgique de traverser la Hollande et de se soustraire ainsi aux clauses de l'armistice. Que ne les avons-nous poursuivies tout au moins dans cette partie du Limbourg devenue hollandaise depuis l'injuste traité de 1893, mais qui n'avait pas cessé d'être belge à travers les siècles et qui l'est demeurée par le cœur et les sentiments ! Qui eût osé nous en blâmer? La Hollande eût été mal fondée à nous reprocher de ne pas respecter sa neutralité alors qu'elle-même venait de nous en donner l'exemple. Une fois installés dans notre ancien Limbourg, nous demandions aux puissances d'organiser un referendum ; Maestricht fût redevenue belge et nous rentrions en possession d'une des clefs de la défense mosane. Là encore, notre gouvernement n'a pas osé. Evidemment, pendant la guerre, les Alliés se sont trouvés dans la nécessité de feindre d'ignorer l'aide prêtée à l'Allemagne par la Hollande, qui approvisionnait nos ennemis de gravier pour la construction de leur tranchées bétonnées et qui les ravitaillait. Il ne fallait pas compliquer une situation qui fut souvent inquiétante. Mais après la victoire, quelle aberration de laisser entre les mains de la Hollande les deux clefs principales (Escaut et Meuse) de la maison belge !

Ah ! que n'avons-nous eu un Venizelos, un homme d'Etat à la fois audacieux et habile, capable d'action raisonnée et de diplomatie, prêt à donner son concours à la bonne cause, mais sachant le faire apprécier. Hélas, nous n'avons pas eu de Venizelos capable d'agir avec la Hollande comme le grand Crétois est en train d'agir avec la Turquie. En attendant, trop de Hollandais continuent à servir les intérêts allemands en Belgique. Comme

par hasard, c'est un groupe de capitalistes hollandais qui reprend la Deutsche Bank de Bruxelles et, toujours comme par hasard, ce sont des Hollandais qui reprennent la succession des principales affaires allemandes, cependant que, grâce au cours favorable du florin (il a valu jusqu'à cinq francs) nos peu bienveillants voisins se sont emparés d'un grand nombre d'entreprises belges. Et nous restons désarmés, impuissants, devant cette dangereuse pénétration. Sous le déguisement hollandais, les Allemands se réinstallent tranquillement en Belgique.

Notre premier ministre, M. Delacroix, est un excellent patriote, très soucieux de maintenir l'union des partis, mais qui va parfois trop loin dans la voie des concessions aux ennemis de l'intérieur. Il possède dans son cabinet un homme extrêmement dangereux qui, pour avoir été promu au plus haut grade de la Légion d'honneur, n'est pas moins un adversaire sournois de la France. C'est de M. Poullet qu'il s'agit. Quand il était ministre au Havre, M. Poullet a protégé, grâce à sa censure, les abominables manigances flamingantes au sein de l'armée; resté au pouvoir, il continue à représenter au sein du gouvernement la démagogie flamingante et antimilitariste. Dans un pays où les illettrés sont aussi nombreux qu'en Belgique, cette tourbe représente une force électorale que le seul talent de M. Poullet est de savoir manier. Et c'est la faiblesse de M. Delacroix de trop tenir compte de ces détestables considérations électorales, de ne pas réprimer rigoureusement les malsaines surenchères, les déviations d'une sorte de mysticisme de race, la propagande contre les charges militaires. Toutes les folies criminelles qui tendent à affaiblir l'armée, à diviser le pays en Flamands et en Wallons, à transformer une simple question linguistique en une guerre de races, trouvent appui et encouragement auprès de M. Poullet. Il faut que les Français soucieux d'une alliance franco-belge apprennent à connaître le nom de M. Poullet et toutes les duplicités que ce nom représente.

Il y a aussi M. Vandervelde, ministre de la Justice. Récemment il assistait à ce titre au banquet de la Fédération des Avocats. J'ai sous les yeux, d'après la *Gazette des Tribunaux*, le texte du toast singulier qu'il crut devoir porter à cette occasion. Selon sa manière, qui n'est jamais directe, le citoyen ministre, après une série de transitions cousues de fil gris, posa nettement la question de la réconciliation avec les Boches et s'en déclara nettement par-

tisan. Ce fut un formidable tumulte dans l'auditoire qui comptait un certain nombre d'anciens combattants et des mutilés de la guerre. De toutes parts, on criait au ministre de sortir : *Heraus ! Heraus !* (dehors ! dehors !) Allez retrouver vos amis ! Un avocat mutilé l'apostropha avec véhémence. M. Vandervelde voulut répliquer, mais l'orchestre entonna la *Marseillaise* et la *Brabançonne*, et couvrit la voix de l'Excellence rouge.

Ce sont de tristes incidents. Il est inadmissible qu'un ministre puisse ainsi provoquer impunément le sentiment de la majorité des Belges.

Ce qu'il nous faudrait, c'est un gouvernement solide sachant nettement ce qu'il veut et capable d'obtenir de nos Alliés ce qui nous est dû, au lieu de donner aux Belges et à l'étranger le spectacle de pénibles et énervants tiraillements intérieurs.

Memento. — Cette chronique était écrite depuis une quinzaine de jours quand s'est produite l'invasion de la Chambre des députés par une bande d'anciens combattants. Le fait est que nos anciens soldats ont raison de se plaindre des lenteurs apportées à régler leur statut. Mais les véritables organisateurs de l'émeute étaient des activistes flamingants, dont le plus grand nombre n'avaient jamais été soldats. Le plan de l'opération avait été tracé en Hollande avec la connivence des traîtres qui s'y sont réfugiés. Le but est de dissocier la Belgique de manière à empêcher l'entente avec la France. Comment, après ces incidents, M. Poullet, qui porte dans le flamingantisme une si grande part de responsabilités, reste-t-il membre du gouvernement ? Comment ses collègues acceptent-ils de siéger à côté de cet homme ?

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Suisse.

La question des zones. — Il y a toute une bibliothèque sur la question. Mais il ne faut pas confondre l'historique d'une question avec cette question telle qu'elle se pose à un moment donné. Si l'on consulte la littérature du sujet, on s'aperçoit que la plupart des auteurs insistent sans raison sur un des éléments de la question (le droit, l'intérêt, le sentiment) ou les combinent suivant leur convenance.

Le fait est, aujourd'hui, que des négociations engagées le 5 juillet au quai d'Orsay ont été interrompues le lendemain. Les négociateurs suisses ont repris le train, enveloppés de mutisme

et, dit-on, de fort mauvaise humeur. Les négociateurs français ne sont pas moins réservés. Un petit communiqué fait savoir que « les délégués ont cru devoir suspendre provisoirement leurs travaux pour en référer à leurs gouvernements respectifs ». Il y a des gens indiscrets à qui ce laconisme ne suffit pas.

En réalité la situation est de quelque gravité, pour ne pas dire tendue. Sans prétendre pénétrer le mystère des négociations, relisons le communiqué français :

La discussion a porté notamment sur les conditions dans lesquelles la réciprocité pourrait être réalisée, en ce qui concerne les échanges commerciaux entre la Suisse et les régions françaises.

Et plus loin :

L'accord n'a pas pu s'établir au sujet du transfert du cordon douanier français à la frontière géographique.

En d'autres termes, la France invoque la réciprocité et le traité de Versailles (art. 435), tandis que la Suisse conteste cette réciprocité et invoque des traités antérieurs. En d'autres termes encore, qui soulignent mieux l'opposition des points de vue, la France déclare que la question des zones, de *la* zone, est devenue une question franco-savoyarde, et que la Suisse n'a plus de droit à invoquer. L'opposition des points de vue n'est pas seulement indiquée, elle est exprimée avec une franchise presque brutale par le communiqué de Berne :

En présence du désaccord complet existant entre les instructions reçues par les deux délégations, les négociations verbales ont été suspendues après que les délégués suisses eurent formellement réservé les droits découlant pour la Suisse des traités de 1815 et 1816.

Il y a lieu d'observer que le communiqué français est d'une rédaction plus conforme à la tradition diplomatique (1) et, malgré sa brièveté, d'un contenu plus précis et plus habile que le communiqué suisse. Celui-ci, plus complet en apparence, a le tort de négliger de dire sur quoi se fonde la thèse française. C'est une fâcheuse lacune dans l'exposé d'une thèse qui est peut-être excellente.

Belle matière pour les juristes de La Haye et de partout. Mais

(1) Le ton des notes au gouvernement fédéral serait, paraît-il, assez différent.

les événements peuvent se précipiter. Dès maintenant les relations de bon voisinage sont entamées et, avant qu'une solution juridique ne soit intervenue, une loi votée par les Chambres pourrait encercler Genève d'un cordon de douaniers. Il n'est pas probable qu'on en arrive là, mais ce serait la conséquence logique du point de vue français tel qu'il a été exprimé en janvier et en juillet. J'ignore la valeur juridique des thèses en présence. Elles semblent fortes toutes les deux, soutenues avec une égale vigueur par des experts en la matière. Laissant l'interprétation des textes (souvent imprécis) aux avocats et les négociations aux diplomates, je remarque d'abord l'état des esprits, qui est fâcheux. On ne peut pas s'empêcher de faire des réserves sur des négociations qui, en six mois, n'ont pas avancé d'un pouce.

On comprend très bien l'angoisse de Genève quand elle a vu s'approcher un cordon de douaniers. Elle a eu l'impression qu'on allait lui mettre la corde au cou. La France a eu beau se déclarer « disposée à adopter les dispositions les plus libérales pour tenir compte des besoins économiques particuliers des populations françaises et suisses intéressées », Genève a répondu qu'elle avait non seulement des besoins, mais des droits. On peut résumer en ces termes la réplique française : les traités de 1815 étaient, d'une manière générale, dirigés contre la France suspecte et vaincue, mais le traité de Versailles a libéré de toutes servitudes la France victorieuse dans une Europe en reconstruction. La question recevrait peut-être une solution différente suivant qu'elle serait soumise à la cour permanente de justice internationale, qui se propose de ne dire que le droit pur ou, à la cour d'arbitrage, qui tient compte volontiers des facteurs politique, économique, sentimental. Et, si j'ai bien compris l'opposition des points de vue, on pourrait la traduire en ces termes : la Suisse préférerait un jugement de la cour de justice à une sentence de la cour d'arbitrage. C'est-à-dire que la Suisse limite le débat à un point de droit, tandis que la France, tout en s'appuyant elle aussi sur un texte de traité, voudrait faire rentrer la question de droit pur et d'intérêt local dans l'ensemble des questions que la guerre a posées et qui réclament une solution conforme au nouveau statut de l'Europe.

Cette interprétation du désaccord franco-suisse semble trouver une confirmation dans tous les renseignements qui parvien-

nent sur les négociations et jusque dans la personne des négociateurs. Le gouvernement français a pris directement en mains la question, la posant sur le terrain français et non savoyard : il y a des intérêts locaux, on en tiendra compte, on consultera les intéressés, ils ne seront peut-être pas tous contents, mais c'est la France qui négocie. Et il faut se rappeler ici que la guerre a développé le sentiment patriotique et national. Si l'on ne s'en tient pas à la lettre des traités, qui ne sauraient être éternels, on peut admettre que la question de la zone se pose autrement après la guerre entre la Savoie et la France d'une part — et la Suisse d'autre part.

Mais la Suisse a sans doute de bonnes raisons de ne pas se laisser entraîner sur ce terrain élargi. Et de fait, bien que ce soit le gouvernement fédéral qui mène les négociations, du moins en façade, c'est Genève, en réalité, qui négocie. Les journaux suisses nous apprennent que les négociateurs sont rentrés à Genève.

Après avoir soumis à M. le conseiller d'Etat Gignoux les termes de leur rapport, ils rendront compte au Conseil fédéral de leur mission à Paris.

Pourtant, est-ce que M. le ministre de Suisse à Paris ne présidait pas la délégation suisse comme représentant du gouvernement fédéral ? Est-ce que les termes du rapport qu'il a sans doute contribué à rédiger doivent être soumis à l'approbation d'un canton avant d'arriver au gouvernement fédéral, dont la responsabilité est engagée ?

On touche ici un point très délicat : la souveraineté des cantons. Le ciel me préserve de toucher à ce qui en reste. Mais il faut des situations (et non seulement des zones) franches. Tant que le procès est pendant, nul ne songe à contester le bon droit de Genève, ou de la Suisse, mais il est évident que les négociations peuvent être très différentes suivant que c'est Genève ou la Suisse qui les mène, car il ne viendra à l'esprit de personne de prétendre que l'intérêt de la Suisse coïncide absolument avec celui de Genève.

Ces considérations mettent peut-être sur la voie d'une solution. Sans parler de questions plus générales, il y a tout le long de la frontière de petites affaires à régler, à mettre au point entre les deux pays : rectifications de frontières, fièvre aphteuse, pâtu-

rages, ventes de bois — ces petites affaires sont insignifiantes prises une à une, mais dans leur ensemble elles créent inutilement de l'irritation, jusqu'à déterminer de fâcheux courants d'opinion. Et l'opinion publique qu'on a cru malin de tenir dans l'ignorance des choses reprend tout à coup ses droits, souvent à tort et à travers. Il semble qu'elle commence à s'énerver. En janvier, première interruption des négociations.En juillet, deuxième interruption. Pourquoi six mois d'intervalle et que s'est-il passé entre temps ? On dit qu'il y a eu des manigances dans la zone. Le contraire serait étonnant. S'il s'agit de trancher une simple question de droit, est-il si difficile de trouver un juge ? ou un arbitre s'il s'agit d'une question de politique ?

Une fois de plus se fait sentir le besoin d'une politique étrangère.

FLORIAN DELHORBE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme.

Gab : *Jeanne d'Arc* ; Figuière. 2 50

Alphonse Gallais : *Les mystères de la magie* ; Fort. 5 »

Ethnographie

Gabriel Hanotaux : *Histoire de la nation française*. Tome I : *Introduction générale. Géographie humaine de la France*, premier volume, par M. Jean Brunhes. Illust. d'Auguste Lepère ; Plon. » »

Histoire

Jacques Bardoux : *La marche à la guerre* ; Alcan. 15 »

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*. Tome VIII : *La guerre européenne, février-novembre 1915* ; Bossard. 12 »

Georges Leygues : *Colbert et son œuvre* ; Berger-Levrault. 2 »

Littérature

Gaston Armelin : *Les Bucoliques de Virgile*, traduites en vers ; Flammarion. 3 50

Lucien Arréat : *Nos poètes et la pensée de leur temps*. Romantiques, parnassiens, symbolistes, de Béranger à Samain ; Alcan. 3 »

Charles Baudelaire : *Journaux intimes*, texte intégral. Avec une préface par Ad. van Bever et un portrait ; Crès. 6 »

Gabriel Boissy : *Pensées choisies des rois de France* ; Grasset. 7 50

Augustin Cabat : *L'art des paysages*. Avec dessins d'Edouard Hubert ; Figuière. » »

Georges Duhamel : *Guerre et Littérature* ; Cahiers des Amis des livres, n° 2. 6 »

A.-E.-M. Grétry : *Réflexions d'un Solitaire*, manuscrit inédit. Avec une introduction et des notes par

Lucien Solvay et Ernest Closson. Tome I ; Van Oest. » »

J. Perez Jorba : *Pierre-Albert Birot* ; Bibl. de l'Instant. 2 »

Robert de Jouvenel : *Le Journalisme en vingt leçons* ; Payot. 3 »

Daniel Lipman : *Pages d'un adolescent*. Poèmes, Lettres, Philosophie. Introduction, Préface et lettre de MM. Albert Cahen, Ch. Lalo et François Roussel ; Arnette. 5 »

Pierre-Mac Orlan : *Petit manuel du parfait aventurier* ; la Sirène. 4 50

Henri Massé : *Essai sur le poète Saadi*, suivi d'une bibliographie ; Geuthner. 20 »

Clément Pansaers : *Le pan-pan au cul nu du nègre* ; Editions Alde, Bruxelles. 3 50

Péladan : *Le vœu de la Renaissance* ; Sansot. 2 »

Pinkerton : *Pointes sèches* ; Soc. mod. édition. » »

Valentine Poizat : *La véritable Princesse de Clèves* ; Renaissance du livre. 4 »

Georges de Porto-Riche : *Anatomie sentimentale*, pages préférées ; Ollendorff. 8 »

Han Ryner : *Les apparitions d'Ahasvérus* ; Figuière. 3 50

Pierre Salet : *Les paroles du Bouddha*, extraits des livres orientaux ; Payot. 3 »

P. Salet : *Les Upanishads*, morceaux choisis ; Payot. 3 »

Soumé Tcheng : *Souvenirs d'enfance et de révolution*, transcrits du chinois par B. van Vorst ; Payot. 7 50

Louis Thomas : *L'esprit d'Oscar Wilde* ; Crès. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Mme Alphonse Daudet : *Journal de famille et de guerre* ; Fasquelle. 5 75

Abel Ferry : *La Guerre vue d'en bas et d'en haut* ; Grasset. 6 75

Jean Gratien : *L'H. O. E. 196* ; Jouve. 3 50

Docteur Lucien Graux : *Les fausses nouvelles de la grande guerre*, tome sixième ; Edition franç. illustrée. 7 50

Docteur Lucien Graux : *Les fausses nouvelles de la grande guerre*, tome septième ; Edition franç. illust. 7 50

Paul Heuzé : *Les camions de la victoire*. Avant-propos par le lieut.-colonel Gérard et le commandant Doumenc ; Renaissance du livre. 5 »

Marius-Ary Leblond : *Galliéni parle* ; Albin Michel. 6 »

Louis Madelin : *La bataille de France, 21 mars-11 novembre 1918*. Avec 15 cartes ; Plon. 10 »

Général Malleterre : *Toute la guerre illustrée en un volume*. Avec 640 illust., cartes, schémas, dessins, croquis, photographies ; Laffitte. 10 »

Mémoires du général Galliéni. Défense de Paris, août-septembre 1914 ; Payot. 16 »

Mermeix : *Le Commandement unique* I : *Foch et les armées d'Occident* ; Ollendorff. 7 »

*** *Le plan XVII*, études stratégique avec une carte d'ensemble ; Payot. 6 »

L.-E. Rogie : *La grande guerre*, nombreux récits et lectures. Illust. de R. G. Gauthier ; Rieder. 3 30

Maurice Wullens : *Pages de mon carnet* ; les Humbles. 6 »

Pédagogie

Henriette Régnier et Maurice Bouchor : *Chansons anciennes avec jeux, gestes, danses* ; Colin. 10 »

Philosophie

Julien Benda : *Dialogue d'Eleuthère* ; Emile-Paul. 5 »

Marie Bonaparte : *Guerres militaires et guerres sociales* ; Flammarion. 6 75

Paul Choisnard : *L'éducation psychologique à propos de la grande guerre* ; Durville. 16 »

Jacques Maritain : *Éléments de philosophie*. I. : *Introduction générale à la philosophie* ; Téqui. 7 50

Louis Rougier : *Les paralogismes du rationalisme* ; Alcan. 15 »

Louis Rougier : *La philosophie géométrique de Henri Poincaré* ; Alcan. 7 50

Henry Spont : *Psychologie de la guerre* ; Perrin. 7 »

Poésie

Louis Bertrand : *Gaspard de la nuit*, fantaisie à la manière de Rembrandt et de Callot. Avec un portrait gravé sur bois par Jacques Beltrand, d'après un dessin de David d'Angers et une suite de 17 dessins originaux inédits, de Louis Bertrand ; Bosse. » »

Antonin Bideau : *Poèmes*, Sansot. 4 50

Pierre-Albert Birot : *La triloterie* ; Sic. 5 »

Henri Brimeux : *Par la campagne et la cité* ; Figuière. 3 50

Henry de Chalis : *Petites fille* ; Ass. jeunes littérateurs et artistes français. 3 »

Charles Conrardy : *Exode vespéral* ; Libr. Moderne. 3 »

Edouard Cornet : *Pour le silence et pour le vent* ; La Nervie, Bruxelles. 3 »

Henry Gelly : *Victoires et lumières* ; Sansot. 4 50

René Ghil : *Œuvre*. II : *Dire des Sangs*. III : *Les Images du monde*, tome II ; Figuière. 3 50

G. Hamonic : *Amours païennes*. Préface de Fernand Gregh ; Les Gémeaux. 3 »

Marc Leclerc : *En lâchant l'barda* ; Crès. 3 »

Carlos de Lazerme : *Les jours passés* ; Camille Bioch. » »

A. Lefranc : *De l'univers à Dieu* ; Beauchesne. » »

Pierre Lély : *La Guirlande*, Figuière. 3 50

Paul Lofler : *Liturgie d'amour* ; Lemerre. » »

Aristide Marie : *Notre Dame la France* ; Figuière. 5 »

Marcel Martinet : *Les temps maudits* ; Ollendorff. 6 »

Mélot du Dy : *Le sot l'y laisse* ; Expansion belge, Bruxelles. 4 »

Philédès : *La faunesse* ; Fasquelle. 6 »

Maurice Pottecher : *Paroles d'un père* ; Ollendorff. 7 »

Xavier Privas et Francine Lorée-Privas : *Chansons françaises*, poésies et musique. Portraits des auteurs par Léandre et Jean Tild ; Figuière. 5 »

Xavier Privas et Francine Lorée-Privas : *Pour dire entre enfants* ; Figuière. 1 50

Philibert de Puyfontaine : *Le jardin de Gozaki* ; Grasset. 5 »

Olivier de Rougé : *Pages romaines* ; Grasset. 5 »

Politique

Jules Destrée : *Les fondeurs de neige*, Notes sur la révolution bolchévique à Pétrograd, hiver 1917-1918 ; Van Oest. 6 »

Gabriel-Louis Jarray : *Les Albanais* ; Alcan. 3 »

Albert Nachbaur : *La vérité sur Koltchak* ; Pékin.

Capitaine H. Seignobosc : *Turcs et Turquie*. Avec 4 cartes ; Payot. 7 50

Z.-L. Zaleski : *Le dilemme russo-polonais* ; Payot. 6 »

Questions coloniales

Lyautey : *Lettres du Tonkin et de Madagascar, 1894-1899*. Avec 28 dessins de l'auteur et 14 cartes en coul. Tomes I et II ; Colin. 40 »

G. Mondaini : *La colonisation anglaise*. Traduction de Georges Hervo. Avec 3 index et 3 cartes ; Bossard, 2 vol. 27 »

Questions médicales

Maurice Gatelmann : *Les médecins, ce qu'ils devraient être* ; Paris. 1 »

Questions militaires

Général Percin : *L'armée de demain* ; Rieder. 2 »

Roman

Marcelle Adam : *L'âme étrangère* ; Albin Michel. 5 75

Marcel Berger : ... *Mais vivre* ; Albin Michel. 5 75

Jean Bernier : *La Percée* ; Albin Michel. 5 75

Jean Bertheroy : *Albanea* ; Figuière. 2 »

Alia Bertzeff : *Vierge des vierges* ; Figuière. 5 »

Andre Bisson : *Le contrôleur des wagons-lits* ; Rouff. 4 »

Henry Bordeaux : *La Résurrection de la chair* ; Plon. 7 »
Frédéric Boutet : *Par-dessus le mur* ; Flammarion. 6 75
Francis Carco : *Au coin des rues.* Avec des dessins par Maurice Barraud : L'Eventail, Genève. 10 »
Louis Carpeaux : *Les crocodiles de l'art* ; Edition Jehas. 5 75
Félicien Champsaur : *Le Pauvre* ; Fasquelle. 6 75
Colette : *Chéri* ; Fayard. 5 75
Paul Dario : *Tous nus. I : Le Monstre* ; Maison franç. art et édition. 2 75
Maurice Dekobra : *Les liaisons tranquilles* ; Renaissance du livre. 5 75
Lucie Delarue-Mardrus : *Le château tremblant* ; Ferenczi. 0 95
Amédée Delorme : *Mariage mixte et divorce* ; Boccard. 5 »
Dostoïevski : *La logeuse,* suivi de *deux histoires.* Traduit du russe par J.-W. Bienstock : Rieder. 6 »
Georges Eekhoud : *Kees Doorik.* Illust. de Roméo Dumoulin ; Lamberty, Bruxelles. 6 »
H.-H. Ewers : *Mandragore.* Traduit de l'allemand par Charlette Adrianne et Marc Henry ; Edition franç. illust. 5 50
Max et Alex Fischer : *L'amant de la petite Dubois* ; Flammarion. 6 75
André Gide : *La symphonie pastorale*; Nouvelle Revue française. 4 50
Franz Hellens : *Mélusine ;* La Voile rouge, Bruxelles. » »
A.-L. Kielland : *Else.* Traduit du norvégien, avec une notice sur l'auteur par Alfred Jolivet ; Leroux. » »
François de La Guérinière : *L'aventure amoureuse d'Aly ben Barek* ; Figuière. 3 50
Gabriel de La Rochefoucauld : *Le mari calomnié* ; Plon. 7 »
Henri Lavedan : *Le bon temps* ; Ollendorff. 3 »
Carlos de Lazerme : *Essais et propos* ; Camille Bloch. » »
Renée de Léché : *Quelques-unes* ; Figuière. 3 50
André Lichtenberger : *Le petit roi* ; Plon. 3 »
Jack London : *Le Fils du loup.* Traduit par M. S. Joubert ; Edition franç. illust. 5 »
Maurice Magre : *L'appel de la bête*: Albin Michel. 5 75
Henri Malherbe. *Le Jugement dernier* ; Orné de gravures par Jean Marchand ; La Sirène. 30 »
Jeanne Marais : *Le Mariage de l'adolescent.* Préface d'Adolphe Brisson; Grasset. 5 »
Jean Marquet : *De la rizière à la montagne,* mœurs annamites ; Delalain. 3 25
Martial Martel : *Le Valbenoit* ; Figuière. 3 50
Emile Mazand : *Lettres de gosses* ; Albin Michel. 5 75
Marcel Millet : *La pierre de lune* ; Edition franç. illust. 3 »
André Mycho : *La châtelaine muette* ; Edition franç. illust. 3 »
René Nadaud : *Esquisses basques.* Avec un bois gravé par Edouard Baugé ; Edition Chantecler, Cognac. 6 »
M. J. Nesme : *Le soir des noces de Vincenette* ; Jouve. 4 50
Charles Nicolle : *Les feuilles de la sagittaire* ; Calmann-Lévy. 4 50
Alex.-Olivier Oexmalin : *Histoire des aventuriers, des flibustiers et des boucaniers d'Amérique,* traduit du hollandais par Bertrand Guégan; La Sirène. 6 »
Ch. et H. Omessa : *La dernière Tsarine*; la Renaissance du livre. 6 »
Maurice Pottecher : *Les joyeux contes de la cigogne d'Alsace et autres bien honnêtes histoires* ; Ollendorff. 7 »
Louis de Robert : *Réussir* ; Flammarion. 6 75
J.-H. Rosny aîné : *L'amoureuse aventure* ; Flammarion. 6 75
Maurice Rostand : *Le cercueil de cristal* ; Flammarion. 6 75
Marcel Rouff : *La vie et la passion de Dodin-Bouffant* ; Société litt. de France. » »
André Salmon : *Bob et Bobette en ménage* ; Albin Michel. 5 75
André Salmon : *La négresse du Sacré-Cœur* ; Nouvelle Revue française. 6 75
Upton Sinclair : *Jimmie Higgins.* Trad. de l'anglais par Henri Delgove ; Renaissance du livre. 7 »
Upton Sinclair : *Le roi charbon.* Traduit par Victor Snell : Ollendorff, 2 vol. 4 »
Albert Sorel : *La grande Falaise* ; Plon. 3 »
Ernest Verlant : *L'œil sur les Ostrogoths* ; Lamberty, Bruxelles. 5 50
Paul Vimereu : *Le rire du Vilain* ; Ollendorff. 7 »
H.-G. Wells : *La flamme immortelle.* Trad. de M. Butts ; Payot. 6 »
Emile Zavie : *Les beaux soirs de l'Iran* ; Renaissance du livre. 5 75

Sciences

Docteur Serge Voronoff : *Vivre. Etude des moyens de relever l'énergie vitale et de prolonger la vie.* Avec 39 gravures ; Grasset. 10 »

Sociologie

Edmond Cazal : *Le mariage stérile et le divorce* ; Ollendorff. 1 50

B. Dangennes : *La femme normale dans la société nouvelle* ; Nilson. 3 75

Adolphe Delemer : *D'une organisation du travail intellectuel* ; Bossard. 7 20

Pierre Dugave : *Le problème social* ; Berger-Levrault. 4 »

F. Sanlaville : *Socialisme et propriété* ; Alcan. 6 »

Ernest Tisserand : *Pour les finances d'un dictateur* ; Crès. 2 70

Sports

Docteur Ruffier : *Traité d'éducation physique.* I : *L'enfant et l'adolescent* ; Lib. Physis. 6 »

Théâtre

Sir Thomas Barcley : *Les tribulations d'une conscience impériale*, fantaisie dramatique ; Ollendorff. 7 »

Maurice Chevais : *Thélème*, pièce en 4 actes et un prologue, en vers ; Messein. 12 »

Michel Geistdœrfer : *Le Ninkinou*, scènes sans date ; les Forgerons. » »

Carlos de Lazerme : *La princesse Jolie ou dans les jardins de Maeterlinck.* Dessins de Pierre Brune ; Grasset. 4 »

J.-M. Synge : *Le baladin du monde occidental.* Version de Maurice Bourgeois ; La Sirène. 6 »

Varia

La fleur de la cuisine française, où l'on trouve les meilleures recettes des meilleurs cuisiniers, pâtissiers, limonadiers de France, du XIIIe au XIXe siècle. Enrichies de notices et d'un glossaire par Bertrand Guégan. Avec des images anciennes et une préface d'Ed. Nignon, directeur du restaurant Larue ; La Sirène. 15 »

Voyages

Albert Dauzat : *Un mois en Suisse.* Avec 73 grav. et 8 cartes ; Hachette. »

Pierre Goemaere : *A travers l'Amérique avec le roi des Belges* ; Plon. 5 50

Emile Hovelaque : *La Chine* ; Flammarion. 6 75

Robert-Louis Stevenson : *Dans les mers du Sud*, traduction de M.-L. des Garets ; Nouvelle Revue française. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'éternelle menace allemande. — Une exposition de Stendhal à Grenoble. — La mortalité infantile. — En mémoire d'Octave Maus. — Mœurs et sentiments lointains. — Rochefort et la tête de Baudelaire. — La mort de l'âne et le R. P. Restituto del Valle Ruiz.

L'éternelle menace allemande. — On sait que dans la troupe bruyante des pangermanistes le turbulent baron Kurd von Strantz tient, avec plus ou moins de succès, le rôle d'enfant terrible. C'est lui qui a donné le branle dans l'agitation qui a abouti à la guerre mondiale. Il s'en vante du moins dans sa brochure d'avant-guerre : *Vous*

voulez l'Alsace-Lorraine ? Nous prendrons toute la Lorraine et plus. Estimant sans doute et avec raison que cet événement littéraire ne suffit pas à sa gloire, l'illustre Kurd paraît vouloir reprendre aujourd'hui son offensive contre nous, à en juger d'après une lettre qu'il a adressée à un libraire français. Elle vaut vraiment la peine d'être mise sous les yeux du public, et c'est pourquoi nous en donnons ci-après la traduction fidèle.

On verra que ce bouillant Achille n'y va pas par quatre chemins. Bluff, chantage, menaces entremêlées de maladroite flagornerie, toutes les ficelles enfantines de l'art épistolaire du politicien boche ont été mises à contribution par le hobereau Kurd von Strantz pour la rédaction de ce garde-à-vous que personne ne lui demandait. Sans doute s'indignera-t-il du silence du libraire ; quant à nous, qu'il nous suffise de faire notre profit de ses sorties intempestives.

Traduction

Berlin-Friedenau, 2 mai 1920
Offenbacherstr. 30

Très honorés Messieurs,

Vous avez bien voulu, avant la guerre, m'envoyer aimablement de temps en temps des livres de votre fonds.

Malgré notre victoire par les armes (1), la paix, à cause de la trahison du peuple allemand, s'est déclarée contre nous.

La fermeté française *pour toutes gloires de France* a remporté la victoire politique. Les pacifistes et les socialistes allemands ont *saboté* la victoire et aussi la paix.

La France a parfaitement raison, si elle craint que l'Allemagne, et cette fois tous les Allemands de l'Europe, ne se resignent pas à cette paix. Ainsi, la guerre est de nouveau inévitable, la gallophobie aussi s'accroît, et précisément chez les socialistes. J'ai défendu ce point de vue depuis 1886, tout comme les Français patriotes que vous avez édités.

Nous sommes des adversaires loyaux qui, loin de bavarder d'une réconciliation impossible, ne reconnaissent que la décision par les armes, comme une question de force, comme une nécessité historique.

Nous, nous réclamons les anciennes frontières nationales et politiques allemandes ; vous, le Rhin. C'est de nouveau la prochaine guerre qui en décidera. Aussi, mes ouvrages, indiqués d'autre part (2), ne sont-ils que trop d'actualité

(1) N'oublions pas qu'en novembre 1918 les guerriers allemands, qui venaient d'être honteusement battus, sont, rentrés dans leurs garnisons respectives couronnés de feuilles de chêne et passant sous des arcs de triomphe. L'attitude trop magnanime des Alliés a été l'unique cause de ce cas bizarre de pathologie mentale collective, réelle ou simulée.

(2) *Notre but de guerre nationale.* Le rétablissement des vieilles frontières historiques et nationales du Reich à l'est, au sud et à l'ouest, ainsi que le futur domaine allemand outre-mer. (Pour une paix allemande de réparations. Contre les Beth — et Scheidemann). Volume de 7 mk. 40. (Leipzig, avril 1918.) *La Belgique esclave de l'Angleterre à la lumière de l'histoire.* Brochure (Leipzig, 1918).

relativement à cette soi-disant paix. Par suite de la guerre ils sont restés inconnus en France. Je viens donc vous demander si vous voulez bien vous occuper de leur placement, en prenant d'abord 300 exemplaires ; je serai volontiers l'intermédiaire auprès de mon éditeur. La France apprendra à connaître le sentiment des milieux nationaux allemands, qui ne sont refoulés que passagèrement par les sans-patrie pacifistes et internationalistes. Les élections au Reichstag se chargeront bien de faire paraître une autre image des partis. Chez nous, c'est la lâcheté et l'émeute qui ont triomphé ; chez vous, en fin de compte, l'amour de la patrie, bien que, comme adversaires, nous nous valions. Ce sont les seuls Français qui aient été des ennemis braves et stoïques ; ils ont souffert plus que nous, malgré la guerre de famine anglaise.

La France n'aura pas une seconde fois le monde à ses côtés, comme c'était le cas, cette fois-ci, grâce à une habile propagande et à la corruption (!). Les socialistes n'auront trahi qu'une seule fois leur patrie, ce qui, en France, était en général une impossibilité. Il y a intérêt à ce qu'on apprenne à connaître notre état d'âme et notre manière de voir, qui ne peuvent pas être égarés durablement par les socialistes et pacifistes traîtres à la patrie, par l'internationale noire, rouge et or.

Dans son impuissante habitude de céder, le gouvernement allemand est d'autant plus malade qu'il ne jouit d'aucune sécurité, et journellement il prouve son incapacité, parce qu'il agit dans une direction non pas nationale, mais internationale et matérialiste.

En tant que la France se bornera définitivement à l'Alsace-Lorraine et n'empiétera pas sur le Sarrois et le Palatinat, la réparation ne commencera, d'abord (*sic*), qu'à l'est, car la conception française artificielle de la Pologne, d'invention Bethmannesque, n'est pas viable et nous ne pouvons laisser la Posnanie et les côtes de la Baltique entre des mains politiquement aussi incapables. Les Français, politiciens si avisés, ne méconnaîtront pas ce développement et ne compromettront pas leur conquête rhénane en se faisant les partisans de la Pologne, auquel cas nous serions forcés de nous allier avec Londres.

J'attends avec un intérêt particulier votre réponse au sujet de mes ouvrages, et je prendrais volontiers de nouveau connaissance de vos publications de guerre et de celles postérieures.

Agréez, etc.

Signé : KURD VON STRANTZ.

Cette lettre étonnante résume toute la mentalité du pangermanisme. Elle a le mérite d'être d'une « loyale » franchise et révèle que son auteur, avec tous ses compères, d'ailleurs, est aveuglé par l'inconscience, par une sorte d'auto-suggestion, qui lui épargne les affres du désespoir auquel, dans son orgueil, il se livrerait s'il voyait la situation telle qu'elle est. Ses erreurs de jugement peuvent nous amuser, sans valoir la peine d'être réfutées, parce que trop évidentes.

Mais ce qui est effrayant dans cette déclaration de principes, c'est la tranquillité avec laquelle les pangermanistes envisagent la « prochaine guerre ». Il leur paraît tout naturel de la déchaîner de nouveau au moment qu'ils jugeront propice. Pour eux, la paix, dans la société

humaine, ne sera jamais qu'un entr'acte entre deux entre-tueries, entre deux guerres plus fraîches et joyeuses l'une que l'autre. Telle est la conviction de ces moyenâgeux rapaces prussiens, qui continuent à être les meneurs des foules germaniques. L'avertissement est précieux. Aux Alliés de prendre les mesures nécessaires pour que l'Allemagne reste à jamais désarmée.

M. le Président Wilson nous indiquera certainement — lui qui nous a déjà appris à pratiquer l'art de faire une omelette sans casser d'œufs — le moyen d'écarter de nos esprits l'obsession de cette épée de Damoclès, qui, d'année en année, deviendra fatalement pour nous plus énervante. En attendant, nous pouvons envier le toucheur de bêtes, pour l'avantage qu'il a de tenir du moins en main une bonne trique.

Une promesse délicieuse est celle de ne nous faire notre affaire qu'après que la question polonaise sera réglée. C'est la condamnation à mort avec sursis, mais avec sursis non indéfini : notre tour d'écrasement arrivera fatalement.

Le dernier point de la lettre est d'une troublante actualité : quelles peuvent bien être les personnalités anglaises qui donnent lieu aux pangermanistes d'espérer que l'Angleterre se détachera de l'Entente pour se tourner avec l'Allemagne contre la France ?

JULES FROELICH.

§

Une exposition Stendhal à Grenoble. — La ville natale d'Henri Beyle n'a encore, pour rappeler le souvenir du plus illustre de ses enfants, qu'une rue sans caractère et une modeste plaque apposée au n° 14 de la rue Jean-Jacques Rousseau, où l'auteur d'*Henri Brulart* a vu le jour. Au moment où l'on inaugurait au Luxembourg le médaillon de Rodin, le nouveau conservateur de la Bibliothèque de Grenoble, M. L. Roger, a pensé qu'il serait intéressant de présenter au public qui, pendant les mois d'été, traverse la capitale du Dauphiné, un ensemble de manuscrits, de portraits et de documents concernant Stendhal.

Parmi ces souvenirs exposés dans une des salles du musée de peinture, les uns proviennent du fonds inépuisable de la Bibliothèque et du musée, comme les manuscrits autographes de *Henri Brulart*, de *Leuwen*, de *Lamiel* et du *Journal*, les éditions originales des ouvrages publiés du vivant de l'auteur, le portrait célèbre de Dedreux d'Arcy, le médaillon de David d'Angers qui voisine avec celui de Rodin, fondu spécialement pour le musée de Grenoble. D'autres, — et c'est ce qui constitue le principal intérêt de cette exposition — appartiennent à des collections grenobloises particulières et sont présentés au public pour la première fois. L'arrière-petite-nièce de Beyle, Mlle Lesbros-Bigillion, a bien voulu prêter un portrait attribué à Boilly et daté de 1807, des

lettres autographes adressées à Pauline Beyle, un testament de 1817, le compte de la succession écrit de la main du fidèle R. Colomb et divers papiers relatifs à la famille Beyle. On peut y voir aussi le portrait souvent reproduit de la collection Chabannes, des bijoux donnés par Beyle à la famille Gagnon, et enfin, un exemplaire interfolié de la *Chartreuse de Parme*, avec de nombreuses corrections pour une deuxième édition, appartenant à une collection particulière et qui n'avait jamais été signalé jusqu'à ce jour.

L'iconographie de quelques personnages intimement liés à la jeunesse de Stendhal complète cet ensemble et forme comme l'illustration de la *Vie de Henri Brulart*. Il suffira de citer les noms d'Henri Gagnon, de Pierre Daru, de l'abbé Gattel, de Jay, de Dubois-Fontanelle, du P. Ducros et surtout de Louis Crozet, l'ami et le conseiller de tous les instants.

Le 6 juillet, à la suite de l'inauguration de cette exposition, quelques stendhaliens grenoblois ont décidé de former une *Société des amis de Stendhal*, qui s'occupera d'accroître, par tous les moyens, les collections de manuscrits et de souvenirs stendhaliens déjà si riches de la Bibliothèque de Grenoble. Ces collections pourraient un jour être réunies dans l'ancien appartement du docteur Gagnon et former, dans le cadre même de la *vie de Henri Brulart*, un musée stendhalien.

§

La mortalité infantile.

22 juillet 1920.

Monsieur,

Comme suite aux statistiques navrantes concernant la mortalité infantile, publiées par le Dr Boigey dans le *Mercure* du 1er juin (p. 489), j'aimerais que tout le monde connût en France les résultats obtenus en Angleterre par une campagne énergique et intelligemment poursuivie.

La mortalité infantile, qui, dès 1906, était déjà plus basse que chez nous (13, 2 o/o) est tombée à 9, 7 en 1918, à 8, 9 en 1919 (malgré la grande épidémie de grippe), et s'annonce comme ne devant être cette année que de 7, 8.

Si nous comparons à ces chiffres les terribles chiffres de 16, 20, 40 et même 50 o/o donnés par le Dr Boigey, nous n'avons vraiment pas de quoi être fiers en France, et il serait temps que nous examinions un peu plus sérieusement ce qui se passe à l'étranger. En dépit de l'avance que l'Angleterre a sur nous en hygiène infantile, elle n'est pas persuadée qu'elle n'a plus rien à apprendre des autres pays ; elle sait que la Nouvelle-Zélande a atteint le chiffre magnifique de 4 o/o, et elle s'initie aux méthodes qui ont donné ces résultats en Nouvelle-Zélande. Elle a organisé des Ecoles de Maternité où l'on applique ces méthodes.

L'une de ces écoles est à Londres (31 Trebovir Road, S. W.) et ouverte aux visiteurs le mercredi de 2 à 4 heures. Combien de Français sont venus voir ce qu'on y faisait ? Londres n'est pourtant pas bien loin de Paris. Mais chez nous on a toujours peur de se renseigner. Je connais une de nos grandes villes où la mortalité infantile est de 25 o/o ; la municipalité avait été invitée à visiter les crèches de Strasbourg ; elle a jugé qu'il était *inutile de se déranger*. Tant que nous garderons cet esprit routinier, hostile aux expériences, notre pays sera l'un de ceux, hélas, où il meurt le plus d'enfants.

Veuillez agréer, etc.

T.-J. GUÉRITTE.

§

En mémoire d'Octave Maus. — On se souvient de l'œuvre féconde de propagande artistique réalisée pendant plus de trente années par Octave Maus aux Salons des « XX » et de la « Libre Esthétique ». Tout ce que la peinture, la sculpture, l'estampe, les arts décoratifs, la musique et la littérature compta d'artistes novateurs et originaux fut appelé à participer à ces Salons où s'élaborait l'avenir.

Les amis d'Octave Maus, soucieux de rendre hommage à sa mémoire en suivant son exemple, veulent tenter de continuer son œuvre ; dès 1921, ils organiseront à Bruxelles, dans l'esprit des « XX » et de la « Libre Esthétique » et avec un programme largement étendu, des expositions qui reuniront les œuvres les plus intéressantes et les plus discutées des artistes d'avant-garde de Belgique et de l'étranger ; des concerts et des conferences compléteront ces Salons qui offriront ainsi au public l'expression la plus caractéristique des tendances diverses de l'école moderne.

Octave Maus disparu, il a semblé impossible de confier à une seule personnalité l'organisation de manifestations d'art ayant un cadre aussi large ; la continuation de l'œuvre sera assurée par un comité composé de Mme Octave Maus, de MM. Gisbert Combaz, Louis Devillez, Paul Dubois, Henry Le Bœuf, Robert Sand et Théo Van Rysselberghe.

§

Mœurs et sentiments lointains. — Je n'ai pas osé, dernièrement, à Bucarest, m'informer, de peur de le voir tout à fait disparu, d'un personnage qui a laissé des traces éloquentes dans mon esprit : je veux parler du poète Macédonsky, manieur ambidextre et curieux des poésies française et roumaine. Je le revois, tel qu'il y a vingt ans, scandant au milieu de ses disciples, d'une voix et d'une intonation omnilingues, des poèmes ; je me souviens de l'un d'entre ces poèmes, que je me suis fait répéter par ce maître, et j'aime à croire que ce morceau-là, malgré l'indifférence tenace où est cantonné le poète, traversera, comme

échantillon de mœurs et de sentiments à part, les siècles prochains, et que les superbes du moment se perdront dans sa profonde traînée lumineuse.

Or, le poète suppose ici son propre enterrement : il rêve qu'on vient le chercher pour l'enfouir au plus vite à côté de son père, le général... Le pauvre diable aimable a, à son enterrement, des popes, des gendarmes et des filles (entendez les *pleureuses*) : les popes pénètrent dans la cour de la maison, gras comme des futailles ; et les gendarmes qui l'escorteront, deux au début du cortège, deux en queue, viennent aussi de pénétrer dans sa cour. (Ah ! je me souviens ici de ces terribles cortèges, le couvercle du cercueil porté en avant du char funèbre.) Et la théorie s'ébranle... Le poète constate dans son rêve que les gazettes, cette fois d'accord, lui ont inscrit en troisième page un court papier nécrologique. Cependant l'on traverse la voie principale de Bucarest : grand émoi tout à coup dans un café, dont les petits courtiers habitués se demandent, en quittant leur place, quel est ce somptueux convoi : est-ce celui d'un insigne négociant en faillite ? mais, dès qu'ils apprennent le nom du poète, ils regagnent, avec une goguenarde indifférence, leur tasse de café. Plus loin, toujours dans cette belle *Calle Victorici*, voici soudain une rafale de pluie : tout le monde de déserter la rue : l'effet est gâté, pense le poète : et sa mère qui avait escompté son bon de pension pour que son fils ne fût pas enterré sous la charité de la ville ! Là, c'est une dame en magnifique équipage, qui, de peur d'être atteinte par les miasmes du cadavre, se bouche, de son élégant mouchoir, le nez... Et, plus tard, l'on grimpe, l'on grimpe le monticule du cimetière : « Lorsque pourtant Bucarest, dans lequel j'ai souffert, déjà derrière nous dans le brouillard se perd, et que lentement nous grimpâmes le monticule verdoyant... » Et puis, c'est l'enterrement de plus en plus définitif (le poète dans son rêve bizarre voit jouer les *Mousquetaires*, ce soir-là, au Théâtre National : voilà à quoi ont abouti les subventions d'encouragement du Théâtre National : la foule n'y applaudit, cependant que le critique Ventura dort (1) dans son fauteuil, qu'aux coups de pistolet...) Et l'âme du poète va revoir les siens ; et puis, de là, survole le Danube, la mer et l'infini. Mais voici un très captivant passage que je suis bien aise de citer : le poète, après avoir tout à l'heure côtoyé presque cette petite gare enfumée, qui fut jadis la bienheureuse maison d'où jadis il s'était envolé, total, dans le monde, est sur le point critique d'être enseveli pour de bon :

> Era în apusul zilei si *Stalpi* se citise.
> Deschisa sedea gropa, coscingul sta deschis ;
> Si sorele o raza de adio imi trimise,
> Spargand o clipa nori din inaltul seu abis.

1) Le père de l'insigne tragédienne parisienne Ventura.

O raza inmuiata in cerurile albastre
Ce'ncale adunase tot focul de prin astre,
Si care care in'cimitirul cu inchisa frunzàtura
Cazuse melancolic pe pali da-mi figura.
Iar ventul en dulci sopte in suflu-i recoros
rapea de pe morminte a florilor miros,
venind ca se-si depune buchetul de aromate
pe firele din peru-mi de raze serutate.

Voyons littérairement, donc littéralement, ceci [(*Stalpi*), c'est l'office dernier des morts, ou les *Colonnes* (sens absolu)] :

C'était à la chute du jour et les *Stalpi* venaient d'être lus.
Ouverte gisait la fosse, le cercueil restait ouvert.
Et le soleil un rayon d'adieu m'envoya,
en déchirant, l'espace d'un clin d'œil, les nuages de son haut abîme.
Un rayon trempé dans les ciels bleus,
qui en route avait recueilli tous les feux d'entre les astres,
et qui dans le cimetière au ténébreux feuillage
était mélancoliquement tombé sur ma pâle figure.
Cependant le vent avec de doux susurrements dans son souffle rafraîchissant,
ravissait de sur les tombeaux des fleurs l'odeur,
en s'en venant déposer son bouquet d'aromates
sur les fils de mes cheveux de rayons surbaisés.

Mais assez de cette nécrologie anticipée et tentante. — CH.-AD. C.

§

Rochefort et la tête de Baudelaire. — Ainsi qu'il le raconte lui-même, Rochefort, atteint, au cours de la Commune, d'un érysipèle de la face, avait dû faire le sacrifice de sa moustache, de sa barbiche et de son toupet légendaire.

Ce « cavalier sans barbe et sans moustache encore », ce n'était plus le *lanternier*, dont Gill avait si souvent croqué les pommettes saillantes et la barbiche lui donnant à la fois un faux air de Don Quichotte et de Méphistophélès. Les commissaires de police de Paris et de la banlieue n'avaient tous que trop de raisons de connaître sa physionomie. Aussi, lorsque arrêté à Meaux, il eut été transféré à Versailles, le dialogue suivant, non dépourvu à son début d'une certaine fantaisie congruente au personnage, s'engagea entre le commissaire de police venu pour l'interroger et le pamphlétaire.

Rasé de la sorte, Rochefort se trouvait une sorte de ressemblance avec Baudelaire, dont il n'était pas sans s'éjouir. Le commissaire acquiesça :

— Comme vous avez su vous faire une tête différente de la vôtre ! dit M. Demarquay.

— N'est-ce pas que je ressemble à Baudelaire ?

— J'ai M. Baudelaire présent à l'esprit ; vous me le rappelez en effet un peu ; cependant vous avez l'air moins comme il faut.

— Mon visage, peut-être, n'a point la distinction du visage de Baudelaire, mais voyez mes mains, elles sont plus belles que les siennes.

— Je connaissais bien, en effet, les mains de M. Baudelaire ; les vôtres valent mieux ; mais les siennes étaient toujours très propres.

Les Goncourt, soupant au café Riche à côté du poète, avaient déjà été frappés du soin qu'il prenait de ses mains : « de petites mains lavées, écurées, soignées comme des mains de femme. »

Mais il est assez amusant de voir dans les circonstances tragiques où se plaçait cet entretien — le gouvernement de Versailles et ses ouailles qui criaient « à mort ! » sur le passage du prisonnier, ne feignaient-ils point de croire tenir en la personne de Rochefort un des dirigeants du mouvement communaliste noyé dans le sang ? — un commissaire de police se souvenir, non seulement de la tête, mais des mains toujours si propres de Charles Baudelaire.

« C'est un grand mérite en littérature, comme écrivait Gustave Flaubert à Louise Colet, que d'avoir les mains propres ; il y a des gens, (comme Musset par exemple) dont ça a été à peu près le seul mérite, ou la moitié de ce mérite pour le moins ... »

M. Demarquay, puisque tel est son nom, était, à coup sûr, trop frotté de littérature, pour ne point trouver d'autres mérites à l'auteur des *Fleurs du Mal*... et des admirables critiques que nul ne songeait alors à relire. — P. D.

§

La mort de l'âne et le R. P. Restituto del Valle Ruiz. — *Avez-vous lu Baruch?* demandait Jean de La Fontaine. Nous ne dirons point aux lecteurs du *Mercure* : *Avez-vous lu la Cité de Dieu?* Car ils nous répondraient saint Augustin, alors que c'est de l'Espagne qu'il s'agit. Naguère — c'était en l'été dernier — il fut question de cette *Ciudad de Dios* et de son Directeur, un P. Augustin de l'Escorial, dans la *Dépêche* de Toulouse, à propos de Gaston Routier. Aujourd'hui nous voudrions attirer l'attention, non plus sur le P. Bruno Ibeas, mais sur son frère en Dieu, le P. Restituto del Valle Ruiz. Le sottisier du *Mercure* se devrait de ressusciter pour un cas semblable.

Le P. Restituto del Valle Ruiz serait-il musicien ? *Grammatici certant*... Toujours est-il qu'il connaît Grieg et *Ases Tod*. Mais voilà, s'il connaît Grieg, il sait tout juste autant d'allemand que l'immortel critique militaire du journal des Jésuites à Madrid, *El Debate* : nous avons nommé *Armando Guerra*, de germanophile mémoire. Donc, grâce à ce germanisme *de tres al cuarto*, le P. Restituto del Valle Ruiz, ayant découvert *Ases Tod*, a traduit *Tod* par : *Muerte*, ce qui est fort bien rendu, et *Ases* par *del Asno*, ce qui prouve qu'il est un âne, et

bâté, car, en boche, l'âne est *der Esel* et *Ases*, aussi bien, relève d'Ibsen, de *Peer Gynt*, dont la scène fameuse de la mort d'Ases, mère du héros, est devenue lieu commun de littérature dramatique internationale. D'ailleurs, à Madrid même, la Tortola Valencia ne se fait pas faute, à *Romea*, de danser la célèbre danse...

L'âne du P. Restituto del Valle Ruiz est un personnage curieux. En sa qualité de réincarnation d'Ibsen, il est philosophe, asnalement :

« Pourquoi vivre plus longtemps ! Peut-être en la mort
Trouverai-je l'amour, que m'a dénié la Vie ! »
Il dit, et, humble, résigné,
Incline doucement la tête,
Dispose l'os de la hanche, étend la croupe,
Qui vient, convulsive, labourer le sol,
Et, haletant, s'ébrouant profondément,
Grave de réflexion (apprenez, ô humains !)
Il se met à méditer...

En tant qu'âne espagnol, descendant de la monture de Sancho, il ne laisse pas de révéler quelque discrète paillardise, attiquement :

Oui, certes, je fus amoureux aussi ; béni soit le jour
Où, souveraine de beauté, la petite bourrique,
Tremblante de passion, vint me confesser :
« Ah ! baudet, mon amour, comme je t'aime ! »

Survient un corbeau, qui parle en argot, et la « mort de l'âne » se clôt sur cette fulgurante apostrophe, à laquelle nous ne saurions refuser un dévotieux *Amen* :

Lève, ô Seigneur, ta dextre pour bénir
Les muettes peines de l'humble douleur !
Et que ta foudre abatte la superbe
De tous ces animaux, ruants et brayants,
Qui se manifestent plus ânes que les baudets !

C. P.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.